


Caspar Schuyler
Ex
Libris!
Crowninshield
Semper Fidelis.

1153

C. S. Crowninshield.

Naples - March. 1906

# HISTOIRE
## DE MARGUERITE
## DE VALOIS,
## REINE
## DE NAVARRE,
### SOEUR DE FRANÇOIS I.

5

*TOME II.*



A LYON,

Chez LEONARD PLAIGNARD, ruë Merciere au Grand Hercule.

M. DC. XCVII.

*Avec Privilege du Roy.*



# LA REINE DE NAVARRE

## SECONDE PARTIE.

TOUTE la Cour se preparoit pour le superbe Bal que le Roi devoit donner, & l'on ne pensoit qu'à la parure qu'on devoit avoir, ou qu'à faire faire d'agreables habits de masques. La Reine dont l'humeur se contraignoit pour plaire au Roi, étoit magnifiquement habillée, & quand

elle parut dans la ſale du Bal, elle éblouït tous les yeux qui la regarderent. On ne ſera pas fâché de voir ici une peinture de ſa perſonne, de ſon eſprit, & de ſes inclinations.

La Reine de Navarre avoit la taille haute & fine, elle marchoit mieux que perſonne du monde, & ſes actions les plus negligées avoient des graces qui obligeoient à l'aimer. Sa beauté étoit éblouïſſante; ſes yeux étoient ſi beaux, qu'il étoit ſouvent difficile d'en pouvoir ſuporter les feux éclatans ou la langueur charmante. Sa bouche étoit une merveille, ſoit pour la forme ou pour la couleur, & l'arrangement de ſes belles dents donnoit un agrément infini à cette divine bouche. Il en ſortoit des oracles qui ne ſe faiſoient jamais entendre ſans plaiſir. Elle

avoit un aimable ſon de voix, touchant, harmonieux, & qui émouvoit toûjours toutes les inclinations tendres qu'on avoit dans le cœur.

On ne peut avoir plus d'eſprit que la Reine en avoit, mais de cet eſprit grand & ſublime, qui rendra ſon nom auguſte & venerable aux ſiecles à venir. Sa vertu étoit auſſi pure que l'Aſtre qui nous éclaire; ſon ame étoit élevée au deſſus de toutes les autres ames. Toute la nobleſſe & toute la generoſité étoient renfermées en elle ſeule. Elle étoit religieuſement pieuſe: mais ſa pieté, quoi que d'un merveilleux exemple, étoit plus pour elle que pour les autres. Elle ne contraignoit ſeverement perſonne, n'ayant point de ſcrupule qui génât: elle laiſſoit à chacun ſa liberté, ſans trouver à redire à la conduite des

autres. Elle croyoit toûjours le bien, & excusoit le mal, prompte à secourir les malheureux. Elle étoit naturellement fort gaye, peu sujette aux passions, sachant aimer ses amis, se piquant d'en avoir, familiere avec tout le monde, bonne au delà de ce qu'on en peut dire, seure, fidelle : ayant pour le Roi son frere cette ardente & prodigieuse tendresse, qu'on peut asseurer avoir fait tout le charme & toute l'application de sa vie.

Cette Princesse telle que je viens de la representer, étoit en un de ses plus beaux jours à la feste du Roi son frere. Plusieurs grandes Beautez y brillerent : mais toutes cederent aux charmes qu'elle étala. La Princesse d'Aragon étoit habillée à la Françoise. Elle parut plus qu'humaine, & la Reine seule pouvoit

avoir de l'avantage ſur une Beauté ſi charmante. Alphonſine étoit en maſque, & de la troupe de la Princeſſe Renée.

Le Roi parut plein de majeſté Tous les Princes de ſon auguſte Sang ſe diſtinguoient autant par les agrémens de leur perſonne que par le rang que leur donnoit leur naiſſance. Les Seigneurs parurent à l'envi avec éclat; & parmi un grand nombre d'Etrangers, le Duc de Lorraine, Hercule d'Eſt, le Comte de Guiſe, Galéas de Saint Severin, & le Prince de Melphe, ſe firent remarquer avec tous les avantages qu'ils pouvoient deſirer.

Il y avoit quelque tems que le bal ètoit commencé quand la jeune Ducheſſe d'Eſtouteville & la Comteſſe de Sancerre, qui n'avoient pu être plutoſt habillées à cauſe de la galanterie de

leur parure, percerent avec peine une foule prodigieuſe pour penetrer juſqu'à la porte du bal.

La confuſion étoit ſi grande, que les Gardes ne reconnoiſſoient perſonne. Neanmoins on prononça ſi ſouvent les noms de la Ducheſſe & de la Comteſſe, qu'elles avancerent pour entrer; & on leur faiſoit faire place quãd deux Maſques vêtus de grandes eſpeces de cappes fort ſuperbes & fort ſingulieres, & qui repreſentoient preſque des Armeniens, les prierent de les faire paſſer avec elles. La Ducheſſe jugea qu'ils ne vouloient pas ſe faire connoître au Garde à qui on ſe nommoit pour paſſer, & ſe tournant vers Madame de Sancerre: Prenons ces Maſques en notre protection, lui dit-elle; & donnant la main au plus avan-

cé , il la conduisit, & l'autre prenant celle de la Comtesse, l'aida aussi à passer; Mais comme la presse étoit excessive, & qu'il levoit un peu les bras, Madame de Sancerre se trouva la main sur son cœur, & fut étrangement surprise d'y sentir un battement extraordinaire. Elle ne put cacher son étonnement. Ah, Masque, lui dit-elle que vostre cœur a d'étranges mouvemens! Il ne lui répondit rien, & elle entendit qu'il soûpira profondément. Il lui serra la main sans lui répondre, & quand ils furent dans la sale du bal, & qu'il l'eut mise à sa place, il l'arrêta comme elle s'alloit asseoir. Ah, Madame, lui dit-il, que vois-je? Eh que voyez-vous, lui dit-elle? Mais se remettant aprés avoir esté quelques momens sans lui rien dire, il lui fit une pro-

fonde reverence . & ſe perdit dans la foule.

Tous les Maſques n'étoient pas encore entrez , parce que le bal eſtoit regulier , & ils étoient répandus dans un fort grand apartement. Le Roi voulut voir danſer la Princeſſe de Salerne , qui danſoit admirablement bien la Sarabande Eſpagnole. La Roche du Maine la ſçavoit parfaitement. Le Roi ſouhaita de la leur voir danſer enſemble. L'habit d'Alphonſine eſtoit avantageux à cette danſe ; elle étoit habillée en Bohemienne. Comme elle étoit grande,& que ſa taille étoit parfaitement belle , elle ravit tous les yeux, & elle enleva preſque tous les cœurs. La Roche du Maine penſa lui-même l'adorer,& ſe fixer pour toute ſa vie. Cette divine danſe exprimoit & émouvoit toutes les paſſions. Al-

phonſine la danſoit avec des expreſſions vives & animées ; & quiconque l'eût vuë, eût deſiré moins de ſeverité en la rigoureuſe Inquiſition qui depuis a defendu la Sarabande en Eſpagne.

La Princeſſe d'Aragon étoit aſſiſe fort loin de la Reine, à cauſe de toutes les Princeſſes du ſang qui les ſeparoient. Ce Maſque qui avoit donné la main à Madame de Sancerre, vint parler Eſpagnol à Donna Maria. Elle lui repondit d'abord ſans trop d'attention. Eh quoi lui dit-il ? La langue de vôtre pays ne vous fait-elle nul plaiſir à entendre. Croyez-vous que je ſois le Duc de Nagera qui ſuis reſſuſcité ; & ſi un autre plus amoureux que lui paroiſſoit, ſe trouveroit-il entierement oublié ?

L'avanture de la Princeſſe d'Aragon avoit fait tant de bruit,

qu'elle ne s'étonna pas qu'on l'entretint du Duc de Nagera. Mais elle fut un peu ſurpriſe qu'on lui parlât d'un autre Amant. Je ne me croirois pas trop aſſeurée ici, lui répondit-elle, ſi vous pouviez être le Duc de Nagera ; & ſi quelqu'autre m'étoit aſſez cher pour occuper mon ſouvenir, ſa preſence ne me ſeroit pas déſagreable ; & ſi je ſouhaitois quelqu'un auprés de moi, je voudrois qu'il fût de quatre doigts moins grand que vous ne l'êtes, afin que je me puſſe flater quelques momens d'une choſe qui me feroit tant de plaiſirs. Vous voudriez donc, lui repliqua le Maſque, que j'euſſe de grands yeux noirs pleins de feu, que je fuſſe en habit de fille, & tel que parut un homme fort amoureux dans une galerie du Palais de Madrid. Ah ! dit la Princeſſe d'Aragon,

aprés avoir un peu pensé, je vous reconnois, vous êtes mon vaillant Liberateur, vous êtes le Vainqueur à qui je dois ma liberté. En effet, c'étoit le merveilleux inconnu, qui dans la Forest l'avoit remise entre les mains de Lautrec. Mais, Seigneur, poursuivit-elle, que venez-vous faire en ces lieux ? Quel que soit vôtre dessein, je puis ne vous être ni suspecte ni inutile. Employez-moi, je vous prie. Helas ? lui dit-il, que pouvez-vous faire, & moi que dois-je souhaiter que la mort ? N'importe, lui répondit-elle ; vivez. Il vous est arrivé des évenemens si étranges, que j'en espere enfin de favorables. Un de mes amis, lui repliqua-t-il, vous parlera : je vous verrai. Il vouloit poursuivre quand Madame de Caumont ne voulant plus parler au Comte de Guise, in-

terrompit la Princesse d'Aragon, & le Masque se retira incontinent. Celui qui étoit entré avec lui s'étoit mis au pied de la Reine, qui ce soir-là étoit fort mélancolique, & seulement par une certaine humeur qu'il n'est pas possible de surmonter. Il lui parla d'abord en quatre ou cinq sortes de langues qu'elle entendoit toutes parfaitement. Et comme il lui parut avoir de l'esprit, elle l'écouta volontiers. Il lui dit qu'il étoit Marchand Armenien, & qu'il avoit voyagé dans une grande partie du monde. La Reine lui demanda s'il avoit acheté bien des raretez. Il lui répondit que les choses pretieuses faisoient tout son trafic; que sur tout il avoit deux portraits d'un Prince & d'une Princesse qui étoient l'ornement de l'Univers. C'est une sœur du So-

phi, continua-il, dont je veux parler. Un Prince de Mingrelie l'aima dés qu'il fut capable d'aimer. Aprés mille travaux qu'il souffrit & mille marques d'amour qu'il lui donna, au moment qu'il alloit être heureux, un monstre effroyable lui enleva la Princesse, il ne cherche plus qu'à mourir. N'entrez vous pas dans les interests de ce malheureux, Madame, poursuivit-il? Oüy, sans doute, reprit la Princesse. Je veux vous montrer leur portrait, continua-t-il, afin de voir par là si vôtre cœur est capable d'être touché; & tirant de sa poche une boëte magnifique, il l'ouvrit, & la Reine s'y reconnut. Elle étoit encore dans la surprise où cette veuë l'avoit mise quand elle tomba dans une plus grande. L'Arminien aïant ouvert une seconde boëte où elle reconnut le

portrait du Connêtable, elle devint fort rouge, & ce beau coloris ne servit qu'à l'embellir. Quoi que le feint Marchand lui montrât ces portraits avec beaucoup d'adresse, elle craignit qu'on ne vît celui du Duc de Bourbon. Elle le couvroit de la main. Que pensez-vous, lui dit l'Armenien, de ce pauvre Prince ? L'a t-on condamné à des peines éternelles, & son innocence & sa fidelité ne peuvent-elles point esperer quelque changement favorable ? Le trouble de la Reine étoit si grand, qu'elle n'avoit pas la force de répondre. Il ne lui étoit pas possible de dissiper la pensée de l'enchantement où elle étoit. Elle trouvoit une si grande hardiesse dans celui qui lui parloit, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'un homme eût l'audace de l'entretenir

de la ſorte. Je m'intereſſe pour le Prince de Mingrelie, Madame, pourſuivit le Maſque ſans s'étonner, & joüiſſant à plaiſir de l'émotion où il la voyoit. Je ſçais que l'état où il eſt, eſt épouvantable? Ne voudroit-on rien faire pour lui. La Reine dans un trouble toûjours égal, embaraſſée pour la premiere fois de ſa vie, lui répondit enfin: Finiſſez vôtre allegorie, Maſque, & allez avec quelqu'autre prendre une converſation plus divertiſſante. Elle avoit toûjours la main ſur le portrait pour le cacher, & le Maſque faiſant ſemblant d'avoir du dépit contre elle, la quitta bruſquement, & lui laiſſa le portrait du Connetable. Ce fut alors que la Reine demeura confuſe & ſi étonnée qu'elle ne ſçavoit quel parti prendre. Elle ne put faire autre choſe que de mettre ce

portrait bien ſecretement dans ſa poche ; elle chercha des yeux l'Armenien, mais elle ne le vit plus. Que ne penſa-t-elle point ? Elle crut d'abord que Madame la Regente l'avoit livrée au deſagrément de cette avanture : mais cette penſée ne lui dura pas long-temps. Cher Prince, diſoit-elle en elle-même, quel Demon favorable vient de me parler de vous, & rapelle une tendreſſe que j'ai pris ſi inutilement le ſoin d'étouffer. Elle ne put s'empécher de s'abandonner à ce premier mouvement ſenſible : mais enſuite retombant dans une profonde réverie ſur ce qui venoit de lui arriver, elle ne pouvoit s'imaginer qui étoit le temeraire qui avoit oſé lui parler de la ſorte. Elle tournoit ſa pensée de tous côtez ſans y pouvoir rien connoître, ſçachant bien qu'au-

cun homme au monde n'étoit à portée de s'entretenir avec elle sur un tel sujet. Le Roi qui s'étoit masqué un moment pour se devertir, vint se rasseoir auprés d'elle, & lui contant quelque galanterie qu'il venoit de faire, il l'arracha à l'idée qui l'occupoit si terriblement. La Princesse Renée s'approcha d'elle aussi. La Reine lui dit en deux mots ce qui venoit de se passer. La Princesse en fut surprise, chercha l'Armenien & ne le trouva point; mais elle s'amusa comme les autres personnes à vouloir deviner un grand Masque de belle taille, & dont l'habit êtoit magnifique. Il parloit à toutes les Dames. Il leur disoit à chacune quelques particularitez de leurs affaires qui les embarassoient étrangement : & il excitoit une si grande curiosité, que le Roi lui-même

en eut, à qui il prit aussi la liberté de dire des choses qui l'étonnerent beaucoup. On le fit danser pour connoître sa danse : mais cela fut inutile, soit qu'il la contrefit, ou qu'elle fût comme celle de bien d'autres. Quand il eut dansé avec la jeune d'Orval, il vint prendre la Reine ; ce qui fit juger de sa condition. Elle lui donna la main ; & comme il la menoit lentement à la place où il devoit commencer, il la regarda fixement, & se panchant vers elle : Est-ce la Reine de Navarre, lui dit-il, que je mene danser ? Qui m'eut dit il y a six mois que vous seriez un jour la Reine de Navarre ? Il s'arrêta un moment comme pour attendre sa réponse : mais la Reine avoit trop de trouble ; & tant de choses surprenantes lui étoient arrivées ce soir là, qu'elle ne sçavoit si tout

ce qu'elle entendoit n'étoit pas une illusion de ses sens ; & le Masque remarquant son état, Ah ! Madame, luy dit-il, en recommençant à marcher, je n'ay plus la force de vous faire des reproches ; & se trouvant où il falloit être, il dansa, & dansa d'une maniere fort galante. Le Bal étant fini & le Roi s'allant lever de son Siege, le Masque courut se jetter à ses pieds à visage découvert. Tout le monde le reconnut pour Pomperan. Et bien qu'il fût le Favori du Duc de Bourbon, le Roi qui l'avoit particulierement connu à Madrid, l'aimoit fort tendrement, & lui avoit donné la permission de revenir en France toutes les fois qu'il le voudroit. C'étoit un homme de grand merite. Le Roi l'embrassa, & tout le monde se réjoüit de son arri-

vée. La Reine le receut en rougiſſant, & Madame la Regente qui ſe trouva prés de lui, l'honora d'un accuëil auquel il ne s'attendoit pas.

Le Roi ſe retira & tout le monde en fit de même ; il étoit ſi tard qu'on ne ſongeoit qu'a s'aller repoſer. Les Officiers qu'on avoit donnez aux Princeſſes Eſpagnoles les reconduiſoient. Le Prince de Melphe avoit remené la Reine chez elle ; & la Princeſſe d'Aragon apperçut Alphonſine conduite par un Maſque vêtu comme celui qui lui avoit parlé. Quand elles furent dans leur chambre, elle les vit entrer dans un cabinet, & un moment aprés elle entendit un grand cry, & Alphonſine qui l'appelloit. Elle courut dans le cabinet,& au-premier pas qu'elle y fit elle ſe ſentit embraſſer les

genoux par ce Maſque qu'elle reconnut pour ſon cher du Guaſt. Jamais ſurpriſe ni joye ne furent pareilles à la ſienne, & n'étant pas maîtreſſe des mouvemens qui l'entraînerent, elle paſſa ſes beaux bras au tour de ſon col, & lui témoigna mieux par cette action que par ſes paroles la tendreſſe dont elle étoit capable pour lui. Rien ne fut égal aux tranſports des ces deux Amans. Alphonſine y meſla ceux de ſa joye. Ils ſe vouloient dire cent choſes, & ils ne ſe diſoient rien. Penetrez de leur propre amour ils ſe le firent mieux connoître par ce deſordre que par tout ce qu'ils auroient pu ſe dire ; & ils alloient entrer en matiere ſur leurs avantures quand ils entendirent crier dehors, comme c'étoit la coûtume lors qu'on vouloit fermer le portes du Château de S. Germain. Si

bien que tout ce que du Guaſt pût dire à la hâte, ce fut que le lendemain la Princeſſe auroit de ſes nouvelles.

Elle demeura quelque temps occupée du plaiſir qu'elle venoit de recevoir. Mais comme on n'eſt pas aſſez heureux pour le goûter long-temps, le ſien fut troublé par la crainte qu'elle eut que l'Empereur ne trouvât mauvais que le Marquis fût en France, s'il y étoit ſans ſon aveu. Elle ne ſçavoit même pourquoi il y étoit, & elle attendoit le jour ſuivant avec une inquietude qui la tint éveillée une partie de la nuit.

D'autres beaux yeux encore furent ouverts cette nuit-là, & la Reine de Navarre êtoit trop occupée pour avoir un ſommeil tranquille. Que ne penſa-t-elle pas? Quel trouble la vuë & les

paroles de Pomperan n'avoient-elles pas jetté dans son ame! Elle s'imagina que ce fidelle ami du Duc de Bourbon lui avoit peut-être fait parler par l'Armenien, quoi qu'elle ne comprît pas qu'il eût dû confier à un autre cette indiscrette commission. Le portrait du Prince qui étoit demeuré entre ses mains l'etonnoit encore, & elle admiroit en elle-même qu'il y fût, elle qui avoit été toute sa vie si retenuë & si reservée à refuser à sa tendresse les plaisirs les plus innocens, & les secours les plus propres à lui donner quelque sorte de satisfaction. Ces pensées la tinrent presque toujours éveillée, & si elle eut quelque repos, ce ne fut que pour des momens. Elle se réveilloit en sursaut, & la premiere idée qui se presentoit à elle étoit celle du Connêtable.

Plusieurs amans veillerent cette nuit, charmez de leur amour ou tourmentez par leurs peines. Dragut fut celuy qui s'agita le plus par le souvenir de la perte de la personne qu'il aimoit. Il se leva dés que le jour parut, & allant chez son cher Lautrec, il le trouva qui s'alloit promener. C'étoit sur la fin de l'esté. On s'étonnera peut-estre qu'il y eût des Bals en cette saison : mais alors on en donnoit dans tous les temps, & l'hyver n'avoit sur cela nul privilege pour un divertissement qui semble à present lui être consacré.

L'air étoit doux & charmant, & cette matinée preparoit un beau jour. Dragut n'eut pas de peine à suivre Lautrec, & luy remarquant sur le visage une tristesse dont il y avoit si long-tems qu'il desiroit d'apprendre la cau-

ſe : vous alliez reſver, mon cher Lautrec, luy dit-il, & ce ne peut être qu'au ſujet de vos infortunes. Les partageray-je toûjours ſans les connoître ? ſoulagez-vous en me les apprenant. J'ay toute la diſpoſition qu'il faut avoir pour en être vivement touché. Je veux vous ſatisfaire, reprit Lautrec, auſſi bien je ſens par les nouvelles agitations qui me tourmentent, que je ne me ſuffis pas à moy-même ; & tournant leurs pas du côté de la Seine, ils trouverent un endroit qui les déroboit à la veuë des paſſans. Il étoit au bord de la riviere, entre quelques ſaules, & tel qu'il le falloit pour ne pas craindre d'être interrompu. Ils s'aſſirent ſur l'herbe ; & Lautrec commença ſon diſcours de cette ſorte.

# HISTOIRE de Lautrec.

JE ne vous parlerai point de la maison dont je suis ; vous la connoissez. Je ne vous dirai pas aussi toutes les occasions où je me suis trouvé à la guerre, & les diferens emplois que j'ai eus. Je ne veux uniquement vous entretenir que des affaires de mon cœur, & d'un fatal amour qui a fait tous les malheurs de ma vie.

J'ai esté si jeune dans les Armées, que je puis dire que je connoissois fort peu la Cour au mariage de Louïs XII. Mais comme le Connêtable de Bourbon alla aussi fort jeune à la guerre, il eut pour moi beaucoup d'amitié, & il vit avec

plaiſir le parfait attachement que j'avois pour ſa perſonne.

Aprés le mariage du Prince de France avec Madame, le Duc de Bourbon eut le choix d'aller commander en Guyenne, ou de marcher en Italie. Il choiſit le premier de ces emplois, & me laiſſa l'autre. Je paſſe ſur mon malheur, vous le ſçavez. Ce Commandement me réuſſit mal. Je revins en France, & il n'y avoit que quatre jours que Loüis XII, avoit épouſé la Princeſſe d'Angleterre, lors que j'arrivai. Je le vis au moment même, & ce ne fut que le ſoir comme il s'alloit mettre au lit. Ce bon Roi me fit autant de careſſes que ſi ſes armes avoient eſté heureuſes entre mes mains; & comblé de ſes faveurs je paſſai chez le Prince qui eſt le Roi d'âpreſent.

Il n'avoit que ſes Favoris à ſon

petit coucher, le Duc de Bourbon, Montmorency, Brion, Monchenu, & Bonivet. Le Prince me fit la grace de courir au devant de moi les bras ouverts, & de m'embrasser avec une affection bien capable de me contenter. Il voulut que ceux qui étoient auprés de lui me fissent un accueil semblable au sien, & je reconnus avec satisfaction que le Duc de Bourbon étoit toûjours plein de tendresse pour moi.

Aprés que la joye de me voir fut moderée, on me parla de tout ce qui s'étoit passé à la Cour au mariage du Roi. On me peignit mille Beautez nouvelles que je ue connoissois pas, & qui étoient ou à la Reine ou aux Princesses. Le Prince voulut deviner de qui je serois amoureux, & il y eut sur ce sujet une agreable

conteſtation entre luy & ſes Favoris. S'il veut aimer une perſonne d'une conquête difficile, diſoit Montmorency, il faut qu'il s'adreſſe à la fille du Bâtard de Savoye: ou plûtoſt, reprit le Prince, à la jeune Ducheſſe d'Eſtouteville. Non, non, pourſuivit Monchenu, l'air éblouïſſant & les manieres gayes de Deſcars le prendront aſſûrément. S'il a du goût pour les belles blondes, reprit Brion, qu'il ne regarde que Pluvant; La jeune d'Orval avec ſon air ſi tendre pourroit bien encore l'enflammer. Il eſt des écueils plus redoutables, interrompit Bonivet, en ſe donnant l'air d'un homme important; & les Mortels peuvent quelquefois élever leurs penſées juſqu'aux Déeſſes. Ah! dit le Prince en riant, les Ixions ſont ſouvent punis; & pour une Venus favorable on trouve

tous les jours des Pallas insensibles.

Le Prince me défendit de voir la Reine hors de sa presence, il me dit qu'il me presenteroit à elle, voulant absolument connoître & penetrer la premiere émotion de mon cœur. Il me commanda d'aller le lendemain diner avec le Connêtable, qu'on appelloit alors le Comte de Montpensier, mais que je ne vous nommerai que par le nom qu'il porte maintenant.

Dés le matin le Duc de Bourbon me vint prendre, & me mena chez lui. Nous dinâmes en particulier. Quelque amitié qu'il eût pour moy, il me fit un secret de sa passion pour la Princesse de Valois qui est la Reine de Navarre. J'avois pris un habit magnifique, & dés que l'heure qui luy étoit marquée fut arrivée, nous allâmes ensẽble chez la Reine. Nous

trouvames à la porte de l'antichambre le Prince luy-même qui nous l'ouvrit. Mais ô Dieu! quelle ſurpriſe! quel aſpect pour mes yeux! quel agreable & quel étonnant ſpectacle! Je vis un cercle de vingt jeunes perſonnes plus brillantes & plus belles que le plus beau jour. Elles m'environnerent toutes d'un air gay, & le rond ſe ferma autour du Prince & de moi. Je demeurai au milieu, & je conſiderai tout ébloui tant de merveilles. Elles me diſoient par l'ordre du Prince cent choſes flateuſes pour m'embaraſſer; je repondois comme je pouvois, & je pris enfin un air auſſi gay que celui qu'elles avoient, leur diſant que je leur preſentois mon cœur un cœur inſenſible, juſques-là qu'elles tiraſſent tous leurs traits, & que le plus aſſuré ne me manquât pas.

Elles rioient, & me parloient toutes à la fois; & le Prince me les faiſant toutes conſiderer en particulier, j'avouë que la beauté de Madame de Sancerre, qui étoit fille alors, me toucha, & je lui dis quelque choſe de plus précis qu'aux autres. La maniere vive & penetrante de Cominge me fit plaiſir, & les graces de Saint Severin me pleurent: mais puis qu'il faut tout vous dire, pendant que tant de jeunes Beautez en vouloient à mon cœur, je ſurpris par la fatalité de ſon étoile celui d'une tres-aimable Perſonne. Elle me le donna dés ce premier moment malgré elle; & il auroit dû faire le bonheur de tout autre que de moi. Elle avoit mille qualitez charmantes. Vous jugerez de ſon caractere par ce que je vous dirai dans la ſuite.

Comme j'ètois dans l'agreable

embarras de m'offrir à toutes ces belles perſonnes. & que nous menions un bruit trop grand pour le lieu de reſpect où nous étions, tout d'un coup la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit; & je la vis paroitre elle-même au milieu de Madame & de la Princeſſe de Valois. Elles venoiēt vers nous d'un air gai. Madame étoit une perſonne d'un agrémēt infini, la Reine étoit une beauté accomplie, mais rien n'a jamais egalé la Princeſſe de Valois. Vous l'avez vû, c'eſt aſſez vous dire, mon ame n'étoit pas aſſez forte pour luy reſiſter. A cét abord je demeuray ébloui, & je leur parus enſuite un homme éperdu. Tout le monde le remarqua; je rougis, je pâlis, je m'embarraſſay; le Prince me dit que c'étoit là la derniere épreuve où il vouloit me mettre. Ma confuſiō me tint lieu

d'eſprit. La jeune Anne de Boulen qui étoit derriere la Reine, dit au Duc de Suffole en conſiderant mon agitatiõ: C'eſt en cet état que je deſirerois voir un hõme que je voudrois qui m'aimât: car je ſuis trompée s'il n'a de grãdes diſpoſitiõs à l'amour. La Reine quil'entendit fit un éclat de rire, en répondant qu'elle étoit de ſon avis. A cette ſaillie de Boulen tout le monde ſe tourna vers elle, & le Prince qui l'aimoit alors paſſant de ſon côté, la pria de m'épargner & de ne ſonger point à ſe faire aimer de moi. Car continua-t-il obligemment, Lautrec eſt de mes amis. Ne nous broüillez pas enſemble, laiſſez à vos beaux yeux tout l'ẽpire qu'ils ont ſur moi, ne le portez pas ſur un cœur qui ne vous aimeroit pas ſi tendremẽt. Ah! Seigneur, lui dit-elle tout bas, vous ſçavez bien

que vous n'avez rien à craindre,

Je n'entendis pas ces paroles, mais je les ai depuis ſçuës par le Prince, car vous croyez bien que Madame ne les entendit pas auſſi, & qu'elles ſe diſoient en ſecret.

La Reine & les Princeſſes me dirent mille choſes galantes, & Madame Renée qui parut encore, pouvoit par ſon eſprit m'embaraſſer autant que je l'étois déja par la ſurpriſe de mes yeux qui n'avoient que trop vû ce qu'ils m'ont fait aimer plus que ma vie.

Je ſortis de chez la Reine le plus amoureux de tous les hommes, & le moins rempli d'eſperance. Je ne me flatai point, & l'élevation de mes penſées ne m'empêcha pas de voir la folie qui les accompagnoit. Mais eſt-ce en amour que l'on ſe reſiſte, & n'aime-t-on pas à lui ceder, quelque extravagance qu'il y ait dans

les desseins que l'on se propose ?

Plusieurs jours se passerent en fêtes, & la Duchesse de Beaujeu qui voyoit que j'étois le plus cher ami du Duc de Bourbon me choisit pour lui faire offre de sa fille s'il la vouloit pour sa femme avec tous ses biens. Je fus transporté de joye d'aller presenter une si grande fortune à ce Prince : mais je fus tres-surpris de la froideur avec laquelle il receut une telle proposition. Il me demanda du tems pour y répondre ; je lui dis que je l'avois fait pour lui & que j'avois assuré la Duchesse de la joye avec laquelle il recevroit un si grand avantage ; mais il me dit en m'embrassant, de ne le point presser, & me quitta. Je demeurai confus. Je l'aimois si veritablement que je m'enfonçai dans touts les raisonnement imaginables pour penetrer le sujet de son

indifference ſur une fortune que je croyois qu'il devoit recevoir avec plaiſir. Je m'imaginois bien que c'étoit l'amour qui cauſoit ce que je voyois, mais j'avouë ma ſtupidité: je promenai trop long-temps ma penſée partout, & je l'arrêtai enfin ſur la Princeſſe de Valois avec une certitude que ma jalouſie confirma.

J'étois le ſoir chez la Reine où je ne fus que trop éclairci. Le Prince occupé de ſon amour, ne ſe méfioit pas de ma curioſité intereſſée. Je l'obſervai, & je ne connus que trop qu'il aimoit la Princeſſe de Valois, mais ce qui penſa me faire perdre la raiſon, c'eſt que je crus voir quelque choſe de fort tendre dans les yeux de cette Princeſſe quand elle regardoit le Duc de Bourbon. Je crus même la voir ſe troubler d'une façon convainquãte pour mes

ſoupçons, & je me perdois dans les égaremens de mes remarques quand je la vis ſortir avec la Princeſſe Renée qui ſe trouvoit mal. Je la ſuivois des yeux, & je n'euſſe plus rien vû au milieu de cent perſonnes avec leſquelles j'étois, ſi l'inquiet Duc de Bourbon qui ſouffroit comme moy, ne me fût venu prier de le ſuivre. Je l'accompagnai ſans ſçavoir où nous allions. Nous ne nous parlions ni l'un ni l'autre, & je ne revins à moi que quãd je m'apperçûs que nous étions à la porte du cabinet de la Princeſſe Renée. Nous y entrames, & j'étois ſi plein de la Princeſſe de Valois, que je ne remarquai qu'elle. Madame de Sancerre y étoit, qui voyant les deux Princeſſes & le Prince en particulier, m'aborda : mais elle avoit beau me parler, je ne l'entendois pas: & je luy parus tel en-

fin, qu'elle devina l'état malheureux de mon ame. Je ne luy répondois point, ou je le faisois mal. Elle se mit à rire de ma distraction, & me fit bien voir qu'elle me penetroit. Ma douleur en fut infinie, elle en eut pitié & me parla avec une bonté à laquelle je ne m'étois pas attendu par les premieres manieres dont elle m'avoit attaqué. Je tâchois de me remettre & de revenir à moi, lorsque j'aperçûs le Prince qui se jettoit aux genoux de la Princesse de Valois; je pensai tomber de l'autre côté, je tressaillis, & il ne s'en fallut guere que je ne fisse un cry quand je vis qu'il lui baisoit la main.

Que l'on souffre dans ces momens terribles, mon cher Dragut! Je ne vous le puis exprimer. Je fus soulagé d'une partie de ma peine quand le Prince se tournant

vers moi me pria d'aller porter sa réponse à la Duchesse de Beaujeu, & de luy dire de sa part qu'il épouseroit sa fille. Figurez-vous la joye que j'eus d'une si agréable commission. Vous comprenez bien tout ce qu'elle me faisoit voir. Je passe ce que je devois penser sur cela.

Le Prince épousa la Princesse de Bourbon : mais toute ma folie augmẽta quand le soir de ses nôces je remarquai de la tristesse dans les beaux yeux de la Princesse de Valois, & que je crus m'apercevoir de quelque intelligence entre ses regards & ceux du Duc de Bourbon.

Quelques jours aprés on fit son mariage avec le Duc d'Alençon, & j'eus du regret de la voir à un homme si indigne d'elle. Ce fut en cette occcasion que le Connétable me choisit pour l'infor-

tuné confident de ses amours. Je reçûs son secret & je cachai le mien. Je ne le haïs point, il étoit aussi malheureux que moi, & pour achever de m'acabler, la Duchesse d'Alençon me fit l'hõneur de me distinguer entre tous les hommes de la Cour en me donnant son amitié & me la témoignant par les confiances les plus particulieres.

Que cette glorieuse préference m'auroit été chere si j'eusse été én état d'en goûter toute la douceur, & que mon ame eût pû être dans une assiette raisonnable ! Mais j'étois perdu d'amour, & riẽ que de l'amour ne me pouvoit satisfaire. Un jour que la Princesse étoit mécontente de la temerité de Bonivet qui l'aimoit & qui avoit l'audace de le lui dire, elle s'en plaignoit avec aigreur à Madame de Sancerre, & disoit

qu'elle ne comprenoit pas qu'on eût la hardiesse d'aimer en un endroit si inégal, & que pour elle, elle hairoit toûjours ceux qui s'oublieroient ainsi. Ah ! je suis perdu, m'écria-je en quittant le dos de sa chaise que je tenois, & je sortis brusquement de sa Chãbre sans sçavoir ni ce que je disois, ni ce que je faisois. La Princesse demeura toute étonnée de mon imprudente saillie, Madame de Sancerre se mit à rire, & lui avoüa qu'il y avoit long-tems qu'elle connoissoit ma maladie. Elle lui remit alors mille choses devant les yeux qui les ouvrirent à la Princesse. Elle me blama & me plaignit, à ce que j'ai sçû depuis par Madame de Sancerre.

Je fus si honteux de m'être ainsi échapé, que je ne pûs me resoudre de long-tems à paroître

devant elle, & enſuite je ne l'oſois regarder. Elle m'en ſçût bon gré & agit avec moi, comme ſi elle n'avoit pas remarqué mon audace.

Le Roi mourut; & François I. fut élevé ſur le trône. Je partis pour aller à Milan dont j'étois Gouverneur. Cette premiere ſéparation me parut le plus cruel de tous mes maux. La veille de mon départ j'entrai vingt fois dans la chambre de Madame d'Alençon, & j'en ſortois toûjours ſans ſçavoir bien préciſément pourquoi j'y étois entré. Je voulois lui dire & lui taire mon amour. J'étois ſenſible à la douleur de la quitter. Enfin je pris congé d'elle dans les formes, & comme un homme de ma ſorte le devoit faire. Elle me dit adieu avec toutes ſes bontez acoûtumées, & prenant un luth elle paſſa

dans une petite Chambre. Je l'observois; & me débaraſſât de quelques perſonnes qui me faiſoient des honnêtetez, j'entrai bruſquement où étoit la Princeſſe. J'étois ſi hors de moi, qu'elle crut qu'il venoit de m'arriver quelque choſe de fâcheux; & m'arrêtant devant elle avec quelque égarement ſur le viſage : Je pars, Madame, lui dis-je, & je lui repetai deux ou trois fois ces paroles ſans y en ajoûter d'autres. Je le ſçai bien, me dit-elle, avec quelque envie de rire, & je croyois vous avoir dit adieu. Ah! lui dis-je en colere, car je ſçavois ce qu'elle penſoit; vous me voyez partir avec plaiſir, & je vous laiſſe tout mon amour. Je jettai lors mes yeux ſur les ſiens leurs divins regards m'adoucirẽt & m'humilierent. Pardõnez-moi, Madame, repris-je, je ne vous offenſerai plus; je pars, je fis une

profonde reverence & je me retirai.

Aprés avoir fait tous mes adieux, je passai chez la Reine où il y avoit une musique que je n'étois pas en humeur d'entendre, je sortis de son appartement & j'allai sur une terrasse qui donnoit dans un jardin où je voulois tâcher de me remettre des agitations où j'étois. Mes pas me conduisirent à une grotte où j'aperçûs deux femmes que je voulus éviter: mais ayant entendu par deux fois mon nom, la curiosité me prit, je ne sçai comment; je m'approchai & je vis par une fenêtre la jeune Dorval & Descars assises toutes deux chacune dans une niche, & appuyées sur le bord d'un bassin de marbre noir, qui recevoit ses eaux par le flãbeau d'un petit Amour de même matiere. Descars n'étoit pas si vive qu'on avoit ac-

coûtumé de la voir, elle avoit une langueur touchante ſur le viſage, & paroiſſoit profondément apliquée. D'une main qu'elle hauſſoit un peu elle tenoit le bras de cet Amour, & il ſembloit qu'elle vouloit lui marquer le lieu où il tireroit. Elle avoit l'autre ſur le marbre de la Fontaine ayant le bout des doigts dans l'eau. Dorval avoit la tête abſolument apuyée contre ce petit Dieu ſi inhumain, & par cõſequent panchée vers la fontaine. Des larmes couloient lentement de ſes beaux yeux, ſans effort & d'une maniere ſi tendre qu'elles l'embelliſſoient. On eût dit que c'étoit des perles ou plutôt des étincelles de feu qui ſe méloient à ces eaux. Elle me parut terrible en cét état de douleur ſi conforme au mien, je penſai pleurer avec elle. Dorval eſt blonde comme vous le

ſçavez, Deſcars eſt brune; l'action & les manieres de ces belles perſonnes euſſent fait un aimable tableau. Je les contemplois l'une & l'autre avec pitié. Elles garderent quelque tems le ſilence, quand Deſcars le rompit avec un ſoupir. Lautrec eſt aimable, dit-elle, mais qu'il eſt cruel de l'aimer ſans en être aimée ! Elle ſe tût, & ne dit que ce peu de paroles. Je fus épouvanté de les entendre; & ſurpris, & preſque affligé de voir que je faiſois le malheur d'une ſi belle perſonne, je me preparois à m'en aller ſons ſonger à Dorval, lorſqu'elle prit la parole: Que je ſens bien mon malheur, diſoit-elle ! J'aimerai toute ma vie ce que j'aime, mais il ne le ſçaura jamais. Encore, pourſuivoit-elle, s'il n'y avoit qu'à ſouffrir ainſi: mais l'amour pour me tourmenter m'accable de toutes ſes peines. On ai-

me ailleurs, je ſuis ſans eſperance, & voilà le dernier des ſuplices pour un cœur comme le mien.

Elle ceſſa de parler, & Deſcars changeant de poſture, me fit craindre qu'elle ne me pût voir. Je m'en allai ſi occupé de ce que je venois d'entendre, que j'avouë que je m'oubliai moi-même pour quelque tems.

Mais vous allez voir la bizarrerie où je me trouvai. Je crus que Deſcars m'aimoit, & je fus ſans pitié pour elle comme la Princeſſe l'étoit pour moi. C'eſt une des plus belles perſonnes du monde, je ne ſentis nulle émotion pour ſes maux, & ceux de Dorval dont je ne croyois pas être l'objet me toucherent infiniment. Cette cõformité que je trouvois entre elle & moi, me rendoit ſes interêts chers, & le ſoir quand je fus chez la Reine, à peine répondis-je

comme

comme je le devois à toutes les honnêtetez que Descars me fit sur mon départ, & m'aprochant de Dorval le plûtost qu'il me fut possible, aprés quelques discours ordinaires, il me fut aisé de la mettre sur le chapitre de l'amour.

Et poursuivant quelques propos inutiles à mon recit : Fleurange aime Madame de Laval, lui dis-je, il n'en est point aimé ; mais du moins n'aime-t-elle pas ailleurs ; & selon moi, c'est ôter la moitié de ses maux à l'amour. Dorval rougit, & baissant les yeux, Je crois, dit-elle, en éfet qu'on est moins malheureux quand on aime, de s'adresser à une personne qui n'a pas le cœur touché pour un autre. Elle n'en dit pas davantage. Ah ! lui dis-je, rien n'est plus insupportable que d'aimer ce qu'on voit qui est à un autre. Quelle horreur ! Quel

ſupplice ! que je plaindrois une perſonne qui auroit à ſouffrir ce que je dis! Je la regardai fixement; elle rougit encore, & détourna la tête : Je conçois ce malheur pour un ſi grand malheur, repris-je, que je donnerois toute ma pitié à une perſonne qui en ſeroit atteinte, & je voudrois ètre aſſez de ſes amis pour entrer dans ſa diſgrace, & l'adoucir par le partage que j'en ferois. Dorval en cet endroit me jetta un regard à la dérobée, mais un regard tout de feu qui cherchoit à penetrer dans la verité de ce que je diſois; elle ouvrit la bouche, & la referma. Parlez, cnotinuai-je, connoiſſez-vous quelqu'un qui eût une telle confiance à me faire ? Moi, non, repliqua-t-elle, & ſelon mon conſeil, ceux qui ont de ſi deſagreables ſecrets, ne les découvriront jamais. On doit être

assez honteux de son mal, sans l'aller dire. Mais ne contez-vous pour rien le plaisir de soulager sa peine, repliquai-je? Non, dit-elle; il y faut encore ajoûter celle d'un silence éternel. Ah! Madame, lui dis-je, vous parlez bien en personne qui ignore ces maux-là: mais enfin si jamais vous aviez à aimer, promettez-moi de me le dire. Je ne m'engage pas beaucoup, reprit-elle avec esprit: Car je suis assurée que mon cœur n'est pas en état de prendre jamais d'autres sentimens que ceux qu'il a. Elle soûpira malgré elle, en disant ces mots. J'en compris tout le sens: Mais, lui repartis-je avec malice, quels sentimens avez-vous? Que voulez vous sçavoir, me répondit-elle? Vous partez; & se reprenant promptement: Allez, Seigneur, A vôtre retour, nous verrons

ſi nous nous reſſouviendrons de cette converſation. Elle me quitta, quelque choſe que je fiſſe pour la retenir, & s'aprocha de la Princeſſe Renée.

Je vous ai promis de ne vous point parler de guerre, mon cher Dragut; je revins au bout de quelques mois. Madame d'Alençon me reçût comme ne ſe ſouvenant pas de mes fautes. Le Connétable me conſola, en m'aprenant que ſon amour n'étoit pas heureux: mais le mien ſembla prendre de nouvelles forces dans les beaux yeux de ma Princeſſe. Je ne donnai rien au public de mes extravagances; la Princeſſe les connoiſſoit auſſi bien que Madame de Sancerre. Du reſte je me conduiſis avec une ſi grande diſcretion, que le Duc de Bourbon même ne ſe douta jamais que je fuſſe ſon rival.

Quelque temps aprés que je fus arrivé, je remis Dorval ſur nôtre dernier entretien. Elle me dit d'un air froid, qu'elle n'avoit rien à me dire ; qu'elle étoit au même état que lorſque j'étois parti ; qu'elle n'avoit point changé. Comme je me reſſouvenois de la maniere dont je l'avois veuë à la grotte, elle me faiſoit grande pitié, & je lui diſois toûjours en riant, qu'elle auroit un jour quelque choſe à me dire.

Je ne pouvois m'empêcher de donner de temps en temps des témoignages d'amour à la Ducheſſe d'Alençon. Elle m'en faiſoit gronder par Madame de Sancerre.

Les yeux de Deſcars étoient ſi beaux, qu'elle ne les tournoit jamais ſur moi que je ne m'imaginaſſe qu'elle avoit tout l'amour dont elle avoit parlé à Dorval,

& je croïois qu'elle en vouloit allumer dans mon cœur un pareil. Persuadé qu'elle m'aimoit, je desirois être en état de l'aimer aussi. Mais helas! mes chaînes étoient trop belles & trop fortes pour les rompre & pour pouvoir prendre les siennes.

Je voulois aussi deviner qui Dorval aimoit, afin de le porter à rendre le reciproque à cette charmante fille. Je les abordai une fois toutes deux comme elles lisoient un papier. Dorval le lâcha, & Descars le mettant contre son estomach, me dit?

*Je n'aime point un insensible:*
*Je connois cependant qu'il ne sçauroit m'aimer.*
*Eteins ses feux, Amour, s'il est possible,*
*Et des feux que je sens, viens encor l'enflammer.*

Elle soûrit aprés ces paroles,

d'une maniere,que Venus même n'auroit pas eu tant d'agrément. Elle me parut avoir un air passioné qui me fit quelque impression. Je connus que c'étoit des vers qu'elle lisoit. Ceux-là parurent m'interesser, je voulus prendre ce papier ; mais le retenant : Il faut meriter ces choses, Lautrec, me dit-elle ; qui n'en connoit point le prix ne les merite pas. Elle me quitta avec une espece de dédain. J'en voulus demander la signification à Dorval que je remarquai tres-interdite. Aimera-t-on toûjours sans être aimé, m'écriai je ? que veulent dire ces vers ? Aimera-t-on toujours sans être aimé, reprit-elle en s'en allant, elle rejoignit sa compagne. L'action de ces deux filles me surprit, j'en demeurai confus ; & les voulant presser de s'expliquer d'autre sorte, je ne

m'attirai qu'un enjoûment vif, avec des railleries brillãtes de la part de Descars, & quelques soûris contraints de la belle Dorval.

Je demeurois peu à la Cour, & je retournai encore en Italie. A mon retour je trouvai une grande inimitié formée entre le Connêtable & la mere du Roi. je me souviens qu'un jour il me fit les plus sensibles caresses que l'on puisse faire, & voulut attirer de moi de nouvelles promesses d'une amitié éternelle. Ce grand & malheureux Prince nous quitta bien-tôt aprés, & s'engagea avec l'Empereur. Madame d'Alençon me fit l'honneur de me laisser voir toute sa douleur dans une pareille occasion. Elle aimoit le Connêtable ! mais comme je sçavois qu'il ne tiroit nul avantage de son bonheur, & que je connoissois bien le caractere de cette Prin-

cesse, je n'étois point jaloux des bontez qu'elle avoit pour lui, & j'étois content de celles qu'elle me témoignoit.

Je fus obligé de me défendre à Marseille contre lui. Il m'écrivit une lettre qui me perça le cœur: mais il falut suivre mon devoir, & sacrifier mon amitié. Je passe mille circonstances qui me meneroient trop loin. Le Roi perdit la bataille de Pavie, & fut pris prisonnier. Je défendis la Guyenne, & dés que je le pûs, je me rendis auprés de la Regente, sous prétexte de la servir, mais en effet pour voir Madame d'Alençon. Elle étoit veuve, & je trouvai le Roi de Navarre auprés d'elle, amoureux & soûtenu dans sa passion par le crédit de Madame la Regente.

Je le regardai avec peine, j'osai parler de ses prétension à la Princesse, qui me protesta qu'elle les

deſaprouvoit entierement.

Tous les grands Seigneurs du Royaume étoient auprés de la Mere du Roi. Caumõt étoit mon ami particulier. Je vis une fois Dorval qui luy parloit avec une colere étrange sur une fenêtre où ils étoient tous deux appuyez. Je les avois vûs fort ſouvent enſemble ; & rappellant mille choſes, je ne doutai point que ce ne fût lui que cette belle fille aimoit. Dans cette pensée dés le ſoir même je lui en dis mille biens, où il répondoit en homme qui connoiſſoit & qui aimoit ſon merite : mais ce n'étoit pas avec cette ardeur dont un amant a accoûtumé de parler, & je me perſuadois ẽcore qu'il ne l'aimoit pas, & que c'étoit lui qui faiſoit ſon malheur. Je le vis ſi reſervé, que je n'oſai lui en dire davãtage.

Dans ce temps - là Madame

d'Alençon partit pour se rendre à Madrid auprés du Roi son frere qui étoit dangereusement malade. J'eus le bonheur de recevoir une partie des larmes de cette Princesse, qu'elle répandoit devãt moi sans contrainte; elle me pria même d'être toûjours de ses amis. Je fus l'accompagner aussi loin que je le pûs. Caumont lui rendit le même devoir, & en revenant je fus étonné de lui remarquer une douleur pleine de chagrin.

Dorval ne suivoit pas la Princesse, elle étoit à Mad. Renée. Descars & quelques unes de ses cõpagnes, alloient seulement avec elle.

Je fis voir à Caumont que je m'apercevois de l'état où il étoit, & je le pressai tant qu'il ne pût se défaire de ma curiosité. Il la satisfit. Descars est partie, me dit-il. L'aimez-vous, lui dis-je? Ouy, reprit-il. Ah? la pau-

vre Dorval, m'êcriai-je, que deviendra-t-elle? Elle est à plaindre, continua-t-il; & vous ne l'aimez pas, poursuivis-je. Non, reprit-il. Voilà donc son malheur, repliquai-je, je suis éclairci. Descars est charmante, mais je plains la pauvre Dorval.

Dorval n'a que faire de moi, me dit-il, tout étonné. Elle aime ma Maîtresse, elle est fâchée de son absence; voilà son malheur: mais moi je me separe de ce que j'aime. En étes-vous aimé, lui dis je? Depuis son enfance, reprit-il, je possede son cœur: mais quel cœur, mon cher Lautrec! qu'il est tendre! qu'il est fidele! jamais de caprice à essuyer, ni de soupçons mal fondez. Elle a toûjours une conduite également obligeante, & incapable de me donner aucun ombrage: sans coqueterie, rebutant tous mes ri-

vaux, me les ſacrifiant tous; égale, tendre dans ſes manieres, veritable; que vous dirai-je? parfaite enfin. Où ſuis-je, m'écriai-je? où ſuis-je? Deſcars vous aime depuis long-temps, & vous m'en aſſurez: Et qu'elle n'a jamais aimé que moi, reprit Caumont. Cependant, ſon abſence à part qui me tüe, j'ai un autre déplaiſir. J'ai aperçu un Eſcuyer du Comte de Guiſe qui lui parloit comme elle partoit, il lui a donné une lettre, elle a hauſſé les épaules, en me regardant: mais elle l'a pris, je ne l'ai pû voir; car elle eſt partie au même moment, & le Comte de Guiſe l'aime. Ah! Caumont, lui dis-je, ne craignez rien. Puiſque Deſcars eſt comme vous le dites, cette lettre ne la touchera point; & ne vous nuira pas. Lors je le priai de me conter ſon avanture, elle me char-

ma : mais je vous avouë que j'étois tout étonné quand je me ressouvenois de ce que j'avois entendu dire à cette aimable fille dãs la grotte. Je ne le pouvois accorder avec ce que Caumont venoit de m'apprendre. Helas ! je souhaitai presque d'en être aimé, tant j'ai trouvé le sort de Caumont heureux.

Dés que nous fumes de retour, nous allames consoler Dorval. Elle rougit en nous voyant, & je compris que je la contraignois, ne voulant pas parler à mon ami devant moi. Je me retirai, & je les laissai.

La Regente ne paroissoit occupée que de la negociation pour la liberté du Roi. Elle étoit charmée qu'un des principaux articles fût le mariage de ce Prince avec la Reine de Portugal, puisque c'étoit ôter une épouse au

Connêtable. Elle auroit été ravie que Madame d'Alençon eût épousé l'Empereur, elle se flatoit encore de ramener le Duc de Bourbon. Son amour qu'elle avoit conservé lui faisoit trouver tout facile pour ses desseins.

Il y avoit long-temps que Dorval étoit une de ses favorites. C'étoit à elle seule qu'elle confioit les secrets de son cœur, & aux heures qu'elle avoit libres elle ne faisoit que s'entretenir avec elle.

Elles sortoient un jour toutes deux d'un cabinet de verdure, lorsque j'y entrai. J'apperçus un papier à terre, je le ramassai, je vis qu'il y avoit des vers écrits, Ils me parurent partir d'un esprit prévenu. Les voici.

*En vain de la raison on écoute la voix.*
*L'amour plus puissant mille fois*
*Nous pousse malgré nous au penchant qu'il nous donne.*

*Le cœur aveuglément ſe range ſous ſes loix.*
*Malgré tous nos efforts il s'émeut, il s'étonne ;*
*Il ſe laiſſe enchainer avec des nœux ſi doux ,*
*Qu'il ſemble que le Ciel les fit exprés pour nous.*
*Heureux en ſubiſſant le ſort qui nous entraîne ,*
*Si le plaiſir un jour en ſurpaſſoit le peine !*

Je conſiderai long-temps la penſée & le ſtyle de ces vers. Je ne ſçavois ſi la Regente les avoit faits pour le Connêtable, ou s'ils n'étoient point de Dorval au ſujet de ſon amour malheureux.

Je m'attachai fort à la Princeſſe Renée pendant l'abſence de Madame d'Alençon; je ſçavois la forte amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, & elle eut la bonté de recevoir agréablement les ſoins que je lui rendis.

Je sçavois aussi bien que Caumont le tems que devoit durer le passeport que la Princesse avoit reçû de l'Empereur, & lui & moi nous nous rendimes sur la frontiere au tems à peu prés qu'il devoit expirer. Nous fumes si heureux que nous la trouvames le soir que Clermont Lodeve l'avoit été recevoir sur les terres de Navarre Elle me fit un accueil plein de charmes; & pour pousser sa bonté jusqu'aubout, elle ne me fit pas un secret de la certitude de son mariage avec le Connêtable. Je fus frappé de cette confidence, J'appuyai ma tête contre la muraille, & il me fut impossible de pouvoir jamais lui parler.

Eh quoi, me dit-elle, Lautrec, vous n'êtes plus de mes amis? Je vous ouvre mon cœur, ne puis-je compter sur vous? & si j'en ai quelque jour besoin, vous trou-

verai-je ſans zele pour mon ſervice ? Ah, Madame, lui dis-je enfin, que me dites-vous ? A quelle epreuve réduiſez vous.... je n'oſai dire mon amour; je baiſſai les yeux, & je repris : A quelle épreuve mettez-vous ma vertu. La Princeſſe connut bien que je n'étois pas gueri de ma folie. Elle me parla avec une bonté extraordinaire, me pria de ſurmõter une paſſion ſi vaine ; & qui ne pouvoit enfin que me nuire. Elle me fit ſouvenir de l'amitié que le Connétable avoit pour moi, & de celle que je devois avoir pour lui. Que vous dirai-je, mon cher Dragut ? Elle me rangea preſque à mon devoir, & enfin elle m'aſſura qu'aprés le Connêtable j'étois l'homme du monde qu'elle eſtimoit le plus.

Je la reconduiſis juſqu'à Bayonne, où Madame la Regente s'étoit

renduë pour être plus en commodité de faire l'échange du Roi.

Je ne vous dirai point la joye que Caumont eut de revoir Descars. Il lui avoüa qu'il m'avoit parlé de leur amour, & il la fit consentir que je fusse le dépositaire de leurs innocens secrets. Un si tendre commerce eut une fin heureuse. Le Roi en eut connoissance, & ce mariage fut une des premieres choses qu'il fit aprés son retour. Caumont se vit content avec sa vertueuse femme, & il lui semble que rien au monde ne peut égaler sa felicité.

Je fus obligé de donner quelques ordres en Guyenne, où le le Roi me laissa. Figurez-vous ma surprise & ma douleur; quand quelque temps aprés j'apris que la Duchesse d'Alençon venoit d'épouser le Roi de Navarre. Je

ſçavois qu'elle ne pouvoit être à moi ; je ſçavois qu'elle ſe deſtinoit par ſon choix & par ſes inclinations, au Connêtable. Cependant cette nouvelle me frappa comme ſi elle m'eût ôté tout d'un coup toutes mes eſperances. Qu'on eſt foible, mon cher Dragut ! je murmurai avec autant d'audace que ſi j'euſſe été le malheureux Duc de Bourbon. Je le plaignis même pour donner encore une aigreur à mon infortune, & je tombai enfin dans cette prodigieuſe mélancolie, dans laquelle vous m'avez veu abîmé.

Le Roi me manda il y a peu de temps, comme vous le ſçavez. Je me ſuis rendu en diligence à ſes ordres. Vous avez bien voulu être le compagnon de mon voyage. Je vous preſentai au Roi ; il vous fit un accueil qui vous ſatisfit, & vous avez pû reconnoître

qu'il n'eſt ni ſans amitié ni ſans confiance pour moi. J'ai demeuré quelques jours chez Caumont, *incognitò* par l'ordre du Roi, & vous vous ſouvenez bien que ce ne fut que le jour de la fête que le Roi donna à la Reine ſa ſœur, qu'il me preſenta à ellè, & qu'il conſentit que tout le monde me vît.

La Reine rougit à ma veuë, & me parut embaraſſée à ſoûtenir mes premiers regards. Elle me parla peu, je n'étois pas auſſi trop en état de demeurer en ſa preſence, ni de lier converſation avec elle.

Depuis ce tems-là je ne l'ai veuë qu'en public. Dorval m'a paru encore plus languiſſante que de coûtume, & je n'ai jamais oſé demander à Madame de Caumont l'explication de l'entretien de la grotte.

Hier aprés dîné je rentrai dans mon appartement pour faire quelques dépêches, & les ayant finies, je repassai dans celui de Madame de Caumont, N'y trouvant personne, je crus qu'elle n'y étoit pas & qu'elle s'étoit allé parer pour le bal chez quelqu'une de ses amies. Je n'avois garde de penser qu'elle eût fait dire qu'elle vouloit être seule. Je sortois déja d'un grand cabinet qui conduisoit dans un autre, quand j'entendis la voix de mon ami qui parloit avec sa femme. J'allois entrer où ils étoient, lorsque mon nom qu'ils prononcerent m'arrêta. Il semble que je suis destiné à ne pouvoir m'entendre nommer sans apprendre quelque chose d'extraordinaire, & qui doive extrêmement m'interesser. Nous l'avons mille fois plaint ensemble, disoit

Caumont. Si Lautrec ſçavoit les malheurs qu'il cauſe, il en ſeroit touché. J'ai fait tout ce que j'ai pû, reprit ſa femme, pour lui ôter ce fatal attachement. Elle me diſoit un jour dans la grotte de Fontainebleau, la veille que Lautrec partit pour l'Italie, qu'elle l'aima le jour que le Roi voulut ſçavoir à qui il donneroit ſon cœur. La pauvre fille a ſouffert des peines incroyables depuis ce temps à aimer & à vouloir s'empêcher d'aimer. Elle conuut bientôt la paſſion que Lautrec reſſentit pour la Reine de Navarre, qui fut un redoublement cruel à ſes maux. Elle fut déslors ſans eſperance. Vingt fois elle a penſé ſuccomber, & lui dire qu'elle l'aimoit. Elle s'eſt pourtant garantie de ce malheur : Une fille qui a du courage ne ſuit point une telle chute. J'étois outragée

pour elle de l'indifference de Lautrec ; & le jour qu'elle avoit fait tous ces jolis vers que vous ſçavez, nous les liſions enſemble elle & moi, quand il penſa nous ſurprendre. Je ne pûs m'empêcher de lui dire cet endroit qui m'avoit tant plû.

*Je n'aime point un inſenſible :*
*Je connois cependant qu'il ne ſçauroit m'aimer.*
*Eteins ſes feux, Amour, s'il eſt poſſible,*
*Et des feux que je ſens, viens encor l'enflammer.*

Je m'arrêtai par prudence dans le tems que j'avois le plus d'envie de m'expliquer. Je n'ai point parlé auſſi, reprit Caumont, par diſcrétion, Dorval me l'ayant défendu quand je connus l'état malheureux de ſon ame. J'ai ſouffert à lui obeïr, m'étant ſouvent flatté

flatté que j'aurois amené ſon Amant à répondre à ſes ſentimens. Elle eſt belle, elle l'aime avec une fidelité que rien ne peut diſtraire ; il n'a rien à eſperer de la paſſion qu'il reſſent pour la Reine:Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ſe rende par reconnoiſſance & par vanité, s'il ne le fait pas par choix & par inclination. J'ai ſouvent penſé, comme vous, repliqua Madame de Caumont, & je crois que ſi Lautrec ſçavoit ſon bonheur, il n'y ſeroit pas inſenſible : mais Dorval n'a pû conſentir qu'il en fût inſtruit, & je me ſouviens de lui avoir entendu dire qu'un jour qu'elle ſe promenoit avec la Regente pendant nôtre voyage d'Eſpagne, elle perdit des Vers qu'elle avoit faits ſur ſon amour,dont elle penſa mourir de douleur, craignant qu'on ne les

eût trouvez, & qu'ils ne vinssent à la connoissance de Lautrec. Une ame atteinte de ce mal craint tout. Elle s'imaginoit qu'il ne les pouvoit voir sans deviner que c'étoit elle qui les auroit faits. Mais y auroit-il tant de mal à la trahir, reprit Caumont? Ah! mon cher mari, s'écria sa femme, elle en mourroit, vous connoissez comme moi la delicatesse de son cœur. Comme elle disoit cela, elle se leva brusquement de dessus sa chaise, & me vit dans un grand miroir. Elle fit un cri, Caumont crut qu'elle s'étoit blessée, il alla à elle tout éperdu, & la prenant entre ses bras, il tourna la tête, & m'aperçut comme elle dans ce miroir. Il ne fut pas si affligé que sa femme, il se mit à rire; & me faisant signe d'entrer, il vit à ma rougeur que j'avois en-

tendu leur converſation. Approchez, me dit-il. Je ſuis ravi que vous ſçachiez ſans qu'il y ait de nôtre faute, ce qu'il y a longtemps que je voulois que vous ſçuſſiez. Que dites-vous, mon cher Lautrec, d'une paſſion également malheureuſe & fidele ? La beauté & les ſentimens de Dorval ne vous peuvent-ils toucher? Je ſuis dans une grande confuſion, lui dis-je. Suis-je aſſez infortuné pour avoir cauſé tant de peine à une perſonne cõme Dorval? Remetez-vous, me dit Madame de Caumont. Prenez des ſentimens raiſonnables & naturels. Il eſt temps que vous ſongiez à vous établir. Dorval eſt un parti avantageux, elle a refuſé pour vous les plus conſiderables de France. Defaites-vous des chimeres, ſongez au repos & au bonheur de vôtre vie. Comme

elle alloit continuer, nous fumes tout surpris de voir arriver Dorval. Les deffenses de ne laisser entrer personne n'étoient jamais pour elle. Elle nous trouva tous embarassez, & ayant jetté les yeux sur moi, je ne pus en soutenir l'éclat. Je fis une profonde reverence, & je m'en allai.

J'ai songé toute cette nuit à mon avanture. Je n'ai point dormi, j'ai pensé à Dorval. J'ai admiré ce fatal effet de l'ascendant que j'ai malheureusement sur elle : mais je n'en ai pas moins senti la Reine toute-puissante dans mon cœur. Ma blessure sera toujours vive, le tems & la raison ne me peuvent jamais guerir.

Que je vous plains, s'écria Dragut, quand son ami eut cessé de parler ! mais que vous m'avez fait de plaisir par le re-

cit d'une ſi agreable Hiſtoire! J'y ai donné une attention qui me ſurprend moi même, & il faut que je vous aime bien, & que vous m'ayiez dit des choſes charmantes pour avoir oublié mes tourmens, & n'avoir été attentif qu'à vos interêts. Vous me faites pitié d'aimer la Reine. Tout s'oppoſe à vôtre eſpoir, elle eſt prevenuë pour le Connêtable. Dorval eſt aimable, vous poſſedez ſon cœur, je ſuis de l'avis de Madame de Caumont. Ne vous repaiſſez plus de choſes frivoles. Penſez à vous établir. Perſonne au monde ne vous convient plus qu'elle. Je voudrois la voir heureuſe avec vous. Je voudrois auſſi ne vous voir plus rival du Duc de Bourbon. On m'en a dit tant de choſes avantageuſes depuis que je ſuis en France, que je vous auouë que

je l'aime ſans le connoître, & que je ſerois ravi que vous n'euſſiez nulle concurrence avec lui. Les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec, n'ont jamais fait tort, comme vous l'avez pû connoitre, à ceux que j'ai pour le Duc de Bourbon. J'ai trop bien vû le peu de fruit qu'il a recueilli de ſon amour; & les ſentimens de la Reine ſont ſi reglez, que je n'ai point eu occaſion de me laiſſer ſurprendre aux jalouſies qui ne troublent que trop les autres Amans.

En diſant cela, Dragut & lui ſe leverent. Regagnons le Château, reprit Lautrec, il eſt plus tard que je ne croyois. Qu'importe, repartit Dragut, rien ne ſçauroit valoir d'aujourd'hui les agreables momens que j'ai goutez à vous entendre. Ces deux amis continuerent leur chemin

en s'entretenant avec une entiere confiance. Ils furent surpris en arrivant, de trouver le Marquis du Guast avec le Roi, à qui Montmorency & le Prince de Melphe l'avoient presenté. Il avoit avoüé au Roi, qu'un Domestique de Dom Sanche de Leve, ayant un Frere en Italie, lui avoit mandé qu'il étoit en France, & prés de Saint Germain où la Cour étoit ; qu'il n'avoit pû retenir son ardeur ; qu'il avoit pris la resolution de venir lui-même chercher le ravisseur de la Princesse d'Aragon, le punir & la delivrer ; qu'il avoit écrit à l'Empereur pour lui faire approuver son dessein, & qu'il avoit esperé de la justice du Roi, qu'il ne desaprouveroit pas la liberté qu'il avoit prise, Pomperan l'ayant assuré que Sa Majesté l'aideroit, & le recevroit avec

ſa bonté ordinaire. Le Roi lui avoit témoigné par une reception charmante, qu'il ne s'étoit pas trompé, & l'avoit mené lui-même chez la Princeſſe d'Aragon, étant bien aiſe de leur faire voir, par l'empreſſement qu'il eut à les reünir, l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour eux, & qu'il étoit diſpoſé à favoriſer de ſi belles affections.

L'aprés-dînée tout le monde ſe rendit chez la Reine de Navarre. Elle eut de la joye de voir le Marquis du Guaſt. Toutes les Dames le trouverent tel qu'il étoit, c'eſt à dire l'homme du monde le plus charmant. Il s'approcha de la Reine d'un air hardi & agreable, & lui parlant bas de peur d'être entendu des autres perſonnes. Le grand jour me ſera-t'il auſſi avantageux que la nuit, Madame, lui dit-il? Et

l'Armenien pourra-t'il encore parler à Vôtre Majesté du Prince de Mingrelie ? Ah ! lui dit la Reine en rougissant, son histoire est finie, & l'on ne sçauroit plus y faire que de tristes reflexions. Pardonnez-moi, Madame, reprit-il. Il faut plus que des reflexions, des bontez sont necessaires. Je l'ai vû, & l'ai quitté il n'y a pas-long-tems; & si vôtre secours lui manque, son desespoir peut causer des malheurs, à qui peut-être les plus beaux yeux du monde ne refuseroient pas des larmes. Tout ce qu'on peut imaginer de tendre, de terrible, n'approche point des mouvemens qe'il eut quand le Peloux lui vint annoncer sa derniere infortune. Je reçûs toutes ses douleurs, & mon cœur fut penetré de toutes ses peines. Ah, Madame, quel coup ! J'ai de l'horreur

encore pour une trahiſon ſi noire. Que ne penſa-t'il point? Que ne voulut-il point faire? Il s'en prenoit à tout, & il ne revenoit de ſes fureurs que quand il s'étoit oublié juſqu'à vous accuſer. Son repentir paroiſſoit bien promtement, & l'état où il retomboit étoit pire que toutes ſes fureurs. Le Marquis du Guaſt pouvoit parler tant qu'il eût voulu, la Reine étoit ſaiſie; & craignant tous les yeux qui étoient attachez ſur elle, elle appella la Princeſſe d'Aragon, & preſentant la main au Marquis: Allons dans mon cabinet, Seigneur, lui dit-elle, où vous pourrez me dire avec plus de loiſir ce qui concerne la belle Clarice dont je n'ai entendu parler que confuſément. La Reine dit ces paroles pour le reſte de la compagnie; & dés qu'elle ne vit plus

qu'Alphõſe & la Princeſſe d'Aragon : Au nom de Dieu, Madame, lui dit-elle, faites taire le Marquis du Guaſt. Il me dit des choſes que je ne puis entendre ſans chagrin, & que je ne puis plus écouter dans la miſerable condition où je ſuis. J'ai fait le malheur du Connêtable, je l'avouë. Eh qui n'auroit pas été trompée comme moi ? N'en parlons plus, je vous en conjure. Si vous l'euſſiez vû comme moi, reprit Alphonſe, vous en parleriez toûjours, & vous y ſongeriez inceſſament, quelque auſtere vertu que Vôtre Majeſté ait. Ah Madame ! vous l'avez rendu trop malheureux, il faut s'il vous plaît adoucir ſon ſort. Eh que voulez-vous que je faſſe, s'écria la Reine ? Je ne puis que le plaindre. Il faut le voir, repliqua le Marquis ; faire ſa paix avec le Roi,

& souffrir qu'il revienne en France Me preserve le Ciel, reprit la Reine, de le livrer encore à ses ennemis, & de m'exposer aux reproches qu'il me pourroit si justement faire! Non, qu'il vive loin de cet affreux pays; & quoique sa vûë ne me soit point odieuse, je ne balance point à desirer plûtôt la mort qu'à consentir de le voir. La Reine dit cela d'un ton si ferme, qu'Alphonse ne pouvant souffrir des sentimens si durs: Ah! lui dit-il avec emportement, vous n'avez jamais aimé le Connêtable, je ne sçai de quelle espece de sentimens vous êtes capable. Plût au Ciel qu'il fût aussi libre que vous. La Reine soupira; & le Marquis du Guast voyant Pomperan à la porte du cabinet qui n'osoit pas entrer, il alla le prendre par le bras, & le conduisant

prés de la Reine : Venez, lui dit il, confondre une inhumaine. Faites un tableau de tout ce que nous avons vû. Dites lui bien ce qu'on a ſenti pour elle, & vous croirez la toucher. Non. Elle dit froidement, qu'elle aimeroit mieux mourir que de voir un moment le Connêtable, Eh ſçavez-vous ce qu'il ſouffre, Madame, lui dit Pomperan ? Penſez-vous ce que ſa rage & ſa douleur lui peuvent faire concevoir? Je ſçai tout, interrompit la Reine : mais, Pomperan, donnez-moi quelque relâche. Le Marquis du Guaſt ne m'a pas donné le temps de reſpirer depuis qu'il me parle. Eh qu'ai-je produit, lui dit-il ? Plus que vous ne penſez, répondit la Reine, mais ſi bas qu'on ne l'entendit preſque point. Son viſage ſe couvrit de paſleur. Ses yeux chargez de

quelques larmes se fermerent, & son beau corps demeura sans mouvement entre les bras de la Princesse d'Aragon. L'impetueux Alphonse qui étoit si irrité contre elle, fut lui-même touché d'un si triste spectacle. Pomperan, bien loin d'appeller du secours, alla fermer la porte, & crut prudemment qu'ils suffisoient tous trois pour faire revenir la Princesse. Donna Maria la delassa : Du Guast lui frappa dans la main ; & Pomperan trouvant de l'eau dans un Vase, la lui jetta sur le visage. Enfin, aprés un temps assez long, elle poussa quelques soupirs, & se voyant avec honte dans cet état, elle porta une main sur ses yeux, & de l'autre elle leur fit signe de sortir. Comme ils apprehendoient de l'incommoder par la contrainte qu'elle se faisoit, ils

s'en allerent ; & la Reine ne voyant plus auprés d'elle que la Princeſſe d'Aragon, elle donna un libre cours à des pleurs qu'elle s'étoit fait violence à retenir.

Je ne vous dis rien, dit-elle à cette Princeſſe, vous ſçavez mes malheurs. Helas ! Madame, reprit-elle, qui les ſent comme moi ? A peine Vôtre Majeſté s'en trouve-t'elle plus atteinte ? Mais quoi, ne ferez-vous rien pour le Connétable ? Et que voulez-vous que je faſſe, repliqua-t'elle ? Le conſoler, & le voir, pourſuivit la Princeſſe d'Aragon. Non je ne le verrai jamais, dit la Reine, d'un air déterminé. Il n'en ſeroit pas mieux ; & j'en mourrois ſans doute. Elles s'entretinrent encore quelque temps ; & la Reine auroit continué avec plaiſir, ſi Donna Maria ne ſe fût apperçûë d'un petit friſſon que la

Reine avoit. Elle la pria de ſe mettre au lit, & faiſant appeller ſes femmes, elle fit avertir auſſi la Princeſſe Renée & Madame de Sancerre, de l'indiſpoſition de la Reine. Elles ſe rendirent promptement auprés d'elle. La Reine verſa dans leur ſein tous ſes deplaiſirs; & tandis qu'elle recevoit leurs ſoins & les marques de leur tendreſſe, Dragut qui ne demeuroit pas volontiers dans les plus agreables Compagnies, ayant rencontré un homme à lui dans la Cour du Château, il monta à cheval, & lui commanda de le ſuivre; & prenant d'un côté de la Foreſt qui lui parut le plus ſolitaire, il s'enfonça dans cet endroit, en s'entretenant avec ſon confident des ſujets qui faiſoient depuis quelque tems tous les malheurs de ſa vie.

Il alla de cette ſorte prés de deux heures ; & ſe trouvant enfin dans un lieu delicieux, il deſcendit de cheval, & alla à pied le long de la riviere, dont les bords étoient remplis de quantité de belles maiſons. Il ſe coucha ſur l'herbe, & fut quelque temps à recueillir ſes penſées en lui-même, lorſque ſa rêverie fut interrompuë par l'arrivée de deux hommes qui vinrent s'aſſeoir à quatre pas de lui, & n'étant à couvert de leur vûë que par l'épaiſſeur d'un buiſſon. Il n'y a point d'apparence, diſoit un de ces hommes, que rien change jamais le cœur de vôtre eſclave, & j'avouë, Seigneur, que ſa fidelité a quelque choſe de bien loüable, & que je me ſuis étonné cent fois de ce que vous n'avez pas fait quelque effort ſur vous même, pour ſurmonter une

passion qui ne la touchera jamais. Ah ! reprit l'autre homme, surmonter ma passion ! je ne la surmonterai jamais. La pensée m'en fait horreur. Pourrai-je vivre un moment, & n'aimer plus ce que le Ciel a fait au monde de plus beau ? Remarquez-vous, depuis que sa santé est revenuë, quelle vivacité elle a dans les yeux, & ne serois-je pas un miserable, si je me refusois plus long-temps la possession d'une beauté si accomplie ? Non, je partirai dans denx jours comme vous le sçavez ; & si pour recompense de l'azile que vous m'avez donné, vous voulez venir partager la fortune d'un Prince, il ne refuse rien à vos esperances. Ces inconnus alloient poursuivre leur entretien, quand ils en furent empêchez par l'arrivée d'un homme en qui la bonne mine &

la majeſté brilloient également. Dragut le reconnut incontinent pour le merveilleux Inconnu ; & ſe levant bruſquement de l'endroit où il étoit, il alla à lui ; & les deux hommes qui les virent n'eurent pas de plus grand ſoin que celui de leur quitter la place.

Quoi, Seigneur, lui dit Dragut, je vous revois donc encore, & je ne dois un ſi grand bien qu'au hazard ! Helas ! lui répondit l'Inconnu aprés l'avoir tendrement embraſſé, je ſuis un ſolitaire qui fuis tout le monde, & qui voudroit me cacher à moi-même. Je ſuis pourtant ravi de vôtre rencontre. Dés le premier moment que je vous vis, je ſentis une grande inclination pour vous. Et je vous promis que je ne quitterois pas ce pays ſans vous donner de mes nouvelles, &

ſans me faire connoître plus particulierement à vous. Vous me rendez juſtice, Seigneur, reprit Dragut. Ce premier moment dont vous me parlez fit un ſi puiſſant effet ſur mon cœur, qu'il m'attacha à vous pour le reſte de ma vie. Les perſonnes faites comme vous ont un caractere qui attire le reſpect & gagne les affections, Helas, pourſuivit-il, occupé de mes propres diſgraces, je ne croyois pas que rien pût m'en diſtraire. Cependant depuis que je vous vis & que vous me parûtes malheureux, j'ai ſouvent pensé à vous, & mes vœux ſe partagent pour le ſoulagement de vos douleurs & des miennes. Mes douleurs ſont au comble des horreurs, s'écria l'Inconnu. Le tems ni la raiſon n'y peuvent rien, mon parti eſt pris. Mais vous, brave Dragut, vos maux

ſont-ils ſans remede ? Diſpoſez d'un malheureux qui vous acompagnera au bout de la terre ; & pour m'intereſſer encore plus à ce qui vous touche, faites-moi part de vôtre fortune. Voila une petite maiſon que j'habite. Elle me cache à tout le monde ; mais ce n'eſt pas à vous que je veux faire un ſecret de ma retraite. Comme il achevoit ces paroles, un homme fort bien fait lui vint dire quelque choſe à l'oreille, & l'Inconnu ſe tournant vers Dragut : Je vous quitte à regret, lui dit il. J'avois une grande curioſité de ſçavoir vos avantures : Mais on m'attend, ſouffrez que nous nous ſeparions. Seigneur, lui repliqua Dragut, ſi vos affaires vous le permettent, je vous laiſſerai un homme qui ſçait juſqu'aux moindres particularitez de ma vie ; il attendra en ce lieu,

jusqu'à ce que vous l'envoyiez chercher; & quand vous le voudrez, il vous fera un recit où vous connoitrez au moins par l'entiere verité que je veux qu'il vous dise, que je ne sçaurois avoir rien de secret pour vous. L'Inconnu le remercia, l'embrassa, & accepta ses offres ? Dragut lui promit de le venir voir dés le lendemain. L'Inconnu pria le confident de Dragut de vouloir bien attendre quelque temps jusqu'à ce qu'il l'envoyât chercher; aprés quoi il s'en alla, & Dragut ordonna à celui qu'il laissa de ne cacher rien de ce qui le regardoit à l'Inconnu. Il remonta à cheval, & reprit le chemin du Château.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit parti, quand on vint chercher celui qui devoit faire le recit de sa vie. L'Inconnu le

reçût avec bonté, le pria de s'asseoir, & de satisfaire sa curiosité ; ce qu'il fit de cette maniere.



## HISTOIRE de Dragut.

AVANT que de passer au recit des avantures de mon Maître, il est necessaire que je vous dise en deux mots, Seigneur, quelques particularitez dont vous aurez entendu parler sans doute, mais qui sont indispensables pour l'intelligence de ce que vous desirez sçavoir.

Selin Eutemi étoit Roi d'Alger. Il avoit regné avec douceur ; & comme il aimoit extrêmement ses peuples, il eut un

grand desir de les affranchir d'un tribut qu'ils payoient aux Espagnols. Dans cette pensée il resolut d'attirer à son parti un fameux Pirate qui s'étoit rendu redoutable sur toutes les Mers : C'est Horuc dont je veux parler. Ils eurent bientôt fait leur traité ; & Selin fut assez imprudent pour se fier à lui. Il le reçût dans ses Ports & dans sa Ville. A peine ce perfide y eut-il été quelques jours, qu'il en connut le fort & le foible;il s'en rendit Maître, & se saisit de la personne de ce malheureux Roi. Selin ne connut sa faute que par son infortune. Quand il fut au pouvoir de son ennemi, ill vit massacrer à ses yeux tous ses enfans,& il jugea bien que son sort seroit pareil. Il se resolut à la mort avec un courage extraordinaire, & donna ses derniers

momens

momens qu'au ſouvenir d'une de ſes femmes qu'il aimoit avec une paſſion démeſurée.

Iſouf, me dit-il ſauve la divine Maani, remenes là à Trebiſonde; & ſi elle a un Prince dans ſes flancs, éleves-le de ſorte qu'il ſoit digne d'être Roi, ne le pouvant plus étre. Prends mes treſors, & par ta fidelité merite la confiance de ton Roi dans les derniers ordres qu'il te donne.

Je ne perdis pas un moment, Seigneur. J'allois, & je venois, avec toute ſorte de liberté. Les charmes de Maani n'étoient point connus de Horuc. J'eus bientôt un Vaiſſeau, je pris les treſors du Roi, & dés la nuit même je ſauvai cette Princeſſe.

Horuc fit mourir dans un bain l'infortuné Roi d'Alger, & ſe fit couronner. Il fut bientôt Roi paiſible, & il étendit ſes Con-

quêtes juſqu'à Tunis. Cependant nous voguions ſur les Mers, & je conduiſis heureuſement Maani juſqu'en Natolie. Il n'y avoit que trois ans qu'elle avoit quitté ſon Pere, il la reçût avec bien des larmes qui furent répanduës de part & d'autre ; & la Princeſſe ne voulant pas être reconnuë dans Trebiſonde qui étoit le lieu de ſa naiſſance, elle obligea ſon pere à s'en éloigner, & à aller à une de ſes maiſons qui étoit au voiſinage de la Mer. Quelque jour aprés qu'elle y fut elle accoucha, & donna la vie à un Prince : Mais, Seigneur, ce qui vous étonnera, c'eſt que ce Prince eſt Dragut qui fait un ſecret de ſa naiſſance pour des raiſons que vous apprendrez par la ſuite de ce diſcours.

Les premieres années de ce jeune Prince furent toute la con-

ſolation de ſa vertueuſe Mere : Mais à peine l'eut-elle confié à mes ſoins que la mort nous la ravit. Dragut verſa quelques larmes. Mais comme il n'avoit que neuf ans, ſa douleur fut bientôt paſſée. Il croyoit être fils de Hali qui étoit le pere de Maani, qui prit un ſoin fort particulier de ſon éducation ; & je puis dire que dans une fort grande jeuneſſe il étonnoit tous ceux qui le pratiquoient, par ſes qualitez admirables,

Je voyois en lui avec regret une ambition démeſurée, un courage grand, inflexible contre la mauvaiſe fortune. Il ne pouvoit ſouffrir la mediocrité de celle où il ſe voyoit. Je remarquai en lui une impatience extraordinaire pour chercher des occaſions de gloire. Il ſuportoit avec peine l'égalité où il ſe voyoit

avec quelques Seigneurs du païs. La maiſon de ſon pere devint trop petite à ſon ambition ; il haïſſoit tous ſes voiſins , parce qu'il n'avoit pas quelque empire ſur eux , & il mépriſoit la terre qui l'avoit vû naître, puiſqu'elle n'étoit pas entierement ſous ſa domination.

Ah , Seigneur , que ce caractere me cauſa de chagrin ! On vouloit qu'il ignoraſt ſa fortune paſſée ; & tous ces mouvemens qu'il ſentoit en lui même ne l'avertiſſoiẽt que trop de quel ſang il étoit né. Je prévis qu'il nous donneroit de la peine à retenir dans les bornes que la prudence de Hali lui vouloit preſcrire.

Je moderois autant qu'il m'étoit poſſible ſes ardentes inclinations pour la grandeur. Je l'amuſois par toutes les occupations convenables à ſon âge:mais

vous ſçavez que l'ordre des deſtinées ne ſe revoque point.

Il avoit douze ans, quand un jour qu'il avoit été à la Chaſſe, il ſe trouva avec cinq ou ſix de ſes eſclaves au bord de la Mer, où il s'arrêta à voir un Vaiſſeau qui prenoit des rafraichiſſemens. Des Soldats lui demanderent s'il vouloit voir quelques rarerez. Il y conſentit volontiers, & monta avec eux dans leur Navire. Le Capitaine ne l'eut pas plûtôt vû qu'il fut charmé de ſa beauté; & je crois en effet qu'on n'a jamais rien vû de plus beau que l'étoit Dragut en ce tems-là. Il reſolut d'abord de l'enlever, jugeant qu'il ne pourroit jamais faire un plus magnifique preſent au nouveau Roi d'Alger. C'étoit Cheredin, ſurnommé Barberouſſe, frere du Corſaire Horuc. Ce cruel uſurpateur du bien de mon

jeune Maître étoit mort depuis quelques jours par la valeur du Gouverneur d'Oram.

Le Capitaine donna donc ses ordres pour s'éloigner, & cependant il faisoit montrer des choses curieuses au jeune Dragut, afin d'empêcher qu'il ne prît garde au dessein qu'on formoit contre sa liberté. Ce jeune Prince dedaigna tout ce qu'il vit ; & mettant la main sur un excellent Cimeterre, il demanda ce qu'on en vouloit, & dit que son pere en payeroit volontiers la valeur. Le Capitaine rit de l'action & des paroles de cet enfant, & lui dit qu'il l'alloit mener à un grand Prince qui lui en donneroit de plus beaux. Le jeune Dragut montra un visage gay, & demanda où il étoit. Alors ses esclaves qui étoient montez avec lui dans le Navire pousserent de grands

cris, voyant qu'ils étoient en pleine Mer, Dragut leur demanda la cause de leur effroi, & demeurant tranquille : Allons, leur dit-il, voir ce Prince qui me donnera de si belles armes.

Que vous dirai-je, Seigneur? On mena ce jeune Captif dans ses propres Etats, dans sa Ville, & dans le Palais de ses Peres. Il fut presenté à Cheredin avec le même habit qu'il avoit quand il fut pris. Il étoit de drap d'or, joint au corps par une ceinture de pourpre avec une agrafe de diamans assez magnifique pour faire juger que sa condition étoit des plus reservées. Cent boucles de cheveux du plus beau blond du monde lui couvroient les épaules ; ses yeux & ses sourcils étoient noirs. Ses yeux jettoient un feu si vif, qu'on ne pouvoit les voir sans amour. Il avoit un

ſourire ſi aimable, qu'il moderoit un peu cette fierté qui eſt répanduë dans toute ſa perſonne. Cheredin fut frapé d'admiration à la vûë de ce bel enfant. Le Capitaine lui commanda de mettre un genoüil en terre devant le Roi : mais Dragut tournant la tête vers lui en ſouriant agreablement : ce n'eſt pas ainſi que deux amis s'abordent, lui dit-il, ſans s'étonner de toute la Majeſté qui entouroit Cheredin ; & tendant la main au Roi, je vous suis venu voir, lui dit il, parce qu'on m'a dit que vous aviez de la vertu & des armées, & que vous me donneriez de l'ẽploi. Cheredin fut tout hors de lui à ſon action & à ces paroles ſi peu attenduës ; & le prenant entre ſes bras il le baiſa cent fois, ne pouvant ſe laſſer de le careſſer.

Il recompensa bien celui qui lui avoit fait un present si considerable, & commanda, comme s'il eût sçû sa naissance, qu'on l'élevast avec le Prince Azan son fils, qui avoit trois ans moins que lui. Dés ce moment ils prirent l'un pour l'autre une si merveilleuse amitié, que le temps & tant de raisons contraires ne l'ont jamais pû détruire, ni ne la détruiront jamais.

Quelques années se passerent sans aucun évenement considerable. Azan & mon Maître étoient élevez ensemble. Zaïre mere de ce Prince aimoit Dragut comme si ç'eust été son propre fils. On ne parloit au Palais que de la perte d'une Princesse sœur jumelle d'Azan, que des Corsaires avoient enlevée il y avoit peu de temps à un Château où elle étoit avec sa mere lors-

que ce malheur arriva, & ceux qui l'avoient vûë disoient que c'étoit un miracle de beauté.

Le Roi d'Alger faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes; & le jeune Dragut lui dit au retour d'une de ses glorieuses expeditions, qu'il le vouloit suivre & ne le plus quitter. Cheredin lui promit de le mener avec lui. En effet quelques jours apres le jeune Azan & lui se separerent, le Roi ne voulant pas mener son fils à cause de sa jeunesse.

Dans les premieres occasions Dragut fit des merveilles de sa personne. Il combattit auprés du Roi; il eût une main percée en parant un coup qu'on lui portoit, & se jettant au devant de lui.

Au premier siege qu'on fit il monta le premier à la breche, & dans une course qu'il fit sur Mer

il ramena trois Galeres qu'il avoit prises. Tant d'actions remarquables le rendirent plus cher à Cheredin : aussi avoit-il pour lui une passion démesurée. Il lui donna de beaux Commandemens, & des Charges considerables. Il le détacha une fois de son Armée Navalle, & l'envoya avec un seul Vaisseau pour une affaire qui lui étoit importante, & qu'il ne vouloit confier qu'à lui. Dragut s'en acquitta avec une prudence incroyable pour son âge ; & ce fut en cette occasion que je retrouvai mon cher Maître, que mon zele & mon affection me faisoient chercher en tous lieux. Il eut beaucoup de joye de me revoir, & jamais rien n'a égalé celle que je ressentis ; ni la surprise extraordinaire où je fus de le trouver au service de son ennemi. Mais je dissimulai

mes ſentimens, & ne les découvris point à Dragut, non plus que le ſecret de ſa naiſſance.

Il rendit compte au Roi par un Envoyé,de ce qu'il avoit fait, & le pria de trouver bon qu'il s'abſentât pour quelque temps, allant chercher tout ſeul quelques occaſions de gloire.

Il fit tant d'actions heureuſes, Seigneur,qu'il acquit cette haute reputation que le diſtingue ſi fort parmi les hommes; & avec un ſeul Navire il obligea cent fois la Renommée à parler avantageuſement de lui. Il ſe croyoit heureux avec ce petit Empire flottant! il lui ſembloit qu'il n'y avoit que le bout des Mers qui le pût borner. Mais; Seigneur je ne m'etendrai pas davantage ſur ſes travaux de la guerre, & je vais vous faire paſſer dans le recit de ſa vie galante.

Il étoit dans le dessein de retourner à Alger, & c'étoit seulement pour voir son cher Azan, quand le vent & les étoiles disposerent autrement de sa route. Il se leva tout d'un coup une horrible tempeste, qui se joüa durant vingt-quatre heures de nôtre Vaisseau, enfin quand nous eumes le calme, nous apperçûmes que nous étions bien éloignez de l'endroit où l'orage nous avoit surpris, & infiniment plus éloignez des Costes d'Alger.

Dragut passa la nuit avec une agitation où il ne s'étoit jamais vû ; il rouloit dans son lit des inquietudes qui lui étoient toutes nouvelles. Il croyoit que ce n'étoit que des desirs de gloire qui le mettoient en cet état, & il vit bien ensuite que c'étoit des pressentimens d'amour.

Vous m'allez peut-être soup-

çonner, Seigneur, de vous raconter des imaginations & des folies. Je ſçais que ces ſortes de choſes ont l'air de Fables, & que dans tous les Romans on n'a jamais manqué de marquer la paſſion d'un Heros par un augure ſemblable : mais il eſt conſtant qu'il ne fut que trop vrai. Ce jeune Prince n'a jamais paſſé une nuit pareille ; il tint tous ſes gens éveillez, il envoya voir au point du jour ſi on ne découvriroit point quelque Vaiſſeau : Enfin ſon heure fatale ne pouvoit plus reculer. On en aperçût un qui s'avançoit vers nous, & l'ayant conſideré nous découvrimes qu'il étoit Turc. Il balançoit ſur ce qu'il devoit faire à cauſe de l'amitié qui eſt entre Soliman & Cheredin, quand il aperçût à une fenêtre de ce Navire une femme parfaitement bien faite,

qui s'avançant faiſoit un ſigne avec un mouchoir qu'elle tenoit à ſa main. Nous connumes qu'elle demandoit du ſecours, & qu'elle étoit captive. Nous n'en doutames plus quand nous vimes un jeune Turc derriere elle, qui la prenant bruſquemẽt par le corps la tira de la fenêtre. Dragut qui vit cette action, ſe ſentit ſaiſi d'un mouvement extraordinaire, & commanda ſur le champ qu'on acrochât ce Vaiſſeau. Cela fut fait dans un inſtant, & aprés une aſſez vive reſiſtance, mon Prince s'en rendit le Maître. Tout commençoit à être paiſible, & Dragut étoit dans le Vaiſſeau Ennemi, quand il vit au milieu de la foule de ces malheureux vaincus deux femmes qui d'une démarche precipitée venoient vers lui. Il ſe hâta auſſitôt de s'avancer vers elles, & par je ne

ſçai quel empreſſement il ſembloit aller au devant de ſa deſtinée. Il avoit impatience de la connoître & de ſçavoir ce qu'elles lui vouloient. Il ſe ſentoit dans cet état où l'on eſt quand on attend quelque changement extraordinaire. Il s'approcha donc de ces femmes, qui ſe mettant chacune à ſes côtez, lui montrernt de la main avec une action ſuppliante, une perſonne qui les ſuivoit, & dont il ne vit pas le viſage, parce qu'il étoit couvert d'une fine toile de coton. Dragut fut ſaiſi à cette vûë d'une émotion ſurprenante. Il attendoit tout hors de lui la fin de ce miſtere, quand cette perſonne montrant la plus belle main du monde, s'en ſervit pour lever ſon voile qu'elle jetta en arriere. O Dieu! que devint Dragut à la vûë de tant de beau-

tez ? Il demeura éperdu , & ses sentimens ne semblerent le quitter que pour revenir en lui avec plus de violence, & pour se faire sentir plus tendrement le reste de ses jours. Cette charmante Inconnuë ne faisoit que sortir de l'enfance. Sa taille étoit haute & droite. Un petit corps assez court laissé pardevant étoit bigarré de mille couleurs differentes. Sa jupe étoit de même & fort courte. La brutalité & l'avarice das Barbares entre les mains de qui elle étoit tombée, découvroit aux yeux un objet charmant & pitoyable tout ensemble: c'étoit ses jambes qu'elle avoit nuës , & ses jolis pieds n'avoient que de simples sandales de maroquin couleur de feu. Les manches de son habillement étoient longues & étroites , & au dessous du coude elle laissoit

pendre jusqu'au bord de sa jupe une toile de coton rayée & plissée, qui finissoit en pointe. Ses cheveux assez en desordre étoiét relevez sur son front, & repris sur le derriere si non chalament, qu'ils retomboient tout ondez sur ses épaules & le long de son dos. Ils étoient d'un noir qui ne pouvoit être comparé qu'à celui de ses yeux. Tous les traits de son visage étoient beaux. Son teint étoit brun, delicat & uni, mêlé d'un aimable incarnat qui la rendoit une des plus surprenantes personnes du monde. Elle aborda mon jeune Maître d'un air noble; & le regardant avec de grands yeux languissans, elle ouvrit une bouche adorable, & dit quatre ou cinq paroles en Langue Turque. Et comme elle vit que Dragut ne répondoit point & paroissoit embarassé, elle

s'expliqua en mauvais Italien que l'on parle preſque par toutes les Côtes. Je ſçais, lui dit-elle, de quelles mains je viens de ſortir, mais je ne ſçais en quelles mains je tombe. Il ſemble que tous mes raviſſeurs doivent être également impitoyables. Je vois pourtant ſur vôtre viſage quelque choſe de plus humain que dans les yeux des Barbares dont vôtre valeur vient de me délivrer. Parlez, Seigneur, je vous ſupplie, & dites-moi ſi je dois eſperer un traitement aſſez favorable, pour croire que s'il ne faut que des treſors pour le prix de ma liberté, je pourrai me flatter d'être bientôt libre. Si Dragut fut charmé des premieres paroles de cette merveilleuſe perſonne, il fut ſurpris des dernieres, & fâché qu'elle le crût capable de pouvoir payer ſa li-

berté d'autre ſorte que par la perte de la ſienne. Vous êtes libre, Madame, lui répondit-il promptement, & vous ne trouverez parmi nous rien d'ennemi. Commandez ſeulement en quel lieu du monde vous voulez qu'on vous mene. Nous remarquames à ces paroles un air ſatisfait dans les yeux de la jeune Inconnuë, & mon Maître continua de la ſorte. Il faudroit en effet des treſors pour vous rendre libre, & vous en avez qui pourroient tenter ma vertu. Mais je ne veux rien, Madame. Deſintereſſé dans toutes mes actions, je ne veux qu'avoir la gloire de vous adorer toute ma vie. Il la regardoit fixement en parlant ainſi, & je croyois remarquer qu'elle ne trembloit point en entendant ces paroles. Un air modeſte étoit tout ſon air, & levant les yeux

au Ciel, il ſembloit qu'elle l'accuſaſt de l'avoir reduite en un état qui ſeul pouvoit lui permettre de ſouffrir la liberté de ce diſcours. Dragut lui preſenta la main pour la faire paſſer dans ſon Vaiſſeau. Elle le pria de mener tous ſes gens qui étoient ces deux femmes dont je vous ai parlé, & trois jeunes filles fort belles, & plus de vingt eſclaves. Comme nous ſortions du Navire, nous fumes obligez de tourner la tête par un cri effroyable que nous entendimes. C'étoit un jeune Turc qui tendant douloureuſement ſes mains vers nous, diſoit à Dragut : Que ſert-il, cruel, que tu me laiſſes mõ Vaiſſeau & toutes mes richeſſes, ſi tu me ravis le ſeul bien que j'aimois ? Prends ma liberté, donnes-moi des fers, & permets au moins que je ſuive la belle Eſclave. Mon Maître ne

répondit pas à des paroles ſi inutiles ; & ayant mis cette divne perſonne dans ſon Vaiſſeau, il lui ceda ſa chambre ; & tandis qu'elle ſe repoſoit, il donna tous les ordres neceſſaires. Il fit demander la route qu'elle vouloit que l'on prît. On ne lui répondit rien ; & ne la pouvant voir parce qu'elle étoit au lit, il ſe mit dans le ſien, où il ne trouva nul repos. Quand il conſideroit le changement qui s'étoit fait en ſon ame dans le ſeul eſpace d'un jour ; que du plus fier de tous les hommes, il êtoit devenu le plus ſoûmis, d'inſenſible amoureux, de qui ? d'une Inconnuë, ſans ſçavoir ſi ſon cœur n'étoit pas déja engagé, il ſentit d'abord une paſſion également reſpectueuſe & forte. Il ne voulut point la traiter en eſclave. Il l'aimoit ſans deſirs temeraires ; & quand

elle auroit été Reine du monde, il ne se seroit pas determiné de la servir avec plus de respect. Le lendemain cette femme qui avoit paru à la fenêtre du Vaisseau Turc, lui parla ; & aprés un entretien où elle put voir qu'il ne cherchoit qu'à les servir, elle lui apprit que cette adorable personne s'appelloit Aphrygia ; qu'elle étoit fille d'Osman Prince des Gerbes, & qu'elle le supplioit de faire prendre la route de cette Isle dont il y avoit tres-peu de temps qu'elle étoit partie, son pere l'ayant mise sur un Vaisseau pour l'envoyer à un grand Roi, sans qu'elle ni la Princesse sçussent davantage de ses desseins ; Que tenant la route d'Afrique, leur Galere avoit été attaquée par des Vaisseaux Turcs qui les avoient prises ; qu'elles avoient été entierement pillées, & trai-

tées avec beaucoup de rigueur par le pere de ce jeune Turc. mais que le fils étant devenu amoureux de la Princesse Aphrygia, avoit adouci leur captivité autant qu'il avoit pû ; qu'il y avoit deux mois qu'elles étoient ainsi dans une douleur infinie, sans espoir de secours, souhaitant mille fois de perir pendant la derniere tempeste : qu'enfin le Ciel l'avoit envoyé heureusement ; & que dans le combat qu'il avoit rendu, leur persecuteur étoit mort, qui avoit resolu de mener la Princesse à leur Empereur, leur ayant dit que la fameuse Roxelanne étoit bien moins charmante qu'Aphrygia.

Le discours de Halime, ( cette femme se nommoit ainsi, ) cause de la joye à mon jeune Maître, pour sçavoir Aphrygia d'une naissance qui satisfaisoit l'élevation

tion de ſon cœur. Il vint auſſitôt me le dire ; & comme la déclaration de ſon amour avoit été publique, il m'avoit fait connoître en particulier tous les mouvemens qui l'agitoient. Mais quand il faiſoit réflexion qu'on envoyoit cette Princeſſe à un grand Roi, il entroit dans une jalouſie qu'il reſſentit preſque auſſ-tôt que ſon amour.

Dans ſes inquietudes il ſe rendit auprés de la charmante Aphrigia ; & comme elle n'ignoroit pas ce qu'Halime lui avoit dit, il s'en entretint avec elle, & il connut qu'effectivement elle ne ſçavoit pas à quel Roi on l'envoyoit, ni quel étoit le deſſein du Prince ſon pere en lui faiſant faire ce voyage, parce que celui qui étoit chargé du ſoin de ſa conduite étoit mort en la défendant.

Quoique Dragut connût sa naissance, il ne fut ni plus respectueux pour elle, ni moins amoureux. Son respect avoit d'abord paru infini, & son amour fut toûjours extrême. La Princesse recevoit tout ce qu'il faisoit avec une grande retenuë, & si elle avoit de la douceur pour la déférence qu'il lui témoignoit, elle opposoit une grande severité aux marques de passion qu'il lui donnoit.

Enfin, nous arrivames à l'Isle des Gerbes, qui est délicieuse, soit pour le climat, soit pour sa fertilité. Elle a soixante mille de tour, n'étant séparée de l'Afrique que par un petit espace sur lequel il y a un pont. C'est un pays plat, hors sur le milieu qu'il y a quelques colines. Les palmiers, les oliviers, les cedres, les grenadiers, les orangers, &

toutes ſortes de fruits y ſont en abondance. Il y a de grandes bourgades. Le reſte du pays eſt ſemé de loges, de maiſons & de cabanes : mais les chateaux du Prince ſont magnifiques. Celui où nous fumes étoit infiniment agréable.

Le Prince Oſman receut ſa fille avec mille tranſports de joye. C'étoit le meilleur Prince du monde. Il donna autant de larmes au recit de ſes malheurs, comme ſi la valeur de mon Prince ne les euſt pas finis. Mais je ne vous ſçaurois dire les careſſes qu'il lui fit pour un ſi grand ſervice, & la joye qu'il eut quand il apprit que celui à qui il le devoit étoit Dragut, cet illuſtre favori de Cheredin. Il commanda à la belle Aphrigia de vivre avec lui d'une maniere plus obligeante qu'elle n'avoit encore fait.

La Princesse obeït sans répugnance, elle avoit déja pour mon Maître une forte inclination; elle n'y résistoit que par sagesse, & quand elle vit l'affection que son pere lui témoignoit, & la maniere dont il vouloit qu'elle vécût avec lui, elle crut pouvoir s'abandonner avec moins de contrainte aux sentimens qu'elle avoit déja, & qui s'étoient formez dans son cœur malgré elle. Halime qu'elle consultoit quelquefois, étoit de son avis, & mon Prince commença à connoître que tout lui étoit favorable: il l'accoûtuma insensiblement à lui parler de sa passion, elle soûrioit au commencement; ensuite laissant parler ses beaux yeux, il sembloit à Dragut qu'ils lui faisoient des réponses telles qu'il les desiroit.

Il l'aborda un jour qu'elle

étoit ſous de grandes arcades où elle faiſoit des tapis de joncs avec pluſieurs jeunes filles ; elle quitta ſon ouvrage dés qu'elle l'apperçût, & s'avançant vers lui d'un air riant, ils ſe promenerent enſemble.

Eh quoi, divine Aphrigia, lui dit-il, ne verrai-je jamais qu'un accueil plein de charmes, & ne ſçaurai-je pas par quelques paroles, quel progrés mon amour & mes ſoins ont fait dans vôtre cœur ? Je croyois m'être expliquée, Seigneur ; lui repliqua-t-elle, & depuis que je ſuis auprés de mon pere, je m'imaginois que vous entendre ſans courroux étoit vous répondre avec douceur. Ah, ma Princeſſe, lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux ces mots charmans me rendent la vie ; mon amour ne vous fatigue donc plus, le voyez-vous

dans mes yeux, dans mon cœur, dans toutes mes actions? Voulez-vous qu'il paroisse, & que je vous fasse connoitre à quel excés il a porté toute son ardeur? Seigneur, reprit-elle en le relevant, j'en vois assez pour en être satisfaite. Eh, ne ferez-vous rien pour lui, repliqua-t-il. Que faut-il faire, interrompit-elle. Le recompenser, continua-t-il, en me donnant des marques qu'il ne vous déplait pas. La belle Aphrigia demeura quelques momens sans répondre, lançant sur le passionné Dragut des regards pleins de feu. Elle avoit derriere sa tête plusieurs tresses de cheveux qui tomboient jusqu'à terre. Elle en prit une, qu'elle coupa, & la presenta à Dragut qui en lui voyant faire cette action avoit fait un grand cri; tenez, lui dit-

elle,en la lui donnant, voila une marque que vôtre passion m'agrée. Gardez-la pour en conserver le souvenir, Dragut transporté d'amour & de joye, se jetta à ses pieds, & prenant cette précieuse tresse, il la baisa mille fois, & se la passa deux ou trois fois autour du corps où il l'attacha.

Vous êtes surpris, Seigneur, d'une façon de faire l'amour qui n'est pas peut-être à l'usage de France : peut-être aussi en avez-vous d'autres que nous ne pratiquons pas si-tôt que vous ; mais enfin ce fut ainsi que la belle Aphrigia récompensa celui de mon Maître, qui en fut touché d'une telle maniere, qu'il fit bien voir à la Princesse que rien ne pouvoit égaler les sentimens qu'il avoit pour elle.

Ils vêcurent avec un grand

bonheur durant quelques jours. Il lui dit qu'il avoit envie d'aller retrouver Cheredin, & qu'il étoit persuadé qu'il mettroit tout en usage pour l'obtenir pour lui du Prince des Gerbes. Aphrigia fut de son avis, son pere n'avoit point d'autres enfans qu'elle, il l'aimoit avec une passion infinie. Il cherissoit Dragut, & elle crut que son consentement ne seroit pas difficile à obtenir.

Quoique cette séparation fût necessaire au bonheur de leurs amours, ils ne s'y preparoient ni l'un ni l'autre qu'avec douleur, lorsqu'un jour Aphrigia se promenant au bord solitaire d'une petite riviere qui se rendoit dans la mer, & n'ayant que la seule Halime avec elle, elle s'amusoit à regarder un jeune homme qui pêchoit ; mais jettant tout d'un coup sa ligne, il s'avança

vers Aphrigia ſe mettant ſur ſon paſſage.

Je vous aime belle Aphrigia, lui dit-il, & mon amour me contraint à le ſatisfaire ſans être ſeur de vôtre conſentement. Ne vous effrayez pas, je vous conjure, ce n'eſt point entre les mains d'un cruel raviſſeur que vous tombez, je ſuis Bulcar fils du Roi de Thunis, & vous ſerez dans les Etats de mon Pere auſſi Maîtreſſe que vous l'êtes ici. Lors à un ſigne qu'il fit, la Princeſſe & Halime ſe virent entourez de quatre Soldats qui ſortirent d'une Barque cachée derriere des roſeaux, & qui ſe mirent en état de l'enlever. Ils le faiſoient déja, & ſa reſiſtance eût été foible, lors que Dragut arriva, attiré par les cris qu'elle faiſoit. Le Prince de Thunis tenoit lui-même la Princeſſe. Ses Soldats al-

lerent droit à mon Maître le Cimeterre à la main. Dragut ne fut point étonné de leur resolution, le peril où il voyoit Aphrigia suffisoit pour l'animer & l'obliger à se défaire d'un plus grand nombre d'ennemis. Il coupa le bras au premier qui l'attaqua, perça le cœur au second, & ayant receu une legere blessure du troisiéme, il la lui fit payer de sa vie. L'autre fit peu de resistance, & Dragut courant vers le Prince de Thunis, il le trouva tres-empêché à faire entrer Aphrigia dans sa Barque : Car quoi qu'il fût aidé par un Matelot, Halime & la Princesse se tenant toutes deux, les embarassoient extrémement. Bulcar voyant ces hommes morts, courut à Dragut avec beaucoup de courage ; & remarquant qu'il étoit tout sanglant il le crut

dangereusement blessé, & jugea par là qu'il se déferoit avec succés de celui qui faisoit obstacle à ses desseins : mais la vigueur de Dragut l'épouvanta, ils se battirent quelque tems. Enfin Bulcar se sentant blessé, & voyant accourir du monde, sauta legerement dans sa Barque, & s'éloigna avec beaucoup de vîtesse jusqu'à la Mer où il regagna son Navire. Il ne fut pas possible de le suivre, parce qu'il avoit fait éloigner toutes les Barques des environs sur divers pretextes, pour rendre son entreprise plus sure.

La nouvelle de cette avanture & de la victoire de Dragut courut bientôt dans toute l'Isle, elle rendit les peuples amoureux de sa vertu. Mais rien n'étoit comparable aux caresses que lui faisoit le bon Prince Osman. Il le

nomma cent fois ſon Liberateur, ſon Dieu tutelaire, ſon Fils, & le dernier de ces Titres étoit celui qui plaiſoit le plus à Dragut.

Sa belle Princeſſe fut ſi ſenſible à ce dernier ſervice, & elle voyant que ſon Pere autoriſoit ſi fort ſes ſentimens, qu'elle reſolut de ne les plus contraindre, & de les faire voir à mon Maître tels qu'ils étoient. Dragut, lui dit-elle, je vous dois toûjours tout, & ſi j'en crois les deſirs de mon ame, je ſuis ravie de vous tant devoir. Juſqu'ici je n'ai fait qu'écouter vôtre amour. Je voulus le ſatisfaire par la treſſe de cheveux que je vous donnai, maintenant je veux que vous voyiez mon cœur, & que vous ne doutiez plus de la tendreſſe qu'il a pour vous. Elle eſt extraordinaire, Seigneur; & je vous aſſure qu'elle ſera fidelle. Heureux ſervice, s'é-

cria Dragut, dont la recompense est si belle, & qui m'attire un si favorable aveu de la bouche de ma Princesse! Je ne puis ni ne veux me dédire de ce que j'ai dit, reprit-elle. Vivez sans scrupule là-dessus. Songeons à profiter de l'amitié que mon Pere a pour vous, & vivons à l'avenir dans une parfaite intelligence. Vous croyez bien, Seigneur, que mon Prince ne l'en dédit pas. Il fut si vif & si tendre pour ces marques d'afection de la belle Aphrigia, qu'il fut tout le jour à s'exprimer de mille manieres plus ardentes les unes que les autres, pour lui bien témoigner la grandeur de sa felicité.

D'autre part le Prince des Gerbes continuoit à le combler de faveurs. Il l'aimoit si cherement, que sa fille & Dragut laissoient à leur amour tout l'espoir qu'il

devoit si justement prendre, lors qu'il fut tout à coup renversé par la chose du monde à laquelle il s'attendoit le moins. Car, Seigneur, les bontez d'Osman ne diminuerent point ! au contraire elles augmenterent par une confiance qui l'accabla de desespoir, puisqu'il lui avoüa que la belle Aphrigia n'étoit point sa fille, & qu'elle étoit celle que Cheredin avoit perduë il y avoit sept ou huit ans. Il lui conta qu'un des Pirates qui l'avoit prise au bord de la Mer, la lui avoit venduë avec sa gouvernante; que l'ayant vûë si belle, & n'ayant point d'enfant, il l'avoit fait passer pour sa fille, & lui avoit donné le nom d'Aphrigia, qui veut dire, une chose qu'on met à l'abri ; que sa gouvernante lui avoit découvert qu'elle étoit fille du Roi d'Alger; mais qu'il avoit pensé jusqu'alors

qu'il lui feroit un ſort auſſi bon en la laiſſant heritiere de ſon Etat, que celui qu'elle pourroit avoir avec ſon pere, où tout au plus elle ne feroit que la recompenſe de quelque Bacha: Qu'il l'avoit donc fait élever comme un enfant que le Ciel lui avoit envoyé, mais que depuis quelque temps le remord l'avoit pris; qu'il avoit jugé devoir faire une ſi precieuſe reſtitution: que pour cet effet il la renvoyoit à Cheredin avec ſa gouvernante; que lors qu'elle fut priſe il avoit chargé un ami fidele qu'il avoit, du ſecret de ſa reconnoiſſance, priant inſtammẽt le Roi d'Alger de la lui vouloir renvoyer avec tel êpoux qu'il lui plairoit, & qu'il agreaſt qu'elle regnaſt dans ſa petite Iſle, dont il lui faiſoit preſent aprés ſa mort. Il ajoûta à ce ſurprenant recit, qu'il étoit

encore dans le même dessein, & qu'il le choisissoit pour lui remettre ce depôt entre les mains, afin qu'il le rendist de sa part au Roi d'Alger, lui protestant qu'il souhaitoit qu'il fust cet heureux époux, & qu'il en alloit écrire à Cheredin ; aprés quoi il l'embrassa en pleurant de tendresse, & le priant de se preparer à partir bientôt, mais qu'il vouloit instruire avant cela la Princesse de son sort ; & du même pas il alla chez elle. Ma fille, lui dit-il, il faut encore nous separer Je vous confie à Dragut. Il vous conduira mieux que personne ; & vous allez retrouver ce Roi auquel je vous envoyois. Aphrigia rougit, & se jettant au col de ce bon Pere : Pourquoi me chassez-vous, Seigneur, lui dit-elle ? Gardez vôtre Aphrigia auprés de vous. Elle pleuroit, il ne lui

fut pas possible de continuer de parler. Ah ! ma chere fille, lui dit-il, une necessité d'honneur absoluë me force. Vous n'êtes point ma fille, continua-t'il en versant quelques larmes. Non Madame ! Mais permettez-moi toûjours de vous nommer d'un nom qui m'est si cher. Vous êtes la fille de Cheredin Roi d'Alger. Ah ! Seigneur, s'écria-t'elle, je ne la veux point être. Vous êtes mon Pere, je n'en ai point d'autre que vous. Toute ma tendresse vous est acquise, je ne la sçaurois diviser. Osman laissa passer ce premier mouvement qu'il meritoit si bien, & peu à peu aidé de Dragut il l'amena où il vouloit, & elle fut capable d'écouter la raison.

Mais, Seigneur, je ne sçaurois vous dire tout ce que pensa mon Maître. Il étoit fâché qu'Aphri-

gia ne fust plus fille d'Osman. Il étoit bien aise qu'elle le fust de Cheredin. Il ne doutoit pas que si Osman eust été son Pere, il ne la lui eust donnée pour femme. Il se flatoit aussi que Cheredin l'accorderoit à son amour, aux services qu'il avoit rendus à cette belle Princesse, à l'amitié de son cher Azan, & sur tout à la tendre affection que le Roi avoit toûjours euë pour lui.

Dans ces flateuses pensées il me vint trouver tout rempli de leurs charmes. Isouf, me disoit-il, aprés m'avoir conté tout ce que je viens de vous dire, conçois-tu mon bonheur ? Cheredin ne me refusera pas sa fille, & je serai l'homme du monde le plus heureux. Mais, Seigneur; que je fus épouvanté de tout ce qu'il me disoit ! J'admirois Aphrigia : mais quand je pensois qu'elle étoit fille

de Cheredin, je fremiſſois à la vûë d'un tel mariage. Je crus que je n'avois plus de temps à perdre, & que c'étoit l'heure où je devois apprendre à Dragut le ſecret de ſa naiſſance infortunée. Ah, Seigneur, lui dis-je, que m'apprenez-vous? Je ne puis plus me taire ſans crime : Vôtre ſort eſt encore plus étrange que celui d'Aphrigia. Vous n'êtes point le fils de Hali, & vous avez eu pour Pere le malheureux Selin Roi d'Alger. Vous unirez-vous, continuai-je, avec le ſang deteſtable de ceux qui ont répandu tout le vôtre. Le Prince me regarda avec ſurpriſe depuis la tête juſqu'aux pieds. Il ſembloit que pour la premiere fois il doutoit de ce que je lui diſois, Je m'en apperçûs, & courant à une caſſette, je l'ouvris, & lui fis voir dans ce petit eſpace une quantité prodi-

gieuſe de pierreries qui avoient été au Roi ſon Pere; & tirant une lettre de mon ſein, je la lui preſentai. Elle étoit de la Reine ſa mere, qui la lui avoit écrite quelque temps avant ſa mort, & qui m'avoit chargé de la lui remettre quand je le jugerois à propos. Elle l'inſtruiſoit par elle de ſa naiſſance, & de ſes malheurs.

Le Prince demeura comme terraſſé à de ſi étonnantes nouvelles. Il tint quelque tems la vûë baſſe; & la levant enſuite, il l'attacha ſur mon viſage d'un air mécontent Cruel Iſouf, me dit-il, quel temps choiſiſſez-vous pour m'apprendre des choſes ſi ſurprenantes? N'eſtimez-vous plus Aphrigia depuis qu'elle eſt fille de Cheredin, & vous paroît-elle moins merveilleuſe? Aphrigia eſt ſans doute toûjours aimable, Seigneur, repris-je, mais elle

ſort d'un ſang ennemi, d'un ſang qui vous doit faire horreur, & qui ne peut jamais s'unir avec le vôtre. Mais Iſouf, repliqua-t'il, c'eſt l'inhumain Horuc qui fit mourir Selin; eſtes-vous aſſez injuſte pour ne le pas ſeparer de Cheredin dont j'ai reçû mille bienfaits, & dont l'amitié & les faveurs ſemblent reparer par inſtinct les outrages que m'a fait ſon frere? Ah Cheredin! Azan! Aphrigia, s'écria-t'il, vous balancez dans mon cœur toutes les injures qu'on m'a faites. Vous verrez donc regner cet uſurpateur, interrompis-je, & il ſera tranquille ſur vôtre trône? Il n'y a plus de trône pour moi à Alger, reprit-il froidement, je ne le reprendrai pas par des crimes. Cheredin eſt mon bienfaiteur, il eſt Pere d'Azan & d'Aphrigia: tous ces noms me ſont ſacrez. Et

puis parlons avec raiſon. Que ferai-je ſeul, dépouillé, & ſans ſecours que celui de ma vertu & de mon épée ? Ne nous repaiſſons point de chimeres, Iſouf. Si j'ai à attendre quelque fortune, c'eſt des bontez de Cheredin. S'il me donne ſa fille, comme je l'eſpere, cette Iſle me fournira des ſujets aſſez belliqueux pour me faire dans l'Afrique un deſtin plus grand que celui de mes Peres. Ainſi n'en parlons plus, Iſouf. Cachez toûjours le ſecret de ma naiſſance, je ne le découvrirai qu'à la ſeule Aphrigia. Elle ſera pour moi avant qu'elle puiſſe connoître les intereſts de ſon Pere ; & elle verra bien que les intereſts de ſon Pere ne trouveront rien de contraire dans mon cœur.

Je connus bien, Seigneur, que je n'avois point de replique à faire ; & effectivement je trouvois

de la raiſon dans ce qu'il me diſoit. Il courut chez la Princeſſe des Gerbes à qu'il communiqua tout ce que je venois de lui dire. Vous jugez bien que ſa ſurpriſe fut extréme, & qu'ils admirerent cent fois ce prodigieux évenement de leurs avantures ; cette conformité du déguiſement de leur naiſſance, & cette parfaite ſimpathie qui leur faiſoit ſurmonter à l'un & à l'autre tous les obſtacles qui devoient ſi vraiſemblablement les ſeparer.

Le Prince des Gerbes ſe prépara pendant quelques jours à voir éloigner ſa chere fille. Il l'embraſſa mille fois, baigna ſon viſage de pleurs, & s'en ſépara enfin avec des regrets ſi tendres, que j'en fus moi-même touché. Il donna à la Princeſſe la lettre qu'il écrivoit à Cheredin. Nous nous embarquames, le chemin

étant trop difficile par terre, & nous fîmes nôtre voyage heureusement jusqu'aux côtes d'Alger. Nous les avions découvertes avec joye, & nous esperions d'arriver bien-tôt, quand le vent devint furieux. Il se forma un orage terrible. Nous apperçumes neanmoins cinq vaisseaux prés de nous, & nous reconnumes qu'ils étoient au Roi d'Alger. Nous distinguames le sien, & jugeames qu'il y étoit en personne. Nous en fumes bientôt plus persuadez, le voyant distinctement sur le tillac. Il nous avoit reconnu aussi, & s'avançoit vers nous. Le Prince fut chercher la belle Aphrigia, & la tenant par la main il lui montra son Pere; & quand il fut assez prés, croyant se faire entendre: Voici vôtre fille, Seigneur, lui crioit-il; cette divine Princesse qui vous fut

fut ravie il y a quelques années. Mais ces paroles se perdoient en l'air. La tempête s'augmentoit. Le jeune Azan qui étoit auprés de son pere, n'eut pas plûtôt connu Dragut, dont tout le monde repetoit le nom, qu'il se précipita pour ainsi dire, dans une barque pour le joindre plûtôt. Mon Maître remarquant son action, & se tournant vers la Princesse : C'est vôtre frere, lui dit-il, qui s'avance vers nous. Je vais le recevoir, belle Aphrigia, & je reviens vous reprendre. Il descendit aussi-tôt, se mit dans une Barque, & s'élança un moment aprés dans celle du Prince Azan. Ces deux amis se tendirent les bras, & dans le temps qu'ils s'embrassoient avec une veritable tendresse, un coup de vent épouvantable vint separer tous ces Vaisseaux, & emporta si loin

& avec tant d'impetuoſité la petite Barque , que ſi les Princes ne ſe fuſſent pas promptement couchez dans le fond, ils ſeroient tombez dans la Mer.

La tempeſte dura le reſte du jour , & toute la nuit. Quoi que l'air commençaſt à s'obſcurcir quand le Prince quitta Aphrigia , elle ne laiſſa pas de voir l'effet de l'orage : car que ne voyent pas les yeux d'une Amante ? Elle vit donc une vague porter juſqu'au Ciel ce petit Vaiſſeau qui contenoit ce qu'elle avoit au monde de plus cher ; & ſans être émuë de ſon propre peril , elle fit un grand cri en tendant les bras vers la Barque qu'elle voyoit éloigner avec tant de legereté. Nous nous éloignames auſſi , Seigneur. Les Vaiſſeaux de Cheredin prirent auſſi des routes differentes. Nous avons ſçû

qu'il en perdit deux, & qu'il se sauva avec les autres. Pour nous, nous ne sçavions que devenir. L'art du Pilote étoit inutile, & nous n'avions d'espoir qu'au Ciel.

La Princesse qui avoit déja essuyé un pareil peril dans sa vie, vit celui-ci avec moins de fermeté. Elle pleura toûjours, & fit mille vœux en secret, où Dragut avoit la meilleure part. A la pointe du jour, & sur la fin de l'orage, nôtre Vaisseau tout fracassé & brisé, alla s'ouvrir assez prés d'un Port dont nous tirames toute sorte d'assistance. Nous ne perdimes que peu de gens; nous sauvames ce que la Princesse avoit de plus precieux, comme les habits, & quelques joyaux qui servoient à sa reconnoissance, quoi que ces choses ne fussent guere necessaires, n'étant pas

poſſible de l'avoir vûë à l'âge où elle fut enlevée, ſans la reconnoître aiſément.

Tandis que les ſoins charitables de ceux qui nous ſecouroient s'exerçoient encore, la Princeſſe étoit à demi couchée ſur un balot, au bord de la Mer, & la tête apuyée ſur Halime, lors qu'elle vit paſſer bien des gens à cheval, & dans un chariot un homme de bonne mine qui s'arreſta, s'informant ſi ce naufrage avoit été bien funeſte. Mais appercevant Aphrigia, il deſcendit bruſquement à terre. Vous me la rendez, Dieu puiſſant, s'écria-t-il ! C'eſt l'adorable Aphrigia : Aphrigia tourna languiſſamment la tête, bien étonnée de s'entendre nommer dans une terre qu'elle ne connoiſſoit pas : mais ayant rappellé des idées encore fraîches, elle reconnut cet hom-

me qui étoit prés d'elle, pour Bulcar Prince de Thunis; & c'étoit à Thunis qu'elle étoit malheureusement abordée.

Souffrez, Seigneur, que je passe ici sur la joye de ce Prince de voir la Princesse des Gerbes, & sur la douleur de cette infortunée de retrouver Bulcar & de se voir en son pouvoir. Elle en ressentit bientôt toute la rigueur ? car l'ayant fait mettre dans son chariot avec sa Gouvernante & Halime, il s'y mit aussi & la conduisit à une espece de forteresse, au bas de laquelle étoit une maison de campagne délicieuse, à nôtre captivité prés. Il ne retint auprés de la Princesse que ses femmes, & il envoya les hommes en divers endroits, afin qu'on n'eût aucune nouvelle de son sort. Je demeurai prés d'elle par adresse, & par mes prieres auprés

de Bulcar , feignant d'être le mari de Halime. Car dés que je vis mon Prince ainsi éloigné d'Aphrigia, elle me devint aussi chere qu'il m'étoit cher, & je lui voüai une entiere fidelité, sçachant bien que je ne pouvois mieux prouver à mon Maître celle que j'avois pour lui. Nous demeurames un an entier dans cette agreable prison sans sçavoir rien de ce qui se passoit ailleurs, quelque effort que nous fissions pour en apprendre quelque chose ; & Bulcar y donnoit de continuels témoignages de son amour , que la Princesse rejettoit avec un dédain & une constance extraordinaire. Quand il la menaçoit de quelque violence, elle y répondoit par une menace encore plus effrayante pour lui ; l'assurant toûjours froidement, que s'il en venoit à la force, elle

ſe tuëroit de ſes propres mains. Ces paroles l'arrêtoient, & nous vivions ainſi de jour à autre. J'ai trop long-tems abandonné nôtre petite Barque, Seigneur, je vais la ſuivre, & vous dire qu'elle s'arrêta à un banc de ſable qui touchoit preſque à la terre. Ainſi il fut aiſé au Prince de s'y ſauver. J'avois oublié de vous dire que la Princeſſe Aphrigia avoit donné un eſclave à Dragut qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui ſçavoit preſque toutes les Langues. Cet homme étoit deſcendu dans la Barque avec ſon Maître, tellement qu'il fut ſon compagnon dans ſon peril, & lors qu'il ſe ſauva. Dés qu'ils furent à terre ils apprirent qu'ils étoient dans une des Iſles de l'Archipel.

Les Princes n'eurent le tems de ſe reconnoître & de parler, que quand ils eurent pris un peu

de repos, & Azan fut merveilleusement étonné d'apprendre que la Princesse sa sœur étoit retrouvée par le moyen de Dragut, mais tres-fâché de sa perte par la cruauté des vents. Ils resolurent de se remettre en Mer pour la chercher, & pour en donner la nouvelle au Roi d'Alger. Mais une fiévre soudaine qui prit à Azan interrompit leurs projets.

Il pressoit continuellement Dragut de le quitter, d'aller trouver son Pere, & de chercher sa sœur. Dragut au desespoir de la maladie de son ami, lui resista, ne le voulut pas abandonner, & jugea à propos d'envoyer le fidele Mahmet à Cheredin, pour l'avertir qu'il lui menoit la Princesse sa fille dans le temps que l'orage étoit survenu; pour s'informer s'il en avoit des nouvelles, & pour lui dire le lieu

où ils étoient, & lui demander des Galeres pour aller faire la recherche de ſa fille.

Mahmet partit, & cinq ou ſix jours aprés le Prince Azan reprit ſa ſanté. Il reſolut avec Dragut d'attendre le retour de ſon eſclave, & s'occupoit tous les jours à aller à la Chaſſe. Une fois qu'ils y étoient, Azan ſe mit ſous un arbre dans un agreable valon, & s'y endormit. Dragut continua ſa Chaſſe; & quand il revint au même endroit où il l'avoit laiſſé, il ne le trouva plus. Il l'appella; & comme il ne lui répondit point, il jugea qu'il s'étoit retiré dans la maiſon qu'ils habitoient. Mais il ſe trompoit. Azan ne parut plus de tout le ſoir, & il en fut dans une inquietude étrange, craignant qu'il ne lui fuſt ſurvenu quelque accident fâcheux. Il le chercha lui-

même dans toute l'Isle, & revint attendre dans sa maison de ses nouvelles & de celles de Cheredin.

Au bout de trois semaines il vit arriver quatre Galeres que le Roi d'Alger leur envoyoit. Ceux qui les commandoient le trouverent dans l'abbatement de la perte de son ami. Il leur dit nettement qu'il ne partiroit pas qu'il n'en sçust quelque nouvelle, & il vivoit dans une langueur mortelle, car Cheredin lui mandoit qu'il n'avoit rien appris d'Aphrigia, & lui paroissoit avoir une grande joye de ce qu'il l'avoit retrouvée, esperant que le Ciel la lui conserveroit, quelque part qu'elle fust. Enfin Dragut mouroit de chagrin, quand se promenant tristement auprés de la Mer, il vit de loin un homme à cheval qui venoit vers lui à toute

bride. Quelle ſurpriſe ! quelle joye quand il reconnut ſon cher Azan, qui ſe jettant promptement à terre, ſe mit à rire dés qu'il le vit, & l'embraſſa enſuite tendrement. Il conta à Dragut ſon avanture qui n'a rien de commun, Seigneur, avec celles de mon Maître, Toute ſa petite flotte fut ravie de revoir ſon jeune Prince. Il careſſa les Capitaines; & aprés avoir parlé bas à Dragut, il ſe ſepara de lui, ne prenant qu'une Galere, & lui donnant les trois autres, lui recommanda ſa ſœur & ſon pere.

Ces deux amis ſe ſeparerent ainſi. Dragut chercha vainement ſa belle Princeſſe. Pendant ce temps il fit mille combats qui ont rendu ſen nom celebre. Il rejoignit deux ou trois fois ſur Mer le Roi d'Alger, deplorant enſemble la perte de ſa fille. Il

fit de si belles choses, que l'Empereur des Turcs le redouta. Dragut s'étoit rendu si formidable que tout trembloit sous son nom. Il envoya un Ambassadeur à Soliman lui offrir son bras & son cœur. L'Empereur lui fit un honneur où jusques-là aucun particulier n'avoit osé pretẽdre. Dragut l'alla voir ensuite, & ce Prince prit pour lui la plus sensible amitié. Il retrouva son cher Azan dans Constantinople, & le ramena avec lui.

Mais, Seigneur, durant que cette année si pleine de gloire s'écouloit avec tant de renommée pour Dragut, la Princesse Aphrigia languissoit dans sa solitude, sans sçavoir ce qui se passoit dans le reste du monde. Vous voyez biẽ que le Prince de Thunis n'avoit garde de l'entretenir des merveilles de Dragut qu'il

ſçavoit bien être ſon rival. Je me promenois un ſoir au clair de la Lune dans le jardin, quand j'entendis deux hommes qui parloient, & que l'un diſoit à l'autre qu'il n'avoit jamais vû une ſi belle perſonne, & continuoit ſon diſcours ſur la facilité que des hommes courageux auroient à ſurprendre cette maiſon. Lors ſans en vouloir entendre davantage je ſortis de derriere une paliſſade, & me montrant à eux, je vis un homme d'une mine haute & majeſtueuſe qui porta d'abord la main ſur ſon Cimeterre. Ah ? ne craignez rien, lui dis-je, hardi Inconnu, écoutez-moi : & lors je lui contai nôtre longue captivité, lui diſant qu'Aphrigia, que je nommai d'un autre nom, étoit ma fille. Quoi, me dit-il, cette belle perſonne que Bulcar aime, & que je viens de voir prés d'une

fontaine avec deux autres femmes, eſt vôtre fille ? Je l'en aſſurai encore, & il m'avertit de me tenir la nuit prochaine dans ce jardin avec ma famille ; qu'il me delivreroit, & me rendroit ma liberté.

Quoi que je ne cruſſe pas connoître celui qui me faiſoit de telles propoſitions, il ne m'importoit, tout m'étoit meilleur que Bulcar. J'allai tranſporté de joye le dire à la Princeſſe, qui en eut auſſi une ſemblable: & le jour ſuivant nous parut d'une grande longueur. Les femmes d'Aphrigia ſe rendirent avec elle dans le jardin, & ſur le milieu de la nuit, le brave Inconnu força la maiſon. Ses Soldats la pillerent, & il nous emmena dans ſa Galere. Il ſe chargea lui-même d'Aphrigia, & malgré le tumulte & le deſordre, il lui fit voir qu'il étoit tou-

ché de ſes charmes. La Princeſſe fut épouvantée de l'effet qu'ils produiſoient encore, & fut occupée de ces penſées le reſte de la nuit, qu'elle paſſa ſeule avec ſes femmes.

Quand le jour fut venu, elle commença à prendre du repos : mais il fut abſolument troublé par de grands cris ; & nous nous vîmes environnez d'une grande flotte qui pouſſoit juſqu'au Ciel le nom de Cheredin. C'étoit lui en effet, Seigneur, qui avoit delivré ſa fille ſans le croire. Vous ſçavez qu'il a toûjours été un peu Pirate. Il s'étoit ſeparé de ſa flotte pour aller autour du Serrail du Prince de Thunis, où il ſçavoit que Muley Aſem ſon pere avoit ſes treſors. Il s'étoit introduit lui-même dãs le jardin pour reconnoître la place. Il avoit vû au clair de la Lune Aphrigia, qui

lui avoit paru charmante. Il avoit resolu de lui enlever cette beauté & ses richesses, & il avoit executé tous ses desseins de la maniere que je vous ai dit.

Aphrigia étant ainsi éveillée en sursaut, j'entrai tout hors de moi dans sa chambre. C'est vôtre Pere, m'écriai-je qui vous a delivrée, c'est vôtre Pere. Venez Madame, venez vous montrer à lui, & lui donnant la main, elle courut sur le Tillac où le Roi d'Alger étoit. Elle se jetta précipitament à ses genoux, & les lui serrant tendrement en haussant la tête, & lui faisant voir un visage divin tout baigné de pleurs que l'affection & la joye faisoit répandre. Quoi vous êtes l'illustre Cheredin, lui disoit-elle ? Ah ! Seigneur, dissipez ma timidité. Je n'ose vous presenter vôtre fille. Elle ne pût achever, ses

ſanglots lui couperent la parole. N'en doutez pas, Seigneur, m'écriai-je. C'eſt la fille de l'invincible Roi d'Alger, que le vaillant Dragut vous menoit, & qu'il reçût des mains du Prince des Gerbes pour la remettre entre les vôtres. Il ſembloit que la reconnoiſſance de la Princeſſe ne pouvoit avoir un plus ample theatre. Auſſi Chreredin étoit en ſpectacle à toute une ſuperbe flotte, qui paroiſſoit attentive à un ſi rare évenement. La jeune Aphrigia toûjours proſternée aux pieds de ſon pere, lui preſenta la lettre du Prince des Gerbes; il la prit avec beaucoup d'agitation, & il lût tout haut ces paroles.

## *AU ROI D'ALGER.*

*JE vous rends vostre fille, Seigneur, aprés l'avoir gardée huit années. Jai tâché par l'éducation que je lui ai donnée de la rendre digne d'être un jour avoüée par son invincible pere. Vostre vaillant* Dragut *l'a delivrée deux fois de la captivité, il a bien merité cette Princesse, Seigneur, & si elle étoit à moi, elle seroit déja la recompense de sa vertu. I'ose vous supplier qu'elle soit le prix des services de cet homme illustre. Ie lui donne pour sa dot mon Etat, & je prie le Roi d'Alger de trouver bon qu'Aphrigia soit toûjours la fille d'Osman.*

Ceux qui entendirent la lecture de cette Lettre, pousserent mille cris d'admiration & d'applaudissement ; & les noms de

Cheredin, d'Aphrigia, & de Dragut passerent de bouche en bouche. Le Roi faisant ceder les mouvemens d'un frivole amour à des mouvemens plus forts & plus legitimes, la nature triompha absolument de ce superbe cœur. Il releva la belle Aphrigia, & la prenant entre ses bras, il l'y retint long-tems, & pour la premiere fois de sa vie ses yeux furent moüillez de larmes. Tous les assistans étoient attentifs, & paroissoient s'interesser tendrement à une avanture si surprenante.

La gouvernante de la Princesse parut, qui fut reconnuë de Cheredin & de tous ceux qui l'avoiét veuë. Elle montra les mêmes habits, & quelques ornemens qu'Aphrigia avoit le jour qu'ō l'avoit enlevée. Cheredin lui fit un accueil plein des transports de sa

joye. Il s'étonnoit même de n'avoir pas reconnu au premier abord ſon admirable fille. Il fut agréablement occupé à lui faire cent careſſes ; & comme il avoit des deſſeins aux envirõs de l'Iſle des Gerbes, il avoit reſolu de voir Oſman en paſſant. Il avoit même choiſi cette Iſle pour le rendez-vous qu'il avoit donné à Dragut, qui l'y devoit venir joindre. Le recouvrement de ſa fille ne pouvoit dõc jamais venir plus à propos. Il fut bien aiſe en la menant à l'époux qu'il lui deſtinoit, de la faire voir à celui qui lui avoit tenu lieu durant ſi longtems de veritable pere. Mais la Princeſſe voyant ſa reſolution, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de lui donner quelques momens pour aller voir la Reine ſa mere, & lui rendre des reſpects dont elle ſeroit au deſeſpoir de ſe diſ-

penſer. Le Roi d'Alger entra dans les ſentimens d'Aphrigia,& conſentit à l'attendre. Il ne lui donna que deux jours pour faire ſon petit voyage, Alger n'étant que peu éloignée du lieu où il étoit.

La Princeſſe entra dans un Navire avec des perſonnes de conſideration pour la conduire. Elle partit pleine des eſperances de ſon bonheur : mais à peine étoit-elle hors de la portée des regards de ſon pere, que le vent s'agita, & l'écarta un peu de ſa route.

Il ſembloit que le Ciel & la Terre laiſſoient abſolument à la Mer la diſpoſition de ſa deſtinée, & qu'elle dût être toute ſa vie ſoûmiſe aux caprices de cet element. En effet le bâtiment ſur lequel elle étoit, laiſſa Alger à gauche; & ſe trouvant en pleine

Mer il fut attaqué par ſept Galeres, auſquelles il ne fit point de reſiſtance. On tira quelques volées de Canon; & le Roi qui l'entendit crut qu'on ſaluoit la Princeſſe ſa fille à Alger. Ainſi ce malheureux pere étoit bien éloigné de croire qu'on l'enlevoit ainſi preſque entre ſes bras. C'étoit Doria qui fit cette belle priſe. La Princeſſe dit à ſes gens qu'on cachaſt ſa naiſſance. Il commanda qu'on prît la route de France.

Mahmet l'eſclave de Dragut, qui s'étoit trouvé auprés de Cheredin quand il retrouva ſa fille, avoit ſuivi cette Princeſſe dans ſon petit voyage, étant ravi de la revoir, aprés en avoir été ſi long-temps ſeparé; & comme on ne prenoit pas garde à lui, il ſe jetta dans la Mer, & nageant vigoureuſement juſqu'à une lan-

gue de terre, il gagna enſuite Alger; & ſe remettant promptement en Mer il aborda la flotte du Roi, & lui apprit le dernier malheur de ſa fille, lui diſant que c'étoit Doria qui l'emmenoit du côté de France.

Cheredin à cette nouvelle abandonna la pourſuite de toutes ſes entrepriſes, pour courir aprés Doria, eſperant de le joindre : mais de ſi juſtes deſirs furent vains. Il ne le trouva point. Il rencontra Dragut qui venoit le trouver, à qui il conta ſa triſte avanture. Jamais douleur ne fut égale à celle de ce malheureux Amant. Il dit des choſes capables de toucher les cœurs les plus durs. Il voulut aller aprés Doria, & abandonner tous les projets du Roi d'Alger. Mais Cheredin lui commanda de les pourſuivre, & lui dit qu'il chercheroit lui-

même le raviſſeur de ſa fille. Ils ſe ſeparerent donc , Seigneur, malgré le deſeſpoir de Dragut. Il prit la route de l'iſle des Gerbes, & il y aborda. Je paſſe ſous ſilence les careſſes qui ſe firent entre lui & Oſman : mais je vous dirai qu'il prit Tripoli ; que Soliman lui envoya une flotte ; qu'il vainquit le Roi de Carvan & le Prince de Tajora , qu'il fit enfin cent & cent actions dignes d'une memoire éternelle ; aprés quoi il vit le Roi d'Alger qui venoit le joindre pour ſe réjoüir de ſes victoires,mais triſte pour n'avoir point retrouvé la Princeſſe ſa fille.

Dragut ſe ſepara de lui pour la chercher à ſon tour. Il trouva Doria , le combatit , & le vainquit : mais il ne trouva point l'aimable cauſe de tant de gloire. Il apprit de Doria qu'il avoit
laiſſé

laiſſé les femmes qu'il prit prés d'Alger ſur les Côtes d'Italie. Dragut ne retint qu'une ſeule Galere, & viſita toute l'Italie Il ſe reſſouvint enſuite que Mahmet avoit entendu qu'on prenoit la route de France, il tourna de ce côté. Il trouva à Marſeille le Seigneur de Lautrec. Il ſe lia d'une forte amitié avec ce grand homme. Le Roi de France & celui d'Alger étant en intelligence, il ſe fit connoître à lui. Mon Maître lui conta ſon hiſtoire, & Lautrec donna des ordres par tous les Ports pour ſçavoir des nouvelles d'Aphrigia. Ils furent quelque tems enſemble en Guyenne. Une certaine conformité en leurs humeurs les lia uniquement, & Dragut ayant veû que ſon ami avoit receu des ordres du Roi de France pour ſe rendre auprés de lui, a bien voulu l'accompa-

gner, & voir cet illuſtre Monarque. Il lui a fait une reception plus obligeante encore qu'il ne la pouvoit eſperer. Le Roi le comble de faveurs, la Reine de Navarre lui témoigne une grande eſtime : il ſeroit heureux ici s'il pouvoit l'être en n'y voyant pas la divine Aphrigia. Le Roi l'a fait chercher, & lui témoigne en toute rencontre prendre un intereſt particulier pour tout ce qui le regarde.

Iſouf ayant ceſſé de parler, l'Inconnu le remercia d'une maniere ſi obligeante, qu'il pût bien voir le plaiſir qu'il avoit pris au recit qu'il venoit de lui faire. Il lui parla des plus beaux évenemens de la vie de Dragut, & le pria fort de l'aſſurer qu'il reconnoiſſoit, comme il le devoit, cette marque de confiance, ayant bien voulu lui découvrir le ſecret de

ſa naiſſance, qu'il avoit jugé à pluſieurs marques devoir être auſſi illuſtre. Et aprés s'être entretenu encore quelque temps avec Iſouf, il le congedia, & le laiſſa aller rendre compte à ſon Maître des honneſtetez de l'Inconnu.

Dragut étoit cependant arrivé aſſez tard au Chateau, & juſtement dans le tems que Madame mere du Roi étoit revenuë de la promenade. Il n'y avoit nul divertiſſement ce ſoir là. Tout ſe reſſentoit de l'incommodité de la Reine. Un air triſte étoit répandu ſur les viſages, tous les Seigneurs étoient par peloton dans la cour du Chateau. Dragut ayant abordé Lautrec, ils furent enſemble à la porte de l'appartement de la Reine aprendre de ſes nouvelles. On leur dit qu'elle avoit encore un peu de fiévre.

Vous étes trop émû de ſon mal, lui dit Dragut, je m'intereſſe pour Dorval. Defaites-vous de cette ſenſibilité. Je ne perdrai jamaïs les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec. Mais comme ils ne ſont qu'une pure fantaiſie où mon étoile me pouſſe, je ne laiſſerai pas peut-être de penſer ſerieuſement à ce que Madame de Caumont m'a propoſé encore aujourd'hui, & je ſens trop qu'il eſt temps de ſatisfaire ma famille qui me perſecute depuis ſi long-temps au ſujet d'un mariage. Je n'avois pû m'y reſoudre juſqu'ici. J'avois penſé que pour rendre ce lien agreable il étoit neceſſaire de s'aimer. Mais je vois bien que je ſerai comme les autres qui ne font ces aſſortimens que par politique, & où l'on ne trouve tout au plus que de la ſocieté. Et au plus

comme vous faites,repliqua Dragut,Dorval vous eſt encore meilleure qu'une autre. Je le trouve comme vous, pourſuivit Lautrec ; & s'il faut me reſoudre, je me reſoudrai pour elle , continua-t'il avec un ſoupir. En achevant ces mots:ils entrerent chez la Ducheſſe d'Angouleſme.

Lautrec aborda Dorval qui étoit à un bout de la chambre avec la belle ſaint Severin & Fronſac qui en étoit fort amoureux.Dragut s'approcha de Helli qui voyoit joüer Madame la Regente, & il l'entretint quelque tems. Le Roi vint enſuite, qui s'approchant de cette aimable fille,lui dit à demi bas, que rien ne pouvoit la ſatisfaire & être digne de ſa beauté que les Rois ou les vainqueurs des Rois.Il regarda obligeamment Dragut en diſant cela ; & Dragut s'humiliant

avec reſpect, témoigna par ſon action qu'il recevoit comme il le devoit les loüanges du Roi. Le vainqueur du Prince de Thunis, lui dit-il, du Roi de Tripoli, & de celui de Carvan, peut bien donner quelque moment à une ſi belle perſonne; & une telle preference, continua-t'il en riant, eſt bien capable auſſi de contenter ſa vanité. Je vous aſſure, Sire, lui répondit-elle, que je penſois tout à l'heure à ce que me dit Vôtre Majeſté. Dragut a eu quelque diſtinction pour moi; & depuis qu'il eſt dans vôtre Cour, ſa complaiſance m'a aſſez flattée pour m'en laiſſer prendre de l'orgueil. Je lui ai vû ſuſpendre ſa mélancolie auprés de moi, & vouloir bien ſatisfaire ma curioſité ſur le ſujet de ſes voyages, & de tant de differens païs qu'il a vûs. J'avouë qu'il a

un ami que j'aime, & que le Prince Azan, par tout ce qu'il m'en a dit, eſt tout à fait de ma connoiſſance. Il eſt vrai, reprit le Roi, que ſon caractere eſt agreable, & que ce que nous ſçavons de ſes avantures ne l'eſt pas moins. Mais prenez garde de l'aimer trop, pourſuivit le Roi, & de donner de la jalouſie à ceux qui prennent trop d'intereſt à vôtre perſonne. Dragut qui ſçavoit avec toute la France, que le Roi aimoit Helli, ſe recula par reſpect; & cette belle fille regardant le Roi avèc des yeux tout enflammez. Ah Seigneur, lui dit-elle, quad il y auroit autant d'Azans qu'il y a d'hommes au monde, les compteroit-on pour quelque choſe où vous paroîtriez; Et ce qu'ils auroient de plus agreable ne ſe diſſiperoit-il pas dés qu'on ſeroit charmé par vô-

tre presence ? Ce que vous me dites est trop flatteur, reprit le Roi. Il est sincere, Sire, reprit-elle. Je sens tout ce que je dis; & je serois malheureuse, si aprés tout ce que je fais, vous doutiez de mes sentimens. Le Roi qui sentoit beaucoup d'amour pour cette fille, fut long-temps à l'entretenir. Aprés quoi remarquant le Marquis du Guast qui parloit à Dragut, & qui sembloit en regardant Helli paroître frappé de quelque grande ressemblance, il soupira; & les appellant tous deux, il parla à l'oreille du Marquis, & lui demanda s'il ne trouvoit pas qu'il y avoit beaucoup de rapport de l'une à l'autre. Alphonse dit qu'il en avoit été épouvanté : mais que ce qui le surprenoit encore d'avantage, étoit que Dragut lui disoit que Helli ressembloit aussi

parfaitement à la fameuſe Roxelane : Qu'il admiroit en cela les jeux de la nature qui produiſoit en des climats ſi differens des beautez ſi ſemblables.

Le Roi fit paroître de la joye de ce qu'on diſoit à l'avantage de ſa Maîtreſſe. Elle en rougit, autant de plaiſir que de modeſtie; & le Roi prenant la parole: Cette Roxelane eſt belle, dit-il, puiſqu'elle reſſemble à la charmante Helli ; & ſa deſtinée qu'elle ſçût faire elle-même nous marque bien le pouvoir de ſes charmes. Mais encore dites, moi, ſi elle eſt ſi ſurprenante que l'on dit ? Sire, reprit Dragut, ſa beauté eſt incomparable. Je n'ai vû que celle de la Reine de Navarre qui pourroit avoir quelque avantage ſur la ſienne. Et il n'y a que la Princeſſe d'Aragon & une fille du Roi d'Alger qui puiſſe l'éga-

ler. Dragut rougit en disant ces paroles. J'ai couru presque tout le monde, continua-t'il; & parmi le nombre de beautez que j'ai veuës, aucune n'approche de celle que je viens de vous dire. Quelle sorte de beauté a-t'elle, reprit le Roi, & quel est son caractere? Elle a tous les traits beaux, poursuivit Dragut: mais elle a un feu dans les yeux dont il n'est pas possible de soutenir l'éclat, ils sont d'une grandeur & d'une forme singuliere. Elle a l'air noble & majestueux. Elle affecte tous les dehors d'une grande modestie & d'une humilité profonde; & sous les apparences d'une vertu austere, elle s'est servi des principes de la Religion pour montrer à ce point de gloire où nous la voyons; c'est à son esprit qui manie comme il lui plait les foiblesses du Grand

Seigneur, qu'elle doit le partage de ſon lit & de ſon Trône , où juſques à preſent pas une de ſes pareilles n'avoit oſé aſpirer.

On voyoit bien que ce que diſoit Dragut plaiſoit infiniment à Helli. Elle ſe diſoit à elle-même qu'elle ſeroit heureuſe ſi François I. pouvoit ſuivre un pareil exemple que celui que Soliman venoit de lui donner.

Le Roi connut ſa penſée, & quoi qu'amoureux il ne pût ſouffrir que Helli pût ſe flater un moment ſur une choſe qui ſeroit ſi préjudiciable à ſa gloire. Un Empereur des Turcs, dit-il, qui ne vit que dans un Serrail, parmi les plus belles femmes de Grece, d'Aſie, d'Europe, abandonne ſon cœur dans une vie molle, & peut s'oublier dans des foibleſſes qui ne ſeroient pas pardonnables à ceux qui vivent dans des coûtu-

mes plus polies & qui ſont toûjours éclairez de toute leur raiſon. Mais, continua-t'il, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur en ce qu'il venoit de dire, un Roi pour être revêtu de ce caractere ne doit pas pour cela être exempt d'aimer. Je veux donc qu'il aime le plus digne objet, qu'il l'aime avec tendreſſe & fidelité ; & que ne faiſant jamais rien contre ſa gloire, il faſſe tout pour ſatisfaire ſa Maîtreſſe.

C'eſt ainſi que François I. s'expliquoit en Amant & en Roi, tandis que la Reine ſa ſœur étoit ſur la fin de ſa fievre. La Princeſſe Renée étoit auprés d'elle, avec la fille du grand Bâtard de Savoye, Madame de Sancerre, Madame de Caumont, & les deux Eſpagnolles. Tout étoit calme dans ſa chambre. Les rideaux de ſon lit étoient relevez, & elle

avoit fait ouvrir une grande porte qui donnoit sur une terrasse. On s'entretenoit de plusieurs choses. Madame Renée faisoit la guerre à Vilars de son insensibilité ; à quoi elle répondit d'une maniere ingenuë & propre à l'en persuader. Mais Alphonsine branloit la tête. Il est bien rare, lui dit-elle, qu'une aussi belle personne que vous, & pour qui tant d'honnêtes gens ont brûlé, se soit toûjours conservée indifferente. Je crois qu'elle ne l'a point été à la passion d'un Prince que nous avons connu, & qui n'est plus, repliqua la Princesse Renée ; Et c'est ce qui me faisoit dire il y a deux jours à Alphonsine, reprit la Reine avec quelque langueur, qu'étant naturellement tres-fiere, & ayant plaint la mort de celui dont nous parlons, je ne croyois pas possi-

ble qu'elle répondiſt à l'amour d'aucun autre Amant. Je ne ſçache perſonne qui m'aime, Madame, repliqua Vilars: mais j'oſe répondre à Vôtre Majeſté, que l'humeur dont je ſuis, toute paſſion m'importuneroit, ſoit en moi ou dans un autre. Elle eût continué à vouloir perſuader l'état libre de ſon ame, ſi on n'euſt entendu un grand bruit qui ſe faiſoit dehors. La Princeſſe d'Aragon & Madame de Sancerre coururent ſur la terraſſe. Elles entendirent pluſieurs fois : Le Maréchal de Montmorency eſt mort. Elles en furent toutes effrayées ; & Madame de Sancerre s'avançant dans la Chambre : Helas ! dit-elle, on dit que Montmorency eſt mort. En même tems tant de voix repeterent ces paroles, que la Reine même les entendit de ſon lit.

Elle ſe leva toute émuë ſur ſon ſeant. La Princeſſe Renée & Madame de Caumont coururent ſur la terraſſe. Alphonſine demeura toute étonnée à ſa place ; mais la fille du grand Bâtard pouſſa d'abord un cri douloureux, enſuite elle demeura immobile. Elle pâlit, & ſa veuë devint toute égarée. Un tremblement la prit, elle appuya ſes deux mains ſur une petite table ; & ſes genoux lui manquant, elle tomba évanouie. O Dieu ! s'écria la Reine qu'on vienne, qu'on la ſecoure. On obeït promptement, on quitta la terraſſe, & la Princeſſe Renée elle-même n'épargna pas ſes ſoins pour la faire revenir. Mais on eut beau faire, ſon évanouiſſement fut ſi long, que l'on crut que ſon ame s'étoit ſeparée de ſon corps pour s'aller joindre à

celle de Montmorency. Je vous le disois bien, disoit Alphonsine à la Reine, j'avois connu qu'elle l'aimoit. J'avouë qu'elle a bien sçû déguiser ses sentimens, répondoit la Reine. J'ai remarqué, poursuivoit Alphonsine, que ces personnes fieres poussent toûjours les choses plus loin que les autres. La Reine sourit un peu ; mais étant veritablement inquiete pour sa parente, elle la secouroit autant qu'elle le pouvoit par tous les remedes qu'on lui faisoit. A la fin on vit sortir quelques larmes sous ses paupieres ; & la Princesse Renée connoissant qu'elle revenoit, éloigna tous ceux qui pourroient apprendre plus qu'il n'étoit necessaire ces sentimens de Vilars, Ah ! je te suivrai, s'écria-t-elle foiblement. La mort affreuse ne sçauroit separer ce qui a été si

bien uni pendant la vie. Elle ſe tourna ſur le côté à ces paroles, & revenant entierement à elle, elle pleura amerement. Cependant on avoit envoyé ſçavoir comment le malheur qu'on avoit publié étoit arrivé ; & bien des perſonnes étoient rentrées en foule chez la Reine, en criant que le Maréchal Montmorency n'étoit point mort, & qu'il étoit avec le Roi.

La Reine, & tout ce qui étoit avec elle, pouſſa de grands cris à cette nouvelle ; & la deſolée, Vilars ſe levant à demi. en levant au Ciel des yeux d'où couloit une abondance de larmes : Il n'eſt pas mort, reprit-elle ! Ah bon Dieu ! ſeroit-il bien poſſible ! Pluſieurs perſonnes luy confirmerent cette nouvelle, & la Reine ayant voulu ſçavoir pourquoi on avoit dit une telle

choſe, on lui aprit que le Marêchal de Montmorency avoit trouvé quelques Soldats qui ſe battoient, & que les ayant voulu ſeparer avec ſeverité, un plus insolent que les autres lui avoit preſenté la pointe de ſon épée; que furieux il s'étoit lancé ſur ce miſerable, & avoit été legerement bleſſé; qu'un petit Page qu'il avoit s'étoit écrié qu'il étoit mort, & que pluſieurs voix avoient repeté inconſiderément la même choſe; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à l'effroi que tout le monde avoit eu. La Reine fut ravie d'un évenement ſi heureux, & qui changeoit en joye la douleur que l'on avoit euë. Elle congedia tout le monde, & ne demeurant auprés d'elle que les mêmes perſonnes qui y étoient avant cette funeſte mépriſe, elle ſoûrit en regar-

dant Vilars ; & la princesse de Salerne la regardant aussi , mais en riant : Eh bien , belle insensible , lui dit-elle ! ce ne sont pas là les effets que produisent les cœurs libres. Tout le monde rit, & il étoit juste de s'egayer un peu aprés avoir eu tant de chagrins. Vilars baissa la teste & les yeux , & fit voir la contenance d'une personne qui est dans la derniere confusion.

Remettez-vous, lui dit la Reine : puisque vous aviez une ame faite pour aimer , vous ne pouviez faire un plus digne choix, & je suis assurée que le Roi unira avec plaisir deux personnes de tant de merite. Mais vous êtes bien cachée , lui disoit la Comtesse de Sancerre ! Mais c'est passer sa vie en contrainte, reprit Dona Maria. Ne comptez-vous pour rien les plaisirs du

miſtere, pourſuivoit Madame de Caumont ? Je comprens que le ſecret de ſa paſſion a eu mille charmes pour elle, continua la Princeſſe Renée: & qu'elle étoit ravie de tromper tout le monde, interrompit Alphonſine. Au nom de Dieu, leur dit Vilars, donnez-moi quartier. J'avouë ma foibleſſe: mais qu'on ne m'en parle plus. Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché ſi j'en ſuis cruë, reprit Alphonſine, & vous devez aux Princeſſes, & à toutes nous autres le recit d'une avanture à quoi elles s'attendoient ſi peu. Ah ! vous ne vous en pouvez dedire, pourſuivit la Princeſſe Renée. Achevez de nous montrer tous vos ſentimens, & ceux du Maréchal de Montmorency. Mais cela incommoderoit la Reine, repliqua Vilars, étant bien-aiſe de prendre un

pretexte pour n'en pas venir au recit qu'on lui demandoit. Non, reprit la Reine, parlez je le veux bien, & vous me ferez plaiſir. Et bien, dit Vilars, ayant pris ſa reſolution, je vais vous obéïr, puiſque Vôtre Majeſté me l'ordonne.



## HISTOIRE de Montmorency, & de Magdelaine de Savoye.

JE ſuis née ambitieuſe, Madame, & dés mon enfance je ſentois ſi vivement les effets de cette paſſion, que je ne croyois pas que mon ame pût jamais s'aſſujettir à nul autre. Je trouvois en moi toute la nobleſſe d'une Maiſon dont mon Pere avoit l'honneur d'être ſorti, mais que je regardois comme un malheur effroyable, puiſque le défaut de ſe naiſſance lui ôtoit les titres éclatans que je croyois être dûs à ſon ſang, & que ſa vertu meritoit ſi bien.

Vous pouvez-vous ſouvenir, Madame, que quand Madame la Ducheſſe d'Angoulême voulut attirer mon Pere dans cette Cour, bien que je fuſſe fort jeune, pluſieurs perſonnes conſiderables s'attacherent à moi, voulant aſſurément briguer par là la faveur de cette Princeſſe. Le Marêchal de Montmorency m'offrit ſes ſervices, & je crus m'apercevoir que la ſeule inclination le faiſoit agir. Je vivois ſans trop m'embaraſſer de tant de Prétendans, parce que je ſçavois bien que mon Pere avoit une ſi prodigieuſe tendreſſe pour moi, qu'il ne ſuivroit jamais que le choix que je ferois, connoiſſant bien qu'il ne ſeroit que tres-élevé.

Le Vicomte de Turenne fut un des premiers qui fit paroître ſes prêtenſions. La Ducheſſe

d'Angoulesme en parla à mon Pere : il lui répondit en riant qu'il ne me pouvoit precipiter si-tôt dans un malheur. Eh quoi ! mon frere, lui répondit-elle, appellez-vous un malheur un semblable établissement ? Non, Madame, reprit-il d'un air plus serieux. J'appelle ainsi le mariage ; ma fille est jeune, je l'aime, laissons-la joüir le plus long-tems que nous pourrons de la liberté.

Mais puisqu'il faut parler d'une foiblesse que j'ai si long tems cachée, Madame, & qui vient de se montrer si imprudemment aux yeux de Vôtre Majesté, je vous avouërai que les marques de l'affection de Montmorency me touchoient. Je voyois avec plaisir que j'avois soumis un cœur aussi grand & aussi fier que le sien ; que cet ambitieux partageoit

geoit ſes ſoins entre le Roi & moi ; & que cet habile Favori, quoi qu'il ſemblât ſe donner tout à ſon Maître, n'en étoit pourtant pas moins dévoüé à ſa Maîtreſſe. J'avois une humeur naturellement ennemie de toute dépendance. Je m'opposai autant que je le pus aux ſentimens que je connoiſſois que j'avois. Et quand mon orgueil ne me ſervoit pas à ma fantaiſie, je me reſolus de cacher des mouvemens dont je me faiſois honte à moi-même, & qui devenoient plus tendres à meſure que je prétendois les ſurmonter.

Le Marêchal ne connut point ſon bonheur. Je vivois avec lui comme avec les autres, quand la Roche du Maine ſembla s'attacher plus ſerieuſement à moi qu'il n'avoit fait juſques là avec perſonne, ma vanité fut flattée

d'une conquête qui ne faisoit pas d'ordinaire une longue gloire à son vainqueur, par la legereté dont on l'accusoit. Enfin au bout de deux mois je trouvai qu'il m'aimoit encore, & je crus qu'il m'aimeroit toûjours. Son humeur est si agreable, qu'il ne manque guere de la communiquer à ceux qui sont en societé avec lui. J'étois toûjours gaye quand je le voyois, & Montmorency crut devoit prendre une jalousie bien fondée.

Les rebuts seront donc pour nous, me disoit-il un jour, & les airs pleins de charmes ne sont que pour la Roche du Maine? Vous serez trompée comme les autres, continuoit-il. Avec tant d'esprit & tant de lumiere, peut-on faire un tel choix? Mon amour & ma fidelité meritoient bien quelque preference,

Mais a-t'on des raiſons à dire, reprenoit-il ? & quand le cœur eſt pris, eſt-il capable d'écouter rien que ſon penchant ? MONTMORENCY paroiſſoit avoir de la douleur en me parlant ainſi, j'en étois atteinte. Vôtre aveuglement eſt plus vrai que celui que vous croyez que j'aye, lui repliquai-je. La Roche du Maine me divertit : & je vous aſſure qu'il n'y a que cela. Et c'eſt tout, s'écria-t'il, que de divertir. Il vaut encore mieux plaire, lui dis-je en le quittant, & ayant toûjours peur qu'il ne reconnût les ſentimens que j'avois pour lui.

Ce fut en ce tems-là que le Comte de Vaudemont vint à la Cour, & que je le vis la premiere fois. Il étoit parfaitement bien fait, comme vous ſçavez Madame. J'arrivai dans la ſale de

la Comedie où il étoit déja. J'étois extraordinairement parée. Châtillon me menoit, avec qui j'avois lié amitié, parce que je sçavois qu'il aimoit une sœur de Montmorency.

Dés que le Comte de Vaudemont me vit, je remarquai qu'il demanda avec beaucoup d'empressement qui j'étois; qu'il obligea Chaligny son frere de me le presenter, & que pendant toute la piece qu'on joüa il n'ôta pas ses yeux de dessus moi.

J'apportai peut-être plus d'attention que je ne devois à faire ces remarques. Montmorency nous observoit tous deux, & Vaudemont m'ayant donné la main pour me conduire chez madame d'Angoulesme, la Roche du Maine m'en fit la guerre, & railla Vaudemont sur la difficulté de l'entreprise dans la

quelle il ſe jettoit. Vous ne la connoiſſez pas, lui diſoit-il, ſes yeux qui ſont ſi beaux & ſi piquants, vous attirent dans une perte infaillible. Elle a un monſtre au lieu de cœur qui eſt inhumain. Il a une cruauté qui déchire les ames, & il ne ſe repait que de ſoupirs & de larmes. Le Prince rioit, & répondit galamment qu'il vouloit prendre la chaîne commune, ne ſongeant pas à s'exempter d'un mal general. Dés ce moment-là il parut veritablement amoureux, & peu de tems aprés ayant obtenu l'aveu du Duc de Lorraine ſon frere, il me fit demander en mariage au Comte de Vilars mon pere, & à Madame d'Angouleſme. L'un & l'autre furent ravis d'un tel honneur : mais je vous avouë que d'abord mon ambition fut bien ſatisfaite de me voir

élevée à un rang si conforme à mes inclinations. Je sentis pourtant dans mon cœur quelques murmures qui s'éleverent en faveur de Montmorency : mais je les fis bien-tôt taire, ébloüie par la fortune qui se presentoit. Je crus lui faire un sacrifice de l'amour. Je me trompois pourtant, Madame. L'amour se rebella, & me fit sentir qu'il peut quelquefois remplir tout un cœur, quelque fier qu'il soit. J'en jettai des larmes de dépit : mais ce fut dans mon lit, renfermée entre mes rideaux.

Mon état que je croyois quelquefois si charmant, me faisoit sentir des peines insuportables; & j'avois beau ma flatter, je ne pouvois être heureuse tant que ma tendresse souffroit.

On differa mon mariage pour des raisons inutiles à dire, & les

pretentions de Vaudemont écarterent tous les rivaux. Il eut lui ſeul la liberté de me ſervir, & Montmorency penetré d'une preference dont il n'avoit pas lieu de ſe plaindre par le rang de ſon rival, me dit un jour chez la Princeſſe Renée, qu'il ne ſe tenoit pas encore pour perdu, & que tant qu'il verroit mon mariage en éloignement, il n'abandonneroit pas ſes eſperances. La Roche du Maine qui l'avoit écouté ſans qu'il s'en fuſt aperçu : Et moi, me dit-il, je conſerve une petite planche pour me garantir du naufrage, & peut-être qu'elle me conduira un jour au port deſiré. Il dit cela d'un air ſi agreable, que quoi que je fuſſe touchée de la douleur de Montmorency, je me mis à rire, & fus bien-aiſe qu'il m'euſt ôté par ſa preſence une

occaſion délicate où peut-être je n'aurois pas été bien maîtreſſe de moi.

Je m'acoutumois inſenſiblement au rang où je devois monter, & je m'en faiſois une habitude qui ne me le rendoit plus ſi precieux. Je ne ſçai ſi ce n'étoit point un effet de ce que je ſentois pour Montmorency : car ſa paſſion n'y faiſoit rien. L'amour des autres ne decide point de nos ſentimens : c'eſt dans le fond de nôtre cœur que nous en trouvons la ſource ; & l'amour de Vaudemont étoit auſſi grand que celui de Montmorenci. Je ne puis jamais oublier que la veille qu'il me quitta pour ſuivre le Roi en Italie, il étoit dans une deſolation qui n'a peut-être jamais eu rien de comparable. Je me ſepare de vous, me diſoit-il, Madame, ſi prés des belles

eſperances que l'on m'a données, & ſi malheureux pour en voir encore l'effet retardé. Me voyez-vous partir avec quelque regret ? Seigneur, lui dis-je, je ſerois ingrate ſi je ne ſentois pas voſtre éloignement avec un fort grand déplaiſir. Ah ! me dit-il, qu'il s'en faut bien que voſtre douleur ſoit pareille à la mienne ! Il ne ſeroit pas juſte auſſi, reprenoit-il, J'aime ſans comparaiſon plus que nul autre n'a jamais aimé.

Mais, Madame, je ſens un certain preſſentiment qui me rend inconſolable : Je crains de ne vous revoir jamais ; & quelque effort que je me faſſe, je ſens que mon ame ſe briſe en vous diſant ce funeſte adieu. Helas ! ſi je ne vous allois plus revoir ! Mon pere entra comme il me parloit ainſi. Je l'aimois cherement, je me jettai à ſon

col dés que je le vis. Je pleurois parce qu'il m'alloit quitter le lendemain. Mon pere répondit à mes careſſes & à mes larmes en homme attendri, & je mourois de douleur, quand le Comte de Vaudemont m'arracha d'entre les bras de mon pere, & me retint demi-morte dans les ſiens. Ce ſpectacle étoit touchant ; & le Comte de Tande mon frere arrivant, & croyant que la preſence de Vaudemont avoit part à l'état pitoyable où j'étois, il le pria de me laiſſer, & de prendre le dernier congé de moi. Il l'emmena, & je ſuivis mon pere dans ſon apartement, il étoit fort tard quand j'en ſortis, & je fus épouvantée de trouver dans ma chambre le Marêchal de Montmorency qui m'attendoit. L'état où il me trouva donna du redoublement à ſon amour,

Ses yeux s'emplirent de larmes en voyant les miennes ; & croisant les bras dés qu'il me vit, & se reculant un pas : Ne blâmez pas ma hardiesse, me dit-il, de m'être introduit chez vous à l'heure qu'il est. Je viens vous dire adieu, Madame, je viens vous porter un cœur tout plein de vôtre amour, que je vais exposer au milieu des combats. Il sera percé de mille coups, pour le punir de n'avoir pas sçû vous plaire. Ah ! lui dis-je, déja attendrie par mon pere, & l'étant encore par la presence d'un Amant qui m'étoit si cher : Vivez, je ne veux point vôtre mort. Eh puis-je vivre, me répondit-il, tristement ? Vous m'avez toûjours haï. Je ne vous ai jamais haï, repris-je, en essuyant les pleurs que j'avois continuellement versé. Mais voulez-vous

ſouffrir que je vous aime, reprit-il ? Sortez au nom de Dieu, interrompis-je. Que diroit-on, ſi l'on vous ſçavoit ici ? Non, repliqua Montmorency, qui me voyant ſans fierté pour la premiere fois de ſa vie étoit devenu plus hardi, je ne vous quiterai point, Madame, je ne bougerai jamais de vos pieds que vous ne me permettiez de vous adorer toute ma vie : c'eſt le moyen que je vive, & que je ſois invincible. Parlez donc, Madame, parlez. Helas ! lui dis-je, vivez donc ; mais allez-vous-en. Comme j'achevois ces paroles, & que je voulois forcer Montmorency à ſe lever & à ſortir de ma chambre, le Comte de Vaudemont y entra que ſon amour ramenoit encore auprés de moi : J'étois toute baignée de larmes, Montmorency étoit à mes ge-

noux. O Dieu ! s'écria ce malheureux Prince. Que vois-je ? En croiray-je mes yeux ? Je ſuis perdu, oüi je ſuis perdu. Adieu Madame. Il ſortit à ces mots comme un furieux, & je demeurai ſi étonnée, que je n'eus pas la force de le retenir ni de le rappeller. Que croira ce Prince, dis je à Montmorency ? ou plûtôt que ne croit-il point déja ? Mais continuai-je en ſoupirant, je ne ſçavois point prevoir que mon innocence puſt être ſoupçonnée. Vous ſçavez ſi j'avois conſenti à ce qui lui paroît ſi criminel ; & ſi vous vous ſouvenez, Seigneur, de ce que je vous ai toûjours paru, peut-être m'eſtimeriez-vous plus que ce Prince ne m'eſtime. J'en dis trop, adieu, retirez-vous. Je me jettai dans mon cabinet, & j'enfermai la porte, ne pouvant con-

ſentir à regarder plus long-tems un homme à qui je croyois parler trop obligeamment.

Montmorency avoit trop d'amour pour ne pas entendre ce que je lui diſois. Il crut y voir de la tendreſſe, il en fut touché ſenſiblement. Il en fut charmé ; & trouvant que ſon audace avoit réuſſi, il en eut encore une autre : car voyant ſur la table de ma chambre une écharpe magnifique où il ſçavoit que j'avois travaillé moi-même, il la prit, & ſortït ſe croyant riche d'un larcin qui lui étoit ſi precieux.

Vous ſçavez, Madame le triſte ſuccés de la Bataille de Pavie, Tout le monde me plaignit & me crut tres-malheureuſe par la mort du Comte de Vaudemont: mais vous ne ſçavez pas ce qui le porta dans ce dernier deſeſpoir. Il partit, comme vous le

pouvez juger, avec une douleur cruelle pour avoir trouvé Montmorency si familierement avec moi. Il fut melancolique toute la campagne, & le jour de cette funeste Bataille il pensa tomber de cheval quand il vit cette écharpe dont je vous ai parlé, qu'il reconnut, & dont Montmorency s'étoit paré. Ah, veuë fatale, s'écria t'il! Helas! il n'y a plus rien de certain dans le monde, puisque celle que j'ai crû si parfaite a trompé la fidelité de mon amour. Venez heureux Montmorency, continua t'il tout hors de lui: Portons seulement ma fureur sur les Ennemis, faisons couler des ruisseaux de sang; obligeons aprés ma mort la Renommée d'aller encore porter mon nom jusqu'aux oreilles de l'ingrate. Vous sçavez ce qu'il fit, Madame. Le Dieu Mars

lui-même auroit eu moins de valeur. Il commandoit les Bandes Noires. Cet invincible corps, sous un chef si redoutable & si desesperé, vainquit tout, & ne succomba à la fin que pour faire une memorable sepulture à cet Illustre Prince.

Je perdis mon pere à cette funeste journée. Le Marêchal de Montmorency fut fait prisonnier, & j'eus une douleur si grande & si excessive, que la Cour peu charitable crut qu'elle n'étoit que pour la perte que j'avois faite de Vaudemont. Je donnai quelques soupirs à sa mort, il est vrai, & j'en donne encore à sa memoire. Mais on se trompa de croire que sa mort faisoit ma sensible affliction. On pensoit qu'ayant perdu un tel Amant qui vouloit devenir mon mari, j'aurois toute ma vie une

fierté extraordinaire pour tout le reste des hommes. J'en affectai les dehors , Madame : mais je n'en eus point pour le Maréchal de Montmorency. Je lui avois trop long-tems resisté pour lui résister encore. Je lui fis voir à son retour sans plus de contrainte l'état de mon ame. Il se crut heureux par les sentimens que je lui découvrois, Je le priai de cacher son bonheur , & d'attendre que je fisse naître dans ma famille les dispositions que je voulois qu'on eust pour lui. Il m'obeit. Nous avons vescu jusqu'ici dans une intelligence parfaite , dont les charmes nous ont fait tous les jours de nouveaux plaisirs ; & sans l'accident qui vient d'arriver , on ignoreroit encore un secret qui nous étoit si cher.

Pardonnez-moi, Madame , dis

Alphonſine quand Vilars eut ceſſé de parler. Ce ſecret n'étoit pas ſi caché que vous le croyez. Je ſuis perſuadée que vous en goutiez la douceur bien tendrement, Montmorency & vous : Mais je le penetrai au premier coup d'œil que j'arrétai ſur l'un & ſur l'autre. Et la Reine peut vous dire que je lui découvris ce que je penſois. Il eſt vrai, reprit cette Princeſſe. Alphonſine me dit ce qu'elle croyoit, & j'étois tellement, comme le reſte du monde, prevenuë de vôtre douleur ſur la mort du Comte de Vaudemont, & de voſtre inſenſibilité pour tout le reſte des hommes, que je lui dis qu'elle ſe trompoit abſolument.

Le Roi entra comme la Reine parloit ainſi. Il venoit ſçavoir de ſes nouvelles. Il étoit ſuivi du Roi de Navarre & du Marê-

chal de Montmorency. Quelques precautions qu'on euſt eues, la nouvelle de la douleur de Vilars, & de l'accident qu'elle avoit eu s'étoit portée par tout. Le Roi en,ayant été ſurpris comme les autres, en avoit parlé à ſon Favori, & en avoit enfin tiré l'aveu de ſa paſſion. Quand il entra dans ſa chambre, Vilars toute confuſe, ſe voulut gliſſer derriere les autres Dames : mais le Roi allant tout droit à elle, & l'arrêtant par le bras : Je viens de gronder Montmorency, lui dit-il, de ce qu'il m'a fait ſi long-tems un ſecret de ſon bonheur. S'il eût été moins diſcret, j'aurois en fidelle ami abregé ſes peines. Vilars ne fit qu'une profonde reverence au Roi, qui s'approchant de la Reine parla de cette avanture, & dit que dans huit jours il convioit toutes

les Dames aux noces de Montmorency & de Vilars.

Elle étoit paſſée ſur la terraſſe, où ſon Amant la ſuivit. Il s'étoit jetté à ſes pieds; & lui baiſant la main avec des tranſports infinis : Il ne me ſuffiſoit pas d'être le plus heureux de tous les hommes, Madame, lui diſoit-il, vous avez voulu que toute la terre appriſt la gloire où vous m'avez élevé par la ſeule fortune qui peut contenter mes deſirs. O favorable mort, s'écrioit-il, qui me procure une vie ſi pleine de charmes! Helas! lui dit-elle, j'ai tant de joye de vous revoir, que je ne ſonge qu'à cette felicité. Dans un autre tems j'aurois eu une douleur mortelle qu'on euſt pû ſeulement penetrer l'intelligence qui étoit entre nous. Me voila accoûtumée à l'éclat que je viens de

faire moi-même si imprudemment. Mais quoi, pour un malheur si grand pouvoit-on avoir de la prévoyance ? Grace au Ciel vous voila ; & puisqu'on sçait nôtre bonheur, ne le contraignons plus. En cet endroit Alphonsine leur vint annoncer que le jour de leur mariage venoit d'être marqué par le Roi, & tout le monde fut s'en réjoüir avec eux.

Le Roi donna le bon soir à sa chere sœur, & quand on sortit de sa chambre elle appella la Princesse d'Aragon, & lui remettant entre les mains le portrait du Connêtable, elle la pria de le rendre au Marquis du Guast. Elle passa mal la nuit. L'image vive qu'Alphonse lui avoit faite de la douleur & de l'amour de ce pauvre Prince agitoient son cœur d'une maniere

cruelle, & ſon courage & ſa vertu ſufiſoient à peine pour en calmer les mouvemens.

Le lendemain elle ſe trouva ſi affoiblie, qu'elle ne put quitter le lit. Son mal étoit un nuage qui envelopoit toute la Cour. Elle ſe rendit toute entiere l'aprés-dînée dans ſon apartement. Madame Mere du Roi fut un moment dans ſa chambre. Le Roi n'en bougea avec peu de perſonnes. La Princeſſe Renée étoit repaſſée dans l'antichambre, où l'on avoit porté un grand portrait du Roi, dont on admiroit le deſſein & le travail. Pour moi, diſoit la Princeſſe, je ſuis toûjours dans l'admiration de la peinture, quand je ſonge qu'elle imite ſi bien la nature, & que dans l'abſence elle nous redonne, pour ainſi dire, ce que nous n'avons plus, & qu'elle offre à

nos yeux la reſſemblance de ce que nous aimons. Rien au monde ne touche tant les ſens que cette vive expreſſion dont nos yeux ſont frapez, & qui ſatisfait ſi parfaitement nôtre cœur. Il eſt vrai, reprit la Roche du Maine, que cette illuſion ne laiſſe pas de plaire à qui ne peut avoir mieux. Ah ! c'eſt tout, repliqua le Prince Hercule. Quel plaiſir ne tire t'on pas de la veuë d'un portrait de la perſonne que l'on aime, & de voir que quelques couleurs qui ne ſemblent être miſes qu'au hazard, produiſent une figure toute ſemblable à celle que l'on adore ? Je vous aſſure, reprit la Princeſſe, qu'il m'eſt arrivé pluſieurs fois de m'oublier entierement en voyant les portraits de mes amies ; & quand la Reine étoit en Eſpagne, j'étois prête quelquefois à

parler aux ſiens. Je faiſois comme vous, Madame, reprit madame de Sancerre, & je ſuis tellement de vôtre goût pour la peinture, que j'ai les portraits des perſonnes que j'aime & que j'honore, non ſeulement dans toutes mes maiſons, mais dans tous mes apartemens & dans toutes mes chambres, ne pouvant trop multiplier ce qui touche mon cœur, & qui plaît toûjours à mes yeux. Pendant qu'on parloit ainſi, Alphonſine ne diſoit mot. Elle regardoit attentivement la jeune Pluvant qui êtoit d'une beauté raviſſante, mais d'une ſotiſe qui peut-être n'avoit pas ſa pareille. Elle paroiſſoit en toutes ſes manieres peu animée. Tandis qu'on parloit, elle ouvroit de grands yeux; & ayant bien peiné ſon attention, elle s'approcha de la Roche du

du Maine, & le tirant doucement par sa manche : Je vous prie, lui dit-elle, d'avoir mon portrait en grand dans vôtre chambre. Je l'ai dans ma poche, lui répondit-il, comme vous le sçavez. Oh ! ce n'est pas assez, reprit-elle. N'entendez-vous pas que l'on dit qu'il le faut avoir par tout quand on aime, & je vous prie, mettez-le en grand dans vôtte chambre. Mais, lui repliqua-t'il en souriant un peu, je n'oserois l'avoir dans ma chambre. Que diroient tous les jeunes gens qui y sont perpetuellement ? On me croiroit plus heureux que je ne le suis, si on voyoit vôtre portrait. Eh bien, dit-elle, faites-le faire qu'il ne me ressemble pas, afin qu'on ne me reconnoisse point. La Roche du Maine fut si épouvanté d'entendre ainsi parler cette pauvre

fille, & ſon étonnement étoit ſi bien peint ſur ſon viſage, qu'il la regardoit tout étonné, comme s'il euſt perdu l'eſprit lui-même. Mais Alphonſine qui avoit entendu tout ce que Pluvant avoit dit, fit un ſi prodigieux éclat de rire à ces dernieres paroles, que la Roche du Maine revenant par-là à lui-même, le ſeconda d'une telle force, que l'on crut qu'ils alloient expirer tous deux. La pauvre Pluvant fut d'abord un peu deconcertée: mais ſe remettant aſſez promptement, elle crut qu'ils rioient d'admiration, & que ce qu'elle avoit dit valoit mieux que tout ce que les autres avoient penſé.

Tout le monde étoit aprés Alphonſine & la Roche du Maine, pour ſçavoir ce qu'ils avoient. Mais ils ne pouvoient parler ni l'un ni l'autre. La Roche du

Maine n'avoit garde d'aller dire une ſi grande innocence, qui d'ailleurs pouvoit faire tort à la vertu de Pluvant. Il faiſoit donc ſigne à la Princeſſe de Salerne de n'en rien dire : mais on étoit autour d'elle à la tourmenter pour ſçavoir ce qui l'obligeoit à un tel épanchement de bonne humeur. Enfin on la vint chercher de la part de la Reine qui vouloit ſçavoir auſſi-bien que le Roi la cauſe de ces éclats de rire. La Princeſſe Renée la mena comme elle pût ; elle rendit ſi plaiſamment à la Reine ce qu'elle avoit entendu ; que le Roi & elle s'en divertirent extrémement. On appella la Roche du Maine. Il dit les choſes ſi vives & ſi pleines d'eſprit ſur le plaiſir d'aimer une belle ſtupide, à qui ſans qu'elle le ſçache on fait faire plus de chemin que

l'on ne croit , qu'il ſuſpendit pour quelque tems le mal & les chagrins de la Reine ; & Alphõſine lui faiſoit des queſtions ſi curieuſes, qu'on ne pouvoit les entendre ſans beaucoup de plaiſis. Mais la Princeſſe Renee le gronda, & lui dit qu'il tourneroit l'eſprit à cette pauvre fille, & qu'elle ne vouloit plus qu'il lui parlât. Ah : Madame, s'écria la Princeſſe de Salerne,quel mal y a-t'il à tout cela ? Que ne donneroit-on pas pour entendre tous les jours des choſes ſi ingenuës ? N'en avez-vous pas vous-même tiré du plaiſir ? J'en tombe d'accord, reprit la Princeſſe:mais les ſuittes en peuvent aller trop loin. Je ſuis aſſurée que la Roche du Maine lui a perſuadé que c'eſt la plus belle choſe du monde que d'aimer ; & vous voyez bien par ce qu'elle

lui a dit , qu'il eſt en vraye galanterie avec elle. Mais je le prie tres-ſerieuſement de n'abuſer ni de ſa credulité ni de ſon innocence. Rions ſimplement de ſes paroles, & qu'il s'en tienne-là, s'il lui plaît. Elle voulut même ravoir le portrait de Pluvant qu'il avoit dans ſa poche, & le donna aux Gouvernantes de ſes filles, à qui elle fit une reprimande fort ſevere de ne pas mieux prendre garde à leurs actions.

Il ne faut pas trop s'aſſurer ſur la mine, diſoit le Roi, ni même ſur les premiers diſcours que tient une jeune fille. Nous en avons veu beaucoup qui ſe ſont rafinées avec le tems; & je me ſouviens toûjours que quand le feu Roi ſe maria avec la Princeſſe d'Angleterre, on eut en France tres-mauvaiſe opinion de l'eſprit

d'Anne de Boulan. C'étoit pour lors une grande creature, dont l'air n'étoit point animé ; ce qui fit qu'on lui donna un nom tres-desagreable. Je m'aperçûs plûtôt qu'un autre, qu'elle s'étoit reconciliée avec la bonne grace en tres-peu de temps ; & desirant m'ôter du cœur les ardens mouvemens que j'avois pris pour la Reine, je cherchois à m'amuser ailleurs. La personne de Boulan me plut ; je lui parlai souvent, & je reconnus qu'elle avoit infiniment d'esprit. Son air ingenu & naturel avoit été expliqué à son desavantage. Je lui trouvai du feu & de la délicatesse, & bien-tôt la Cour s'apperçût comme moi de ce qu'elle valoit. Vous pouvez ajouter Sire, reprit Madame de Sancerre, qu'elle ne fut pas insensible pour vôtre Majesté ; & si ce que l'on a

tant dit de la rencontre de la galerie eſt vrai, vous n'eutes pas peu d'affaires ce ſoir là. Bon, dit le Roi en riant, vous ſçavez que l'on augmente toûjours les choſes. S'il plaiſoit à Vôtre majeſté de nous raconter cette avanture, continua Madame de Sancerre, je ſerois ravie en mon particulier de ſçavoir au vrai comme elle ſe paſſa. Je le veux bien, dit le Roi, & vous verrez qu'il y a bien moins de circonſtances que l'on n'en conte. Je voulois m'ôter, comme je vous l'ai dit les fantaiſies que j'avois pour la Reine. Je courois par tout où je trouvois la beauté. Je parlois à la jeune Boulan, je rendis des ſoins à la fille du Roi de Naples, que le Comte de Laval avoit épouſée. Elle me répondit plus promptement que Boulan. Soit qu'effectivement elle euſt

du panchant pour moi, on qu'elle ne fist que suivre en cela une inclination galante, je né tardai pas long tems à avoir un commerce lié avec elle.

Boulan n'alla pas si vîte, & sans me rebuter, elle ne me donnoit que de l'esperance. Mais ce qui est vrai, c'est qu'elle avoit alors une affaire reglée avec quelqu'un. Je ne sçai si c'étoit un Anglois ou un François : mais j'ai toûjours soupçonné que c'étoit avec le Duc de Vandosme, & qu'il empêchoit mes projets d'avancer avec elle, parce qu'elle ne sçavoit comment rompre avec lui. La Cour étoit en ce tems là à Paris. J'avois envie de voir en particulier la fille du Roi de Naples, Il étoit impossible que ce fust chez elle, à cause de tous ceux qui l'observoient. Elle ne vouloit se confier à per-

ſonne. Enfin nous réſolumes qu'elle ſe rendroit à huit heures préciſes dans une galerie peu frequentée, & qui n'étoit jamais éclairée, où il y avoit de grandes embraſures de fenêtres fort épaiſſes. C'étoit l'Hiver ; & à cette heure-là on n'y voit point du tout. Le jour deſtiné à nôtre rendez-vous, j'étois chez la Reine avec toute la Cour : la fille du Roi de Naples y étoit auſſi. Je voyois briller dans ſes yeux la même impatience qu'elle pouvoit remarquer dans les miens. Enfin elle me fit un petit ſigne, & ſortit avec une Dame de ſes amies qui la laiſſa chez une autre perſonne, d'où elle ſe rendit ſeule à la galerie.

Je brûlois d'envie d'être déja en converſation avec elle ; & quand je crus qu'elle ſe ſeroit renduë au lieu que nous avions

choisi pour nous voir, je sortis, & me derobai de ceux qui auroient pû me suivre. J'entrai doucement dans la galerie, & fus droit à la fenêtre que je croyois qu'on m'avoit marquée. J'y trouvai effectivement une femme. J'étois si transporté, que je ne pûs parler; mais elle n'en fit pas de même. Je reconnus à sa voix, que c'étoit Boulen. Je me fis connoître aussi; elle ne m'en parut point trop fâchée. Elle fut vive & brillante, nôtre entretien fut charmant, & jamais je ne l'ai trouvée si aimable, Je lui fis plusieurs protestations de mon amour, où elle se plut, & je fus aussi tres-content de toutes les réponses qu'elle me fit. Je lui trouvai du feu, & des manieres fort propres à enflamer un homme qui eût été plus froid que je ne l'étois.

Je prenois tant de plaisir dans un entretien que je ne tenois que du pur hazard, que j'en avois oublié entierement mon autre Maîtresse, quand je crus l'entendre parler à l'autre bout de la galerie. Boulan & moi eumes peur d'être surpris. Je la reconduisis, & d'aussi loin que nous vimes de la lumiere je la quittai, & songeant à la fille du Roi de Naples, je pensai qu'elle m'auroit long-tems attendu, & je ne sçavois quelle excuse je lui donnerois. Je repris donc le chemin de la galerie, & je fus où je crus l'avoir entenduë. Je marchois sans me contraindre, afin qu'elle me reconnût. Comme j'approchois, je m'apperçus que quelqu'un fuyoit. Je crus d'abord que c'étoit elle, mais j'entendis remuer des jupes, & allant où c'étoit, je la trouvai

qui me parut avoir quelque embarras dans l'esprit. Elle me fit des reproches de l'avoir tant fait attendre. Je m'excusai le mieux que je pûs & je ne sçai si elle eut trop lieu de s'en contenter. Nous ne pûmes demeurer bien du tems ensemble, à cause que c'étoit l'heure à peu prés où je me devois rendre auprés du Roi. Nous nous separames avec une égale envie de nous revoir.

Voila mon avanture, & comme elle se passa, continua le Roi. On l'a tellement & tant de fois deguisée, que j'avois peine à me reconnoître moi-même pour un des Acteurs. On y a fait trouver bien des femmes qui n'y étoient pas, & ausquelles je n'ai jamais pensé: tant il est vrai que les choses ne se redisent jamais comme

elles se sont passées. Mais enfin, Madame de Sancerre, je vous ai dit la verité en tout, hors que je n'ai jamais pu bien précisément sçavoir qui avoit entretenu Madame de Laval. Vous vous doutez comme moi que ce fut l'Amant Favori d' Anne de Boulan. Nous n'avions lui & moi que changé de rôlle. Il n'y auroit qu'à sçavoir si celui qu'il joüa pour moi lui parut aussi agreable que je trouvai celui que je representois pour lui.

J'avois entendu conter d'une maniere bien differente, reprit Madame de Sancerre, ce que Vostre Majesté vient de me dire. Tout ce qu'on a sçu de positif, c'est que les rigueurs de la jeune Boulan ne desespererent pas Vôtre Majesté. Il est vrai, reprit le Roi qu'elle a toûjours eu depuis de l'amitié pour moi, &

je lui en ai témoigné une pareille en toute rencontre. Je crois même que je la servis à l'entreveuë que le Roi d'Angleterre & moi fimes entre Ardes & Guives. Je retrouvai cette fille extrêmement charmante, & je la loüai avec tant d'exageration que j'augmentai les feux dont le Roi Henri VIII. brûle pour elle. Il l'aime étrangement, interrompit la Reine, & je n'ai jamais veu une passion si violente, si respectueuse, & si constante. Cette fille a beaucoup d'adresse, Madame, reprit la Comtesse de Sancerre; elle se promet tout de son esprit, & des foiblesses du Roi d'Angleterre. Je sçai qu'elle a accoûtumé de dire dans ses humeurs gayes, qu'elle ne mourra jamais que Reine d'Angleterre. Ce projet est un peu chimeri-

que, reprit Alphonſine ; il part d'un eſprit hardi ; & qui oſe tout ſe promettre de ſon pouvoir. On eſt toûjours heureux de ſe repaître de ſi belles idées.

On fut encore quelque tems à parler de ſes amours avec Henri VIII. & la Reine ayant eu quelques inquietudes, on craignit que la fievre ne lui priſt. Le Roi ſortit de ſa chambre, & emmena tout le monde avec lui.

Les Princeſſes Eſpagnoles paſſerent à leur appartement, conduites par le Prince de Melphe & le Marquis du Guaſt. Madame Renée, à qui Pomperan donnoit la main, retourna chez elle. Madame de Caumont & Madame de Sancerre la ſuivirent menées par Hercule d'Eſt, & par la Roche-

foucault. A peine fut-elle dans sa chambre, que la jeune Duchesse d'Etouteville y entra, pour qui elle avoit une amitié extraordinaire. C'étoit aussi une personne extrêmement aimable. Elle n'étoit pas grande, mais elle avoit la taille tres-agreable. Son visage avoit une forme ovale. Ses cheveux étoient du plus beau noir, & si bien plantez autour de son visage, qu'une petite pointe qu'ils faisoient au milieu du front lui donnoit une physionomie tres-particuliere. Elle avoit de grands yeux noirs, pleins de feu; le regard perçant, où il paroissoit pourtant autant de modestie que d'amour. Son teint étoit un peu brun, son air doux & froid, mêlé d'un sourire quelquefois dédaigneux. Son humeur la rendoit fort

retirée, aimant mieux être ſeule qu'en compagnie qui ne lui pluſt pas. Elle avoit auſſi le goût tres-difficile, & les gens qui lui revenoient ne joüiſſoient pas d'un mediocre avantage. Elle ſe piquoit d'avoir peu d'amis : mais ceux qu'elle avoit, elle les aimoit cherement. Elle avoit beaucoup d'eſprit : opiniâtre en tout, mais toutefois raiſonnable ; ne ſe rendant qu'à ce qu'elle croyoit juſte. Elle avoit une élevation demeſurée dans tous ſes ſentimens ; genereuſe, liberale, entreprenante dans ſes deſſeins, ferme dans ſes réſolutions, dure pour ceux qu'elle n'aimoit pas, complaiſante pour ceux qu'elle aimoit, & gaye enfin avec les perſonnes qui lui plaiſoient.

Le Comte de ſaint Pol ne tarda pas à la ſuivre chez la Prin-

cesse. C'étoit le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes. Il étoit éperdument amoureux de la Duchesse d'Etouteville, & l'on n'auroit sçû dire ce que l'on eust le mieux aimé en ce Prince, ou de son esprit, ou de son merite, ou de sa personne. Sa qualité de Prince du sang étoit ce que l'on estimoit de moins en lui. La Princesse fut d'abord au devant de la Duchesse d'Etouteville ; & comme les jeunes personnes qui s'aiment ont toûjours quelque secret à se dire, elle l'entretint fort long-tems en particulier ; aprés quoi on les entendit rire toutes deux, & l'on connut à ce qu'elles disoient, qu'elles parloient de l'avanture de pluvant & de la Roche du Maine. La conversation se rendit generale par là. On s'entretint aussi

de ce que le Roi leur avoit conté de Boulan La Comtesse de Sancerre dit qu'elle l'avoit vû cinq ou six fois amoureux, & toûjours differemment. C'étoit suivant la condition & les états où se trouvoient les person-qu'il a aimées, reprit Madame de Caumont. Je conviens que cela peut apporter quelque difference, repartit Madame de Sancerre : mais voyez s'il ne s'y prend pas d'une autre maniere avec Helie qu'il ne faisoit avec Madame de Château-Brian. L'une a été Maîtresse declarée, & l'autre va l'être, cependant rien ne se ressemble. C'est que l'on se quitte soi-même, repliqua le Comte de saint Pol, pour entrer tout-à-fait dans le caractere de ce que nous aimons. Delà vient qu'une personne qui sera capable d'aimer

bien des fois en sa vie, le sera toûjours differemment suivant l'humeur des personnes à qui elle s'attachera. Cependant on croiroit assez devoir juger de la façon dont le Roi se prendoit à faire l'amour, reprit la Duchesse d'Etouteville. Il a un temperament tout de feu. Je le crois vif, emporté, peu soumis, & voulant en Maître ce qu'il veut. Il sçait être complaisant & doux. Madame, reprit Pomperan, & je vous assure que c'est assez de la façon dont les Maîtresses sont faites que les Amans sont faits. Le Roi, scait souffrir, il sçait être respectueux, sa passion le porte aux derniers excés de tendresse, & quelquefois il a sçû pleurer comme les autres hommes. Ah! Pomperan, s'écria la Princesse, vous me remettez dans l'esprit une chose que j'ai

tout-à-fait envie de ſçavoir. Le Roi m'a promis mille fois de me la dire. Je ſçais que vous la ſçavez comme lui-même, ne refuſez pas de ſatisfaire ma curioſité ; & je vous prie ne differez pas de la contenter. C'eſt de l'hiſtoire de ſa priſon en Eſpagne dont je veux parler. Je ſçai confuſément qu'il y a eu des circonſtances galantes, & que ce n'eſt pas l'endroit de la vie du Roi le plus indiférent. Il eſt vrai Madame, repliqua Pomperan, qu'il lui eſt arrivé des choſes tout à-fait extraordinaires, divertiſſantes & triſtes tout enſemble ; & puiſque vous me l'ordonnez, & que je ſçai bien que le Roi ne le trouvera pas mauvais, je ſuis prêt à vous obeïr. Ce ſera donc tout preſentement, reprit la Princeſſe ; & ayant commandé qu'on ne

laiſſaſt entrer qui que ce fuſt, elle s'aſſit ; & toutes les perſonnes qui étoient avec elle s'étant miſes commodément pour prêter une entiere attention au recit que Pomperan alloit faire, il le commença ainſi aprés un moment de ſilence.



## HISTOIRE

### du Roy.

APrés la perte de la fameuſe bataille de Pavie, le Roi ayant été fait priſonnier, on le conduiſit en Eſpagne, & quelques jours aprés il alla à Madrid, où on le retint rigoureuſement reſſerré : mais enſuite on lui adoucit ſa priſon ; on ne le garda plus que dans le Palais, & même il alloit par la Ville avec des gardes.

L'Empereur connut bien qu'il ne gagneroit rien à le retenir comme il avoit fait, & qu'il s'attireroit bientôt ſur les bras toute la puiſſance de France. Il ſongea donc, malgré ſa furieuſe

jalousie qui le devoroit contre le Roi, à s'en faire pour quelque temps un ami; & renversant tout d'un coup tous les desseins qu'il avoit projettez, il resolut d'atacher tout à fait à lui le Connêtable de Bourbon, en se l'engageant par le cœur. Il sçavoit qu'il étoit êperduëment amoureux de la Duchesse d'Alençon, & que c'étoit ce fatal amour qui l'avoit chassé de France, & rendu rebelle à sa patrie. Il n'ignoroit pas que c'étoit la seule ambition qui l'avoit fait consentir à promettre d'épouser la Reine de Portugal. Il parla donc au Duc de Bourbon, & lui dit qu'il lui vouloit faire avoir la Princesse qu'il aimoit; que pour donner un pretexte à ce dessein, il falloit marier le Roi avec la Reine de Portugal; & pour les accoûtumer l'un à l'autre, qu'il alloit

alloit donner au Roi toute la liberté de la voir, quand il voudroit.

Le Connêtable fut transporté de la proposition de Charles, qui lui promit de mener cette negociation adroitement auprés du Roi. En effet il le voyoit fort souvent en secret, & se rendoit dans ce particulier tout à fait familier avec lui. L'Empereur n'est pas ce qu'il paroist en public. Cet air grave & serieux le quitte dés qu'il se veut montrer dans son naturel; & j'ai ouï dire qu'il est charmant avec ses maitresses. Mais c'est le plus dissimulé de tous les hommes, & qui paroist le moins ce qu'il est. Il fit donc faire des propositions au Roi pour son mariage avec la Reine Eleonor, & pour celui du Connêtable avec la Duchesse d'Alençon. Le Roi pour sor-

tir de l'état où il étoit, & qui l'ennuyoit infiniment, accepta tout.

Il vit la Reine de Portugal. Elle est admirablement bien faite, comme vous l'avez entendu dire. Il lui parla des desseins de l'Empereur; & quoi qu'elle aimast le Connétable, elle trouva le Roi si bien fait, que cela joint avec les charmes d'une Royauté si illustre, elle murmura en secret contre son cœur de tenir encore pour ce premier engagement où son frere l'avoit portée.

Le Roi qui est naturellement l'homme du monde le plus galant, se jetta auprés d'elle dans quelque galanterie. Il disoit quelquefois à l'Empereur quand il l'alloit voir *incognito*, comme il le faisoit souvent, qu'il n'étoit pas amoureux, mais qu'il en sen-

toit autant qu'il en faloit pour conclure leur alliance avec plaisir ; & Charles luy répondoit en riant, qu'il n'en vouloit pas davantage.

Le Roi s'acoûtuma à aller souvent chez la Reine, où toutes les filles du Palais qui étoient destinées pour l'Imperatrice, se trouvoient tous les jours. Entre tant de beautez charmantes, la tendre inclination du Roi eut bientôt dequoi s'occuper, Il fut touché des agrémens de la jeune Chimene, fille du Duc de l'Infantalde. Elle entroit dans sa dix-septiéme année. Sa taille est des plus hautes, extrêmement aisée ; Elle a l'air le plus noble qu'on puisse voir, quelquefois fier. Je ne sçai comme cela s'accommode avec des regards aussi tendres que ceux qu'elle a. Ses yeux sont de grands yeux noirs, pleins

d'amour & de feu. Elle a le nez beau, la bouche merveilleuse, de belles dents. Son esprit est doux, ses sentimens sont élevez, sa famille est une des plus illustres d'Espagne. Vous sçavez l'orgueil de ces superbes Maisons qui comptent des Rois dans leurs races. Celle de l'Infantalde s'en glorifioit, & la jeune Chimene en comptoit des deux costez. Aussi l'accusoit-on d'estre glorieuse. Depuis prés d'un an qu'elle étoit à la Cour, elle avoit dédaigné tous les Amans qu'elle avoit eus, & nous commencions à la croire tout à fait insensible.

Le Roi la trouva charmante, Il lui disoit toujours quelque douceur en passant. Enfin la fiere Chimene trouva aussi le Roi tel qu'il est, c'est à dire l'homme du monde le plus aima-

ble. Sa gloire ſouffrit dans les premiers mouvemens de ſa tendreſſe, & ſa liberté eut peine à ſe voir ſoûmiſe. Elle ne connut pas d'abord ſon mal. Elle regardoit le Roi avec attachement & avec plaiſir : mais quand ce plaiſir fut devenu aſſez dangereux pour ſe faire ſentir, & qu'elle démeſla l'état où elle étoit, elle en fut dans une confuſion qui l'accabla de douleur. Que veux-je, diſoit-elle ? que puis-je prétendre ? Aimable idée du plus grand Roi du monde, laiſſez moi. N'ai-je reſiſté à l'amour de tant d'autres qui m'ont aimée, que pour me rendre ſans nulle reſiſtance à un homme qui ne m'aime point, & qui ne m'aimera ſans doute jamais ? Ah malheureuſe Chimene : cache ta honte, & cache toi toi-même aux yeux de tout l'Univers.

Cette jeune fille se persecutoit ainsi elle-même. Aprés avoir fait de vains efforts pour surmonter sa passion, elle abandonna son cœur malgré elle à ce penchant invincible, bien resoluë de cacher son mal.

Aimons donc, disoit-elle, comme elle me l'a redit depuis, aimons ce Roi adorable, & que le secret & la pureté de ma passion la rende digne de mon cœur.

Le Roi qui la trouvoit belle, souffroit aussi de son côté. Il n'avoit garde dans le personnage qu'il joüoit auprés de la Reine Eleonor, de se livrer à nul témoignage d'éclat auprés de Chimene, & il n'osoit aussi confier à sa jeunesse un si important secret que celui de sa passion. Comme il étoit dans l'embarras de la conduite qu'il devoit tenir, il remarqua que la jeune Infantalde

rougiſſoit toutes les fois qu'elle rencontroit ſes yeux. Elle le regardoit ſouvent d'une maniere ſi paſſionnée, que le Roi oubliant toutes ſes précautions, y répondoit de la même maniere. & la rencontre de leurs regards amoureux leur cauſoit une émotion ſi ſenſible, que rien de ſi vif ne s'eſt peut-eſtre jamais fait ſentir.

Ces deux perſonnes connurent qu'elles s'aimoient long-temps avant que de ſe le pouvoir dire; & le Roi m'a avoüé pluſieurs fois que jamais rien ne lui a fait tant de plaiſir que de démeſler les mouvemens de cette jeune fille, & qu'il a été plus ſatisfait de connoître le trouble de ſon cœur par celui de ſon viſage, qu'il ne l'a été des dernieres faveurs qu'il a euës des perſonnes qu'il a le plus aimées. Je l'ai

cent fois veu jouïr de sa conqueste en superbe vainqueur ; voir tout l'amour imaginable dans les regards & dans les manieres de Chimene, & y en chercher encore davantage ; aimer la confusion où il la mettoit. Souvent quand elle s'étoit oubliée dans le plaisir de le considerer, elle baissoit les yeux avec une pudeur pleine de modestie ; & si charmante pour le Roi, qu'il se livra lui-même à la plus tendre affection qu'il ait jamais ressentie.

Belle Chimene, lui disoit-il une fois que la Reine Eleonor parloit au Connêtable, je me suis apperçû qu'il y a long temps que vous entendez ce que mes yeux vous ont dit ; permettez-moi d'oser lire dans les vôtres. Ils ont un beau langage pour qui les entend. Il la quitta, n'osant

en dire davantage,, & craignant que la Princesse de Salerne qui s'avançoit vers elle, ne pût se douter de ce qu'il disoit.

Vous sçavez la maniere de faire l'amour de ce païs-là. A peine une Espagnole le sent-elle, qu'elle fait sçavoir à ce qu'elle aime, & qu'aprés cela on ne pense plus qu'à trouver le moyen de se voir en particulier. Chimene sçavoit cette pratique, elle l'entendoit dire tous les jours, & la voyant observer à la plupart de ses Compagnes, elle avoit une modestie dans l'humeur qui lui donnoit une repugnance horrible pour un tel aveu. Elle se resista long-temps à elle-même, & aux poursuites du Roi, qui lui disoit toûjours en passant quelques mots pasionnez, qu'il voyoit bien qui faisoient leurs effets sur elle, soit par sa rou-

geur, ſoit par ſa crainte, & par un continnel embarras.

Un jour qu'on ſortoit d'un ſpectacle, une machine ſe defit. Le Roi qui la vit prête d'aller écraſer Chimene, s'élanca avec legereté juſqu'à elle, & la prenant entre ſes bras, il la porta à trois pas de là, en ſe mettant au devant d'elle de peur qu'elle ne fuſt bleſſée. Il la preſſoit un peu. Elle repouſſa doucement le Roi avec la main : Ce danger eſt plus grand, lui dit-elle avec émotion, en voulant ſe retirer. Mais le Roi prenant cette belle main, & la ſerrant tendrement entre les ſiennes : Que je ſuis heureux, adorable Chimene, lui dit-il : quel mot charmant ! Dites-moi encore une parole avant que nous nous ſepa ions. Pourquoi nous ſeparer, lui dit-elle avec un ſoupir, & en le regardant

d'une maniere capable de tout embraſer ? Le Roi fut ſi transporté de ces deux mots, qu'il faillit à en perdre la raiſon. Mais enfin il la laiſſa aller rejoindre les autres Dames.

Le Roi lui écrivit pluſieurs billets qu'il lui donnoit lui-même ; & comme juſques-là elle n'avoit oſé répondre, le Roi qui deſiroit paſſionnément qu'elle entraſt en commerce avec lui, lui écrivit de cette ſorte.

## A CHIMENE.

*Vous m'aimez, adorable Chimene, vous m'aimez pour vous ſeule ; faites-en paſſer la charmante douceur juſqu'à mon cœur. Dites le moi ; Rompez un ſilence trop rigoureux pour l'un & pour l'autre. Vos yeux m'ont ſi bien expliqué votre tendreſſe, achevez mon bonheur, & ne me laiſſez rien à deſirer*

Aprés bien des resolutions, & qui étoient trop langues pour une Espagnole, Chimene se détermina à écrire au Roi. Mais elle n'avoit pas assez de hardiesse pour lui donner son billet. Elle le tenoit dans sa main, avec un embarras qu'il étoit aisé de remarquer si on y eust pris garde. Le Roi s'en apperçût tout aussi-tôt ; & plein d'amour & de joye il s'appuya contre une tapisserie auprés de la Princesse de Salerne. Chimene étoit de l'autre coté, & avoit son bras passé derriere son dos, & dans sa main elle avoit son billet. Il fut aisé au Roi de le prendre. Il lui serra le bout des doigts en le recevant. Qui l'eust observée dans cet instant, on eust crû qu'elle eust fait une action bien terrible, tant elle étoit éperduë. Le Roi la remercia par un regard passionné,

& par une inclination de corps qui avoit du rapport à ce qu'il disoit à la Princesse de Salerne. Il se retira rempli d'esperance, & lut avec transport ce billet.

*Je vous aime, Seigneur. Il m'a esté cruel de le sentir, je trouve insupportable de le dire : Je vous aime ; mais depuis que je le dis, je prens du plaisir à sentir & à dire que je vous aime.*

Vous sçavez, Madame, que le Roi a l'ame tendre. Ainsi il vous est aisé de juger de plaisir qu'il ressentoit. Je puis dire qu'il ne souffroit plus de la rigueur de sa prison, depuis qu'il aimoit la jeune Infantalde, & qu'il s'en croioit aimé. Il étoit fort assidu auprés de la Reine de Portugal, parce qu'il y voyoit perpetuellement la personne qui le char-

moit. La Reine expliquoit ces empreſſemens à ſon avantage; & comme ce jeune Roi étoit d'une figure charmante, qu'il avoit toutes les qualitez brillantes & eſſentielles que l'on pouvoit ſouhaiter en un homme, le Connètable aimable & aimé avoit peine à tenir dans le cœur de la Reine, contre tant de raiſons qui lui parloient pour le Roi.

Les choſes en étoient là quand il arriva à la Cour une fille d'une beauté incomparable. Elle étoit à la Gouvernante des Pays bas, qui l'envoyoit à la Reine Eleonor pour être quelque temps avec elle, afin de voir les magnificences du mariage de l'Empereur. Voila ce que le public diſoit. Les plus fins croyoient que Marguerite n'avoit envoyé ſa favorite que chargée de quelque deſſein d'état : mais enfin les Cour-

tiſans éclairez découvrirent avec le temps, que Charles l'avoit aimée en Flandre, & qu'il pouvoit encore l'aimer en Eſpagne. On crut même que peut-être la Gouvernante ne l'ignoroit pas, & qu'elle donnoit cette legere complaiſance aux inclinations de l'Empereur ſon neveu. Quoi qu'il en ſoit, Vangeſte parut à la Cour, & on la trouva extraordinairement belle.

L'Empereur qui l'aimoit avec tendreſſe, fut ravi de la revoir; mais il ſe rendit maître des dehors, & ne laiſſa rien échaper qui découvriſt ſa paſſion. Il eſt le plus caché & le plus diſſimulé de tous les hommes, comme je vous j'ai déja dit. Jamais Prince n'a eu plus de penchant à l'amour. Il eſt idolatre du beau ſexe. Un portrait de la Reine de Navarre l'a rendu pendant

plus d'un mois amoureux de cette Princesse : ce fut lors qu'il rompit son mariage avec Madame Renée de France, & qu'il demanda avec tant d'empressement la Princesse de Valois. Mais ne l'ayant pû obtenir, il n'a voulu ensuite si obstinément se marier avec l'Infante Isabelle, que parce qu'on dit que c'est une beauté accomplie. Nous avons sçu depuis que Vangeste n'étoit venuë à Madrid que sur une jalousie qu'elle avoit euë de la Princesse d'Arragon, qu'elle avoit crû que l'Empereur aimoit.

Cependant cet homme si sensible à l'amour, sçait le cacher aussi bien que le panchant naturel qu'il a à la raillerie & à la joye. Il déguise ses inclinations galantes sous un maintien si froid & si severe, qu'on le croiroit à

le voir, l'ennemi des plaiſirs du Genre humain.

Comme ce n'eſt pas ſon hiſtoire que je raconte, je ne vous en dirai, Madame, que ce que je ſuis neceſſairement obligé d'en dire. Le ſoir même que ſa Maîtreſſe arriva, il en paſſa la plus grande partie dans ſa chambre; & l'heureuſe Vangeſte eut la ſatis-faction de voir ſon Amant & ſon Empereur, tendre & ſoûmis comme le ſont les autres hommes.

Vous croyez bien qu'elle ne fit pas une particuliere amitié avec la Princeſſe d'Aragon, ni avec Alphonſine : mais en revanche elle en eut une tres-forte pour Chimene de l'Infantalde. L'humeur & la perſonne de cette jeune fille luy plurent infiniment. Elle s'apperçût bien-tôt que ſon cœur étoit touché, & aprés une legere obſervation elle en con-

nut aussi le vainqueur. Cette conformité de fortune la lia encore davantage. Elle parla de ses remarques à la jeune Amante, qui troublée de ce que l'autre avoit découvert ses sentimens ; craignoit déja qu'ils ne vinssent à la connoissance de tout l'Univers. Vangeste la rassura, & lui promit son assistance. Elle lui demanda où elle en étoit avec le Roi. Chimene comprit à peine ce que cela vouloit dire. Enfin elle lui conta comme le Roi & elle s'étoient entendus avant que de se parler ; le peu de chosesqu'ils avoient eu occasion de se dire depuis plus de huit mois; & qu'ils s'écrivoient quand ils le pouvoient. Vangeste fit un grand cri d'étonnement, de voir une affaire si peu avancée depuis un si long-temps. Elle sçavoit qu'elles alloient plus viste en

Eſpagne ; elle demandoit inceſſamment s'ils ne s'étoient jamais vûs en particulier. Chimene diſoit que non, mais que le Roi le ſouhaitoit fort, & lui en écrivoit ſouvent ; qu'il la prioit de lui aider, mais qu'elle n'avoit jamais compris comme cela ſe pouvoit faire ; que depuis peu il avoit mis Pomperan dans ſa confidence ; qu'il ſçavoit les coutumes d'Eſpagne, & qu'il cherchoit tous les jours des moyens pour pouvoir les faire voir : mais que juſqu'alors tout lui avoit paru difficile & peu ſeur. Vangeſte rêva un peu, & fut quelque temps ſans parler. Vous me paroiſſez tres-diſcrette, lui dit-elle. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, je vous ſervirai mieux que Pomperan, & vous verrez vôtre Amant ſans nul riſque. Ah ? dit la jeune Chimene, qui

n'avoit garde de comprendre les conſequences d'un teſte à teſte amoureux : Vous me feriez voir le Roi, ma chere Vangeſte ! Si je lui parle un moment en ma vie, je ne me ſoucie plus de mourir. Quoi : je lui pourrois dire que je l'aime ! Je pourrois entendre de lui ces mots charmans : J'en mourrois de plaiſir, & le paſſage ſeroit court de la vie à la mort. Vous ne mourrez point, aimable Chimene, lui repliqua Vangeſte, & vous verrez le Roi. J'ai un Amant, continua-t-elle, auſſi bien que vous. Il m'aime, & je l'aime : mais il eſt plus heureux que vous, ni le Roi. Nous nous voyons quaſi toutes les nuits Ne me demandez pas qui il eſt ; je vous en dis aſſez pour le preſent. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la même facilité qu'il a

pour me voir, & de vous en fournir les moyens. En disant cela, elle lui presenta un passe-par-tout qui ouvroit toutes les chambres du Palais. Elle lui dit de l'envoyer par moi au Roi, & de lui mander qu'il eût une lanterne sourde, & qu'il se gardât bien de venir au quartier des Dames, mais qu'il convinst d'un lieu avec moi où elle se trouveroit à une heure de la nuit. Cette heure de la nuit effraya un peu Chimene : mais comme le fond de son cœur étoit plus pur que la lumiere du Soleil, rien ne lui parut difficile pour voir ce qu'elle aimoit si éperdument.

Vous voyez bien que Vangeste la servoit comme elle étoit servie : car l'Empereur la venoit voir de la sorte. Vangeste lui conseilla encore de lui

marquer le Cabinet de l'Aurore pour le lieu de leur rendez-vous, parce qu'il ne se trouvoit pas sur la route que l'Empereur tenoit quand il l'alloit voir.

Chimene me parla aussi-tost qu'elle le put, & me donna cette heureuse clef qui devoit rendre mon Roi si heureux. Je ne vous dirai point avec quel ravissement il la reçut. Il parut le soir si content chez la Reine, que tout le monde s'apperçut de sa bonne humeur. Chimene sçut qu'elle le verroit la nuit même. Elle donna une heure un peu avancée, parce qu'elle voulut attendre que tout fusse endormi au quartier des Dames. Le Roi estoit dans une impatience & dans des desirs extraordinaires. Il me retint à coucher dans sa chambre; comme cela m'arrivoit quelquefois,

Quand nous fumes tous deux ſeuls, je le vis équiper pour ſon voyage amoureux ; & prenant d'une main ſon paſſe-par-tout, & de l'autre ſa lanterne ſourde, il alla en Amant heureux où l'amour le conduiſoit.

Le Roi paſſa ſans nulle rencontre, comme il le ſouhaitoit, dans tous les lieux où il fut, & il arriva enfin à celui où ſon cœur étoit depuis quelques heures. Il tira ſur lui la porte du Cabinet de l'Aurore, & il connut bien qu'on ne l'y avoit pas devancé. Il referma ſa lanterne, & fut quelque temps à attendre, appuyé prés d'une table. Enfin il entendit ouvrir doucement une porte. Il touſſa, & fit les ſignes dont il étoit convenu, & s'approcha à pas lents vers la perſonne qu'il entendoit venir. Il avoit les bras étendus, il la tou-

cha bien-tôt ; & la toucher & l'embrasser fut la même chose. Il étoit si transporté, que je ne suis pas capable de le bien dépeindre : mais je vous dirai que la personne qu'il tenoit ainsi étroitement, fit tourner une lanterne sourde qu'elle avoit, & qu'à sa lumiere le Roi reconnut que c'étoit l'Empereur qu'il embrassoit. L'Empereur parut fort surpris de voir là le Roi. Jamais étonnement n'a été semblable au leur. Le Roi se crut trahi, ou que du moins il ne verroit pas cette nuit-là son aimable Maîtresse. Pour l'Empereur, il ne sçut que penser. Il regardoit cette avanture comme un enchantement, qu'un Roi captif fust libre á ces heures-là, & Maître, pour ainsi dire, dans son propre Palais. Il recula deux pas en arriere. Que vois je, dit-il ? que

que vois-je? Vous Seigneur en ce lieu-ci? Et qu'y venez-vous faire? J'y viens chercher la mort, lui dit le Roi en s'asseyant sur une chaise, puisque je suis assez malheureux pour vous rencontrer.

L'Empereur rêva queques momens, & ramassant avec beaucoup de promptitude tout ce qui lui vint dans la tête, il connut bien que l'amour seul causoit les démarches du Roi. Si bien que s'égayant tout d'un coup le visage : Mon prisonnier, lui dit-il d'un ton de plaisanterie, vous en voulez à la liberté des autres. Mais sans vous donner tant de peine, mettez-moi de vôtre confidence, je m'engage à vous livrer la beauté que vous cherchez. Ah! Seigneur, ne raillons point, lui dit le Roi qui étoit au desespoir, & qui

craignoit que Chimene ne vinſt dans ce fatal Cabinet. Ramenez-moi dans ma priſon. Achevez vôtre heureuſe courſe : car je vois bien que c'eſt pour vous, que l'amour reſerve ſes douceurs.

L'Empereur vit un air ſi triſte dans le viſage du Roi, que tout d'un coup il s'imagina que c'étoit Vangeſte qui lui étoit infidelle. Cet accés ſi facile dans ſes appartemens, cet équipage pareil au ſien, tout cela fut aſſez fort pour lui faire venir cette cruelle penſée. Si bien que regardant le Roi d'une maniere fort ſerieuſe : Au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, ne nous regardons point comme ſuſpects l'un à l'autre. Dites-moi qui vous aimez. Ne m'en faites pas un miſtere, je vous engage ma parole d'honneur, qu'hors une

ſeule perſonne je vous ſervirai en ſincere ami, & que j'abregerai utilement les difficultez que vous avez à vous voir. Ces mots que l'Empereur lâcha avec impetuoſité, porterent le même trouble dans l'ame du Roi. Comme rien à ſes yeux n'étoit plus aimable que Chimene, il alla s'imaginer que l'Empereur l'aimoit auſſi, & que c'étoit elle ſeule qu'il vouloit excepter : Ah Seigneur s'écria-t'il, que vous m'êtes fatal en toutes choſes ! L'Empereur lui alloit répondre, quand il entendit un petit bruit. Il referma ſa lanterne, & alla où il l'avoit entendu. Il s'arrêta en conjecturant qu'une perſonne qui avoit marché s'étoit auſſi arrêtée. Le Roi étoit ſur ſa chaiſe, réſolu d'en venir à toute extrémité avec l'Empereur, & il ſe levoit ſans ſçavoir ce qu'il al-

loit faire, quand l'Empereur aussi troublé que lui demeura immobile à sa place. Mais enfin une voix craintive & basse le fit revenir à lui. Est-ce vous, lui dit-on, mon cher Prince? L'agitation de l'Empereur étoit si grande, que ce son de voix lui parut être celui de Vangeste ; si bien qu'ouvrant sa lanterne avec precipitation, il vit avec beaucoup de joye que ce ne l'étoit pas ; & Chimene lui parut si belle & si charmante, qu'il fut contraint d'avoüer en lui-même que le bonheur du Roi étoit grand. Cette jeune creature pensa mourir en reconnoissant le visage terrible de son Empereur. O Ciel ! s'écria-t'elle, quel méconte ! elle se laissa tomber à demi morte sur des piles de carreaux dont tout ce Cabinet étoit plein.

L'Empereur revenu & de sa jalousie & de sa surprise, rit de la peur de cette pauvre fille; & se tournant vers le Roi d'une façon toute gaye : Venez, Seigneur, venez, lui dit-il, Chimene a besoin de vôtre secours. Je repasserai dans quelques tems pour voir si elle aura repris ses esprits. Je vous laisse le soin, continua-t'il plaisamment, de la ranimer.

L'Empereur le quitta & alla trouver Vaugeste : vous jugerez tout à l'heure lequel des deux fut le plus heureux du Roi ou de lui.

Mais avant de passer outre, je vous dirai ce qui avoit causé leur rencontre. Je vous ai fait entendre que Charles alloit presque toutes les nuits trouver Vangeste & comme il y alloit ce soir-là, il avoit entendu Chi-

mene, qui ayant été impatiente de se trouver au rendez-vous avec le Roi, en devançoit l'heure. L'Empereur crut qu'il y avoit encore quelques Dames qui n'étoient pas retirées. Il se jetta dans un Coridor, & résolut d'aller attendre quelque tems dans le Cabinet de l'Aurore. Chimene de son côté ayant eu peur que quelque personne dans leur quartier ne fût point encore couchée, étoit retournée sur ses pas dans son appartement.

A peine l'Empereur fut-il sorti; que le Roi se voyant seul avec son aimable Maîtresse, posa sa lanterne à terre pour avoir le plaisir de la considerer. Il la vit sans aucun sentiment, couchée sur des carreaux. Il se mit à genoux auprés d'elle, & tâcha en toute maniere de la faire revenir. Il l'appelloit, il la tenoit entre

ſes bras, il étoit qúaſi mort lui-même. Enfin une voix ſi cherie lui fit ouvrir ſes beaux yeux. Elle les tourna d'abord vers le Ciel d'une façon toute languiſſante ; enſuite les baiſſant ſur le Roi, ils furent dans un moment tous noyez de ſes larmes. Ce Monarque éperdu les recueillit precipitemment avec ſa bouche. Il la preſſa tendrement ſur ſes beaux yeux : mais Chimene le repouſſant, & reprenant toutes ſes forces, ſe releva ; & s'aſſeyant ſur ces carreaux: Que faites-vous, Seigneur, lui dit-elle? Oubliez-vous que c'eſt Chimene qui vous aime, qui veut bien ſe trouver ſeule avec vous, & qui n'a pas crû trouver aucun peril? Vous m'aimez, lui dit le Roi,& vous me faites de la reſiſtance ? Non, Chimene, on n'aime pas ainſi ; & lors voulant lui donner

quelque marque emportée de passion : Arrêtez-vous Seigneur, lui dit-elle, ou ma voix va reveiller tout ce qu'il y a dans ce Palais. Je ne suis pas venuë ici pour combattre, & pour mesurer mes forces avec les vôtres. J'ai cru que mon cher Prince seroit content de tout ce que je puis pour lui; je n'avois pas préveu qu'il dust avoir une autre volonté que la mienne. Joüissons innocemment du plaisir de nous voir sans témoins, & de nous dire tout ce que l'amour nous a fait si tendrement sentir. Le Roi qui n'étoit pas content d'un entretien si frivole, l'interrompoit à chaque mot par une action d'amour. Il lui baisoit la main, les pieds; il lui embrassoit les genoux, & se servoit en desordre de toutes ces expressions vives qui marquent si bien la

grandeur de la paſſion. Mais Chimene lui reſiſtoit, & faiſant couler de nouvelles larmes de ſes yeux : Je me ſuis bien trompée, diſoit-elle, d'un ton tendre & mécontent. Je croyois être aimée, & être aimée d'une maniere auſſi parfaite que je vous aime. Helas ! que ne va point penſer l'Empereur ? Il me croit du caractere des autres femmes. Il a raiſon, pourſuivoit-elle, & l'action que je fais n'a qu'une apparence criminelle. Vous le ſçavez, Dieu tout-puiſſant, reprenoit-elle, vous le ſçavez, & s'il n'y avoit pas autant de pureté que d'amour dans l'intention qui m'a conduit ici. Je ne ſçavois pas le danger qui s'y trouve. Mais, Seigneur, il ne n'importe que l'Empereur ne me rende pas juſtice, pourveu que la perſonne que j'adore connoiſſe

le fond de mon cœur, où l'amour & l'innocence regnent également. Mais, ma divine Maîtresse, lui disoit le Roi en lui serrant la main, comment puis-je croire que vous m'aimez, si vous m'en refusez la moindre marque? Eh ne comptez-vous pour rien ce que je suis presentement, lui répondit-elle? Je suis seule au milieu de la nuit avec vous; je hasarde ma gloire, & je l'ai perduë, reprit-elle, auprés de mon Empereur & de mon Maître. Je vous sacrifie de bon cœur ce qu'il en peut croire: mais vous, mon cher Prince, ne faites pas d'injustice à mon amour. Ne perdons point le tems, disons-nous tout ce qu'il nous a fait souffrir à l'un & à l'autre. Abandonnons-nous à la joye de nous voir, goûtons-en les charmantes douceurs. Elle s'animoit

en disant ces paroles, parce qu'elle suivoit naturellement la tendresse de son cœur. Le Roi en fut touché, & espera qu'il en pourroit tirer quelque avantage. Il la regardoit d'une maniere passionnée, elle y répondoit. Enfin il tourna sa lanterne, & crut que l'obscurité lui seroit favorable. Mais s'il fut plus hardi, elle devint encore plus timide, ou plûtôt elle fut plus conrageuse à repousser les tendres caresses du Roi. Ouvrez vôtre lanterne, Seigneur, lui dit-elle. Ne me privez pas du seul plaisir que je puis avoir avec vous, aprés celui de vous entendre. Eh quoi, poursuivit-elle aprés avoir été obeïe, ne serois-je pas en pleine assurance avec vous dans le fond des deserts? Qu'aurois-je à craindre? Vous êtes le gardien de ma gloire. Mon cher

Prince continuoit-elle, lui voyant un air peu satisfait, ne m'affligez pas de cet air qui me glace & qui m'èpouvante. Non, Madame, lui dit le Roi, je ne vous tourmenterai plus. Ma presence vous est importune, retournez si vous le voulez dans vôtre appartement, vous n'aurez plus à souffrir d'un Prince que vous haïssez, & qui meurt pour vous. Moi vous hair, s'écria t'elle ! Ah ! Seigneur, je vous adore ; & p'ût à Dieu que vous m'aimassiez de la maniere que je vous aime ! Pendant qu'elle parloit ainsi le Roi s'étoit levé, & se tenoit debout contre la table les deux bras croisez sur son estomach ; & la tendre Chimene le regardant avec des yeux capables de le faire mourir d'amour ! Mon cher Roi, lui disoit elle, voulez-vous ma vie ?

je ſuis prête à vous la donner, Ecoutez la raiſon. Finiſſez cette froideur, ou je vais mourir dans ce moment même. Ses larmes lui ôterent en cet endroit la parole. Ses ſanglots étoient ſi frequens, & la violence de ſa douleur ſi terrible, que le Roi tout attendri fut ſi émeu que les larmes coulerent inſenſiblement ſur ſes jouës. O miraculeuſe vertu s'écria-t'il auſſi! Je me rends, tout eſt adorable en Chimene. Pardon, ma belle Maîtreſſe, lui dit-il, en ſe rejettant à genoux: Pardonnez à un malheureux, à qui vos bontez étoient ſi neceſſaires, qu'il va mourir puiſqu'il n'a pû vous toucher.

Comme le Roi en étoit-là, l'Empereur ſe montra à leurs yeux. Il étoit dans le Cabinet il y avoit déja quelque temps: mais ils n'étoient pas en état ni

l'un ni l'autre de s'en appercevoir. Ce Prince fut ſurpris de les trouver de la ſorte, ſurpris de ce qu'il voyoit, & plus ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Roi tourna la tête de ſon coté d'une maniere toute triſte. Chimene n'eut pas la force de ſe lever. Eh quoi Seigneur, lui dit l'Empereur ! n'avez-vous pas mieux employé le temps ? Sa vertu eſt inébranlable, lui repliqua le Roi. Elle m'a vaincu, mais elle m'a deſeſperé. Ah Chimene ! lui dit l'Empereur, eſt-ce ainſi que vous traitez mon frere? & avez vous ſi peu d'amitié pour moi, que vous me mettiez en état de vous faire des reproches: Seigneur, lui dit-elle en ſe levant, je ne ſçaurois vous répondre, pardonnez mon deſordre. Elle tenoit ſon mouchoir ſur ſon viſage, elle l'ôta en paſſant prés

du Roi ; & lui tendant la main, en la lui ſerrant : Adieu, lui dit-elle, vous ſçavez bien que je vous aime, aimez-moi encore ſi vous voulez que je vive. Elle paſſa vîte, & s'en alla aprés ces paroles, & l'Empereur demeura auſſi interdit que le Roi étoit affligé.

Il le ramena dans ſa Chambre, où je fus merveilleuſement étonné de les voir encore enſemble. Vous avez été plus heureux que moi, Seigneur, lui dit le Roi, en tâchant de ſoûrire, il eſt juſte que vous vous alliez repoſer. L'Empereur entroit dans ſon chagrin, & il lui dit qu'il vouloit en parler avec lui. En effet il fut encore plus d'une heure auprés de nous ; fort étonné de la vertu de Chimene dans une auſſi grande tendreſſe qu'étoit celle qu'elle reſſentoit pour le Roi.

Elle parut fort mélancolique le lendemain chez la Reine Eleonor ; & quand elle vit entrer le Roi, elle eut autant de confusion que si elle n'eust pas été la plus sage personne du monde. L'Empereur lui parla beaucoup pour le Roi,& voulut l'engager à le voir la nuit suivante : mais cette modeste personne s'en défendit avec fermeté. Elle dit à Charles qu'elle aimoit trop le Roi pour vouloir s'exposer à l'aimer moins. Voila toute la réponse qu'il en put tirer. Le Roi parla lui-même, il n'obtint rien. Il la conjura d'accorder ce qu'on lui demandoit, & lui jura avec mille sermens, qu'il ne manqueroit jamais de respect pour elle : mais toutes ces assurances ne changerent pas sa résolution ; elle lui dit qu'elle ne se rencontreroit jamais

avec lui ſans témoins.

Elle fut encore pluſieurs jours importunée par eux, & même par Vangeſte que Charles en avoit priée, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la reſiſtance de cette jeune fille, elle qui n'en oppoſoit pas une ſemblable à l'amour de l'Empereur. Chimene lui avoüa qu'elle ne ſe ſeroit point trouvée à ce rendez-vous ſi elle euſt prevû que les choſes s'y fuſſent paſſées de la ſorte : tant il eſt vrai qu'une ame pure n'imagine pas ſeulement ce qui la peut mettre en quelque haſard quand la bonne foi la conduit.

Le Roi ne ſe laſſoit point de prier, elle lui écrivit les plus touchantes lettres du monde, elle ne perdoit pas une occaſion de lui montrer ſa tendreſſe, mais elle ne voulut plus de rendez-

vous. Vangeſte qui étoit touchée de l'état pitoyable dans lequel le Roi vivoit, propoſa à Charles de faire venir le Roi la nuit chez elle avec lui. Chimene conſentoit de le voir de cette ſorte, mais l'Empereur toûjours caché ne voulut pas que le Roi ſçut ſes amours, & ne ſe pût reſoudre à le ſoulager par ce moyen-là.

De ſorte, Madame, que le Roi accablé de la rigueur de ſon impitoyable Maîtreſſe, tomba dans une langueur qui degenera bien-tôt en une dangereuſe maladie. Tout le monde craignit pour ſa vie, & elle fut en un ſi grand danger, qu'on aprit que la Reine de Navarre qui étoit pour lors la Ducheſſe d'Alençon, alloit venir, ayant obtenu tous ſes ſauf-conduits de l'Empereur, qui ne fut pas marri de

voir une ſi belle perſonne. Mais la veille de ſon arrivée, on crut abſolument que le Roi mouroit. Les apparences d'auſterité vont ſi loin en Eſpagne, que la Reine de Portugal qui envoyoit vingt fois le jour ſçavoir de ſes nouvelles, n'oſa jamais y aller elle-même.

L'Empereur qui étoit allé faire un petit voyage à Tolede, revint bruſquement ſur ſes pas, & alla voir le Roi, juſtement dans le tems de l'arrivée de la Ducheſſe d'Alençon. Je ne vous dirai point les honneurs qu'on lui rendit, il ſuffit de vous dire qu'elle parut comme un ſoleil qui rêpand ſa lumiere. Tout brûla de ſes feux ſi beaux & ſi nobles. L'Empereur fut frapé & touché d'une paſſion extraordinaire, il n'y eut point de cœur qui ne fût émeu; & ſi on vouloit dire la verité, il

n'y eut gueres d'amans qui ne devinssent infidéles.

Aprés les premieres civilitez qu'elle rendit à l'Empereur, qui avoit été au devant d'elle, elle demanda avec empressement qu'on lui fît voir le Roi son frere. L'Empereur l'y conduisit lui-même, & à peine la Princesse avoit-elle mis le pied dans la chambre du Roi, qui avoit voulu être debout pour la recevoir, qu'elle quitta l'Empereur, & courut se jetter entre les bras de ce cher frere, avec de si grands transports de joye, de tendresse & de pitié, qu'elle en causa à tous ceux qui la consideroient. Le Roi la reçut en pleurant ; & il eut besoin que le Connêtable le soutint tant il étoit foible. On n'entendoit que les noms de frere & de sœur; car dans cet état la Duchesse observoit moins son

respect, qu'elle ne suivoit les mouvemens de sa tendresse.

L'Empereur les laissa seuls, & fit une profonde reverence à la Duchesse en l'assurant qu'elle étoit plus Maîtresse que lui-même de tout ce qui étoit à lui. Je passe les caresses du Roi & de sa sœur, & tout ce qu'ils se dirent, parce que ce n'est que l'histoire des amours de ce Prince que je me suis engagée de vous apprendre.

Je vous dirai donc que Charles ayant revû le soir la Princesse, ne songea plus qu'à l'aimer, & à s'en faire aimer. Pour cet effet, il prit dans un instant un esprit de complaisance pour le Roi, & sans plus aimer Vangeste, & par consequent ne se souciât plus que le Roi sçut qu'il étoit bien avec elle. Il prit un pretexte de politique avec cette

fille, & dés la nuit même il alla avec elle & Chimene dans la Chambre du Roi. Il ne dormoit pas encore, il fut étonné de voir l'Empereur relever un pavillon de drap d'or qui couvroit son lit. Il lui presenta Chimene. Voila cette belle personne, Seigneur, lui dit-il, qui vient aider la Princesse vôtre sœur, afin de vous faire reprendre bien-tôt vôtre santé. Il la laissa en disant cela ; & Vangeste aprés avoir salué le Roi, fut s'asseoir avec l'Empereur dans les derniers sieges de la ruelle. La tendre & timide Chimene se mit à genoux en s'apuyant sur le dit du Roi ; il fut troublé de sa veuë, & ne la vouloit pas souffrir en cette posture : mais elle sans l'écouter, & sans essuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, lui prenant une main avec les sien-

nes : Vous vouliez donc mourir, lui diſoit-elle. Mon Roi croyoit-il mourir ſans moi ? Helas ! Madame, lui répondoit-il, m'aimez-vous aſſez pour conſentir que nous vivions enſemble ? Oüi, lui dit-elle, ſi vous pouvez vous accommoder de la maniere dont je veux être aimée. Songez à vous guerir, à épouſer la Reine Eleonor, & à vous redonner à vos peuples qui languiſſent aprés la preſence de leur grand Roi. Mais ſuivrez-vous la Reine Eleonor, lui dit ce Prince ? Voudrez-vous venir avec elle regner plus qu'elle dans mes Etats ? Le Ciel ſçait, aimable Chimene, ſi je ne regarde pas avec horreur une alliance qui me donne à une autre. Si j'étois libre, je ne dis point que je ne ſerois jamais qu'à vous. Nous ſommes des miſerables qui ne dépendons pas

de nous. Victime de nos peuples, nous leur ſommes toûjours ſacrifiez : mais tout ce que je puis vous jurer, c'eſt que ſi j'étois maître de mes actions, ne pouvant étre à vous, vous ne me verriez jamais à une autre. Je ſçai trop, lui dit elle, l'obſtacle qui nous ſepare. Je ſçai que vous ne pouvez vous abbaiſſer juſqu'à moi; mais permettez moi, Seigneur, de m'élever juſqu'à vous, en vous donnant mes conſeils. Vous voyez qu'ils ſont déſintereſſez, pourſuivit-elle en ſoupirant, & voulant neanmoins ſourire : mais vôtre Chimene vous veut paroître en tout digne de l'honneur que vous lui faites.

L'Empereur hauſſa la parole en cet endroit, & l'adreſſa au Roi. Sa converſation fut un moment generale, aprés cela il ſe retira,

retira, & emmena Vangeſte & Chimene.

Dés le lendemain il parut un grand amandement dans la ſanté du Roi, on l'attribua à la veuë tant deſirée de ſa chere ſœur.

Cette Princeſſe loüa fort la beeauté de la Princeſſe d'Aragõ, celle de la Princeſſe de Salerne, & celle de Chimene : elle leur faiſoit bien des careſſes, les ayant toûjours avec elle. Enfin elle leur donna cent témoignages d'amitié. Elle ne fut pas longtemps à connoître la paſſion du Roi ſon frere pour Chimene. Elle lui en parla, & prit pour elle une eſtime extraordinaire. Elle lui propoſa, connoiſſant ſa vertu, de la mener en France, & qu'elles ne ſe ſepareroient jamais l'une de l'autre. Mais Chimene toûjours fidelle à ſa gloire, reçût la propoſition de la Prin-

cesse avec respect, elle lui dit que la passion que le Roi avoit pour elle, & l'attachement qu'elle osoit avoüer qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoit pas d'accepter une honneur qu'elle auroit acheté de sa propre vie.

La Duchesse d'Alençon lui trouvant tant d'esprit, de raison & de sagesse, lui confia l'état des affaires du Roi, & la pria de l'aider à finir ces traitez avec l'Empereur. Mais ma Princesse, lui dit Chimene, si un de ces traitez dépend de vous, si l'intention de l'Empereur est de vous faire Imperatrice, il ne faudra pas que je vous suive en France; & je pourrai vous donner tous les momens de ma vie à Madrid. A Dieu ne plaise, dit Madame d'Alençon en rougissant, que je fasse ce tort à l'Infante Isabelle, Non ma chere

Chimene, je ne regnerai point en Eſpagne, mon deſtin m'appelle ailleurs.

La Princeſſe paſſa quelque temps avec ſon frere à traiter elle-même toutes les negociations. Elle refuſa le principal article qui étoit ſon mariage avec Charles. Toute la terre a ſçû que cet Amant impetueux voyant le terme de ſon ſauf-conduit prochain, la vouloit retenir ſi elle l'eût paſſé d'une heure ſeulement. La Princeſſe en fut avertie, & elle s'en alla, ou pour mieux dire elle prit la fuite de la maniere precipitée que perſonne n'a ignorée.

Le Roi qui ſouffroit de la miſere de ſes Sujets qui ne reſpiroient qu'aprés ſa preſence, qui étoit preſſé par la Regente d'accomplir ſes traitez, qui ſe reſſouvenoit de tout ce que la Du-

cheſſe d'Alençon lui avoit dit, & qui étoit continuellemenr ſollicité par Chimene, qui vouloit qu'il les executât en grand Roi, & comme tel qu'il ſe rendit à ſes peuples, ſe reſolut enfin de bonne foi à les executer. Il fut donc queſtion de fiancer la Reine de Portugal la veille de ſon départ. Il eut ſur cela une converſation fort tendre avec la poſſionnée & genereuſe l'Infantalde que je ne vous redis point, parce que ce diſcours n'eſt déja que trop long. Je vous apprendrai ſeulement que toute la Cour ſe preparoit à ce grand jour avec une pompe extraordinaire; chaque perſonne ne ſongeoit qu'à ſon ajuſtement, & on ne parloit que de la magnificence des habits de Chimene.

Enfin le Roi fit cette action ſolemnelle de bonne grace &

en donnant la main à la Reine de Portugal, il perça des yeux toute l'aſſemblée pour chercher Chimene, & l'aſſurer par un regard que le cœur ne ſuivoit pas la main : mais il ne la vit pas. Il tourna la tête de tous côtez ; & jettant les yeux ſur l'Empereur, il remarqua de l'inquietude ſur ſon viſage, & de la douleur dans celui de Vangeſte. Il acheva pourtant la ceremonie ſans marquer trop d'embarras. Il repaſſa chez lui le plûtôt qu'il le puſt pour m'envoyer ſçavoir des nouvelles de Chimene. On me dit qu'elle s'étoit trouvée mal. L'Empereur évita de parler au Roi ; mais le ſoir comme il étoit rétiré, il entra dans ſa chambre avec un viſage fort triſte : Il lui dit, que ſans qu'il en eût rien ſçu Chimene s'étoit miſe dans un Convent. Le Roi

pensa tomber de ſon haut à ces paroles, & un homme ayant dans ce moment demandé à lui parler, il lui preſenta un paquet de la part de Chimene. Le Roi le prit & le décacheta ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il y trouva une boucle de ſes cheveux. Cette veuë le fit friſſonner & pâlir, &, voyant une lettre il la lût avec precipitation, mais non pas ſans s'interrompre par de frequents ſoupirs. Elle étoit telle.

## AU ROI DE FRANCE.

*Je prends congé de vous, Seigneur, & je vous écris de ce même Palais où nous ſommes encore tous deux, & dont nous allons tous deux partir. Les routes que nous prenons ſont bien differentes; vous allez en France porter la joie & l'amour dans tous les cœurs de vos Sujets. Vous allez*

*demain donner la foi à une Reine à qui vous vous donnerez ensuite. Ah! Seigneur, avez vous dû penser que je pusse voir un si triste spectacle? En donnant la main à Eleonor, vous donnez le dernier coup à ma vie. Pourrai-je vivre, bon Dieu! & vous voir entre les bras d'une autre? Vous me direz peut-estre, Seigneur, que c'est moi-même qui vous ai conseillé ce funeste mariage. Eh! Seigneur, ne sçavez-vous pas que je fais toûjours impitoyablement ce que ma gloire me demande? Je n'en ai pas moins souffert dans ces penibles occasions. Je puis dire que je vous rends à vostre liberté, à vostre patrie, à vos peuples: & ce qui passe toutes les cruautez, que je vous donne une épouse. Ie n'avois pas pretendu à cet honneur. Peut-être aurois-je bien voulu qu'il ne fust jamais tombé sur personne. Aucune vision ne m'a passé dans la teste sur cela; mais il n'y a*

*pas moins eu d'extravagance dans mes chimeres. j'ai desiré cent fois que vous ne fussiez qu'un simple Chevalier. En cet état j'aurois fait pour vous plus que vous n'auriez fait pour moi. dans celui où vous êtes. Quelle idée, helas ! elle me flatte encore dans ce moment ; & je ne vois dans le reste de mes pensées que de l'horreur & du desespoir. Si je vis quand vous ferez la ceremonie de vostre mariage, ce sera ponr passer le reste de ma vie dans un lieu austere. Des pointes de fer affreuses, herissées ,terribles vont être entre vous & moi. Là livreé à la rigueur de mon amour ,je ferai mille efforts inutiles pour le soumettre à celui qui demande les cœurs. Mes larmes , mes sanglots font trembler ma main. Mon imagination se trouble , je ne pnis plus écrire. Je ne sçai ce que je dis. Adieu, Seigneur. Le peu de vie qui me reste ne se soutiendra que par*

*mes souvenirs. O souvenirs charmans que ferez-vous de moi ? que ferai je de nous ? Je perds la raison. Adieu, Seigneur, pour la derniere fois.*

Aprés la lecture de cette lettre, le Roi tomba de son haut pâle & transi. Nous accourumes à son secours, sa foiblesse dura long-temps ; & quand il en sortit ce fut pour faire des regrets si tristes, que la cruauté même en auroit été attendrie. Je passe cet endroit, il est encore épouvantable à ma memoire. Le Roi demanda à voir Chimene, mais on lui dit qu'elle avoit supplié qu'on l'avertît que ce desir seroit inutile. Aprés bien des instances qu'il fit pour cela, la Superieure de ce Monastere, où il alla avec l'Empereur, mais où il ne voulut pas qu'il se servît de

ſon autorité, il prit la reſolution de partir & de quitter un lieu où il avoit eu des douleurs ſi ſenſibles. Il fit donc ſes adieux à l'Empereur & à la Reine de Portugal, & ſe rendit avec aſſez de diligence ſur les bords de la riviere de Bidoſſa, où les ôtages ſe donnerent, & où l'échange ſe fit. Le Roi ne reſpiroit nullement l'air de la liberté. Il avoit une profonde mélancolie, qu'on attribuoit à la longueur de ſa priſon; & il ne ſortit point de cet état afreux quand il vit la Regente à Bayonne. La ſeule ſatisfaction fut de conter ſon avanture à ſa chere ſœur, & de parler avec elle de la vertueuſe & tendre Chimene. Il acheva ſon voyage comme il pût; car il ſe faiſoit une violente contrainte pour ſe montrer plus gai à ſes peuples, dont les cœurs voloient

par tout au devant de lui,& fai. ſoient voir un zele & un amour que ſes qualitez heroïques meritoient bien.

Vous vous ſouvenez, Madame, qu'il arriva un jour un demêlé entre deux Amans de l'aimable Helli, qui étoit depuis peu à Madame la Regente. Ce demêle fit un grand éclat. Le Roi en fut informé comme les autres. Cette fille eſt d'une beauté ſi agréable, comme vous le ſçavez, qu'on ne peut aſſurément rien voir de plus charmant. Le Roi ne l'avoit pas ſeulement remarquée; ce qu'on diſoit alors fit qu'il la voulut voir, & qu'il lui parla. Il fut ſurpris de ne s'être pas apperçû qu'elle avoit les regards de ſa chere Chimene, & quelques-uns de ſes traits. Il loüa ſa beauté, & la conſiderant avec attention, il ſoupira. Depuis ce jour-là, il

lui parla ſouvent, & les Courtiſans crurent qu'il l'aimoit. Ce bruit n'a point ceſſé. Mais il eſt conſtant que le Roi n'a regardé long temps en elle que la reſſemblance qu'elle avoit avec Chimene. Il eſt vrai que preſentement je crois qu'Helli peut y avoir beaucoup de part, ſoit à cauſe de Chimene, ſoit par ſes propres charmes. Il eſt conſtant qu'il l'aime. On m'a dit depuis que je ſuis ici, qu'on s'apperçût de cet attachement à cent petites choſes qui ſe paſſerent aux noces de la Reine de Navarre. Cette fille a mille charmes. On droit qu'elle a de la tendreſſe pour le Roi; & il eſt à croire que ſa complaiſance lui promet plus de douceur qu'il n'en a reçû de la vertueuſe & infortunée Chimene.

Pomperan finit de la ſorte les

avantures de la priſon du Roi ; on lui avoit donné une attention entiere, & la Ducheſſe d'Etouteville êtant encore émeuë de la triſte fin de Chimene : Je n'euſſe jamais crû, dit-elle, être attendrie au point que je le ſuis. Je chercherois au bout du monde une perſonne du caractere de Chimene pour en faire mon amie. Il faut qu'elle vous ait fait une grande impreſſion, reprit la Princeſſe, puiſque vous dites une pareille choſe. Je ſuis trop heureuſe de n'avoir pas été en Eſpagne avec la Reine, continua Madame de Sancerre, je l'aurois infailliblement aimée, & je ſerois au deſeſpoir de ſon malheur. Jugez donc de ma douleur, interrompit Madame de Caumont, en ôtant ſon mouchoir de deſſus ſes yeux qui étoient tous remplis de larmes. Je l'ai veuë, je l'ai

aimée. Je me la repreſentai vivement dans ſa tendreſſe & dans ſa vertu ; & en admirant ſon courage, je plains tout-à-fait ſa deſtinée. J'en ai encore le cœur ſerré de triſteſſe, dit le Comte de ſaint Pol. Une perſonne qui ſçavoit ſi bien aimer devoit être moins malheureuſe. Auſſi ne l'auroit-elle pas été, reprit la Princeſſe, ſi elle eût aimé un autre homme que le Roi. Un Amant dont le rang auroit plus approché du ſien, auroit lié ſa fortune à la ſienne, & leur amour n'eût pas manqué d'être ſatisfait. Si j'étois capable d'aimer une perſonne née dans le peuple, reprit le Prince Hercule, & qu'elle eût pour moi des ſentimens pareils à ceux de Chimene, je ſerois heureux de lui don. ner de l'élevation. Je lui donnerois tous les momens de ma

vie, & ceux que je passerois sans elle, me seroient affreux. Je ne pardonne pas au Roi Je sçai bien que les Rois ne sont pas comme les autres hommes; qu'ils ont des maximes ausquelles ils sont assujetis : mais j'eusse sacrifié Eleonor, tout le Portugal & Charles-Quint lui-même, s'il l'eût fallu. La Princesse Renée sourit du petit emportement du Prince de Ferrare; & ayant envoyé sçavoir des nouvelles de la Reine, on lui dit qu'elle reposoit. Elle voulut prendre ce temps-là pour aller à la promenade ; elle envoya chercher les Princesses Espagnolles, qui se rendirent auprés d'elle, & toutes les Dames qui étoient dans sa chambre l'accompagnerent avec plaisir.

Madame de Sancerre avoit fait une partie dés le matin pour aller voir une de ses belles-sœurs qui

étoit indiſpoſée, & qui demeuroit en une belle maiſon prés de Meulan. La Princeſſe de Salerne avoit été bien-aiſe de faire ce petit voyage avec elle. Et comme elle prevoyoit que ſelon toutes les apparences elle paſſeroit ſa vie en France avec le Prince de Melphe, qui s'étoit abſolument engagé avec le Roi, elle avoit deſſein de lier une particuliere amitié avec Madame de Sancerre, étant déja tres-unie avec Madame de Caumont qu'elle avoit vuë en Eſpagne. Quoique cette Princeſſe fût fort gaye, elle étoit tres-reſervée à ſe lier dans les nouveaux commerces. Elle n'aimoit pas facilement : mais ſe trouvant une grande inclination pour Madame de Sancerre, elle n'étoit pas fâchée de ſuivre ſon penchant.

Elles allerent donc toutes deux

dans l'équipage de la Comteſſe, & partirent ſans aucune ſuite. Aprés avoir été quelque temps dans le bois, elles tournerent du côté de la riviere en s'entretenant de toutes les perſonnes de la Cour, Alphonſine deſirant avoir quelque connoiſſance d'un lieu où elle alloit demeurer pour toûjours. Enſuite elles parlerent de la Reine à laquelle elles étoient fort attachées toutes deux. Son mal les inquietoit. Elles raiſonnerent ſur l'obſtination de ſon malheur, & ſur celui du Connêtable. Ils ont l'un & l'autre une étoile bien cruelle, dit la Princeſſe de Salerne. Je ne pardonne point à la Reine d'avoir crû ſi legerement qu'il vouloit épouſer l'Infante Iſabelle. Quoi que l'artifice de ſes ennemis fut bien mené, je ne me ſerois jamais piqué de vou-

loir faire le premier pas vers l'inconſtance, & j'aurois veu la feſte des Nôces du Connêtable avant que de penſer à l'appareil des miennes. Je ſuis de vôtre avis, reprit Madame de Sancerre, mais la choſe eſt faite. Et ſi vous voulez faire quelque conſideration ſur tout ce qui leur eſt arrivé, vous verrez qu'ils ont été comme entraînez à toutes leurs infortunes par une puiſſance plus qu'humaine, qui fait bien voir que l'eſprit, la prudence & le courage échoüent contre les decrets du deſtin. Mais, dit Alphonſine, la Reine voit bien maintenant que le Duc étoit fidele ; & puis qu'elle vient de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, pourquoi refuſe-t-elle de le conſoler, & d'adoucir ſa peine par quelques bõtez qu'elle devroit bien avoir ?

Elle s'arme d'une rigueur affreuſe pour lui, & cruelle pour elle : car enfin ſon mal ne vient que des éforts qu'elle ſe fait à contraindre une douleur veritable, & qu'elle reſſent vivement. N'a-t-elle pas parlé au Marquis du Guaſt & à Pomperan, repartit Madame de Sancerre ? Peut-être que nous la ferons reſoudre à écrire au Duc de Bourbon. Je ſçai un ſecret, reprit Alphonſine, que je voudrois que vous ſçuſſiez, & je crois que je ſuis reſoluë à vous le dire.

Comme elle en étoit-là, & qu'elle alloit pourſuivre & découvrir à la Comteſſe de Sancerre ce qu'elle croyoit lui devoir apprendre ; elle en fut empêchée par l'attention qu'elle eut à conſiderer deux femmes qui couroient avec une grande legereté. Elles étoient hors de

leur route, mais une de ces personnes ayant tourné la tête, & les ayant apperçûës, elle tourna aussi-tôt ses pas de leur côté, en criant & faisant des signes qui firent bien connoître à la Princesse de Salerne & à Madame de Sancerre, qu'elles vouloient leur parler. Elles firent donc arrêter le Chariot, & ces deux femmes s'étant avancées, celle qui paroissoit la Maîtresse à la richesse de ses habits, mais bien plus à la majesté de sa personne, s'adressant à Alphonsine qui étoit panchée vers elle, & l'abordant d'une maniere supliante: Je fuis Madame, lui dit-elle en assez mauvais françois; je fuis des mains d'un Barbare qui me retient depuis long-temps captive. Trouvez bon, je vous conjure, que je me sauve auprés de vous, & que je vous demande

vôtre protection. Le Roi ne me refuſera pas la ſienne, quand il ſçaura ma naiſſance, & le nom de celui à qui j'appartiens. Alphonſine étoit ſurpriſe de voir ainſi ſeule & ſans ſecours, une perſonne qui lui paroiſſoit de grande dignité. mais elle étoit encore plus étonnée de voir en elle une beauté qui pouvoit aller de pair avec les plus grandes beautez de la terre. Elle la conſideroit attentivement, & ſe tournant vers Madame de Sancerre, elle lui faiſoit voir par ſon action une partie de ce qu'elle penſoit. Mais Madame de Sancerre qui remarquoit comme elle ce qu'elle voyoit, pria civilement l'Etrangere de monter dans ſon Chariot, l'aſſurant qu'elle la defendroit contre tous ſes ennemis. Elle la fit mettre entre Alphonſine & elle. La

fille que la ſuivoit s'aſſit à leurs pieds. Cette jeune perſonne étoit encore toute effrayée. Madame, lui dit-elle, ne me menez pas du côté où pourroit être mon perſecuteur. Ne craignez rien. Madame, reprit la Comteſſe, je ſuis connuë en ces lieux ; je ne vous abandonnerai pas ; quand vôtre ennemi voudroit vous reprendre, nous aurions bien-tôt du ſecours : & dés ce moment croyez-vous en ſureté, je vous en ſupplie, il ne vous arrivera rien que je ne veille partager avec vous ; & je vous répond que nous n'avons rien à apprehender.

Madame de Sancerre alloit témoigner à la belle Inconnuë ſa curioſité pour ſçavoir ſon nom quand le Chariot tournant elles aperceurent à deux cens pas d'elles un combat épouvantable à voir, puiſque ſix hommes

à cheval en attaquoient un ſeul à cheval auſſi, qui ſe défendoit avec une valeur extraordinaire. A cette veuë l'Etrangere pâlit: Ah! dit-elle, voila le traître Marquis de Montferrat qui veut tuer un vaillant homme qui m'a voulu ſauver de ſa violence il y a une heure. Juſte Ciel! s'écria-t-elle, ſauvez celui qui m'a protegée. Les vœux de la belle Etrangere ſemblerent être exaucez, elle vit au même inſtant tomber morts deux de ces lâches, & portant ſa veüe par tout, comme ſi elle eût cherché par là quelques ſecours, elle aperçut de loin un Cavalier qu'elle montra à la Comteſſe, qui avant conſideré ce combat ſi inégal, pouſſa ſon cheval à toute bride, & ayant jetté les yeux ſur ce redoutable Guerrier, il ſe rangea ſoudain à ſon côté, & fit

bien-tôt sentir à ses ennemis la pesanteur de ses coups. Il ne sembloit plus que ces vaillans hommes se defendissent. Il attaquoit ces assassins, dont l'un d'entre eux paroissoit extrêmement brave. Il s'attacha au premier Inconnu qui venoit encore de tuer un de ses compagnons, & celui qui l'assistoit avec tant de valeur venoit de priver de la vie le plus déterminé de cette lâche troupe, & avoit coupé le bras à un autre ; de sorte qu'il n'y avoit plus que leur Chef qui faisoit encore quelque resistance contre celui qui avoit soûtenu toute leur fureur. La Comtesse de Sancerre voyant un si heureux succés, commanda qu'on l'amenât vers l'endroit du combat. Elle en étoit tout prés quand l'Invincible Inconnu acheva de vaincre son ennemi. Elle étoit

étoit charmée de tant d'actions ſi prodigieuſes quand elle vit que ces deux vaillans hommes deſcendirent de cheval & s'embraſſerent avec des tranſports qui faiſoient bien voir qu'ils ſe connoiſſoient, & qu'ils s'aimoient. La jeune Etrangere n'eut pas plûtôt conſideré un des deux, que faiſant un grand cri, elle ſe précipita hors du Chariot ! & aux premiers accens de ſa voix, ces deux hommes ayant tourné la tête de ce côté-là, Madame de Sancerre & Alphonſine reconnurent Dragut, qui s'écria à ſon tour, & courant vers l'Etrangere : O Dieu ! dit-il, c'eſt l'adorable Aphrigia. Alphonſine admiroit cette avanture ; & elle en vouloit parler à Madame de Sancerre, quand elle la vit deſcendre de ſon Chariot avec précipitation : Que

vois-je ! s'écria-t-elle ; & en repetant ſouvent ces paroles, elle s'alla jetter entre les bras de l'Inconnu.

FIN.





